

Le Monde Illustré
Album Universel



LE TEMPS DES CERISES

T. BERTHIAUME & FILS, Editeurs-Propriétaires, MONTREAL, Canada.

Mes trois meilleurs amis
 MON JOURNAL
 MA PIPE
 ET MON
 SCOTCH MARCHANT
 WHISKY

**LE SCOTCH
 MARCHANT**

SPECIAL OLD HIGHLAND WHISKY

est absolument pur et très vieux: il possède un bouquet savoureux et délicat qui ne peut pas être égalé. Essayez-le: il vous donnera satisfaction.

AGENT POUR LE CANADA:
A. O. FISET, 1604, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

**LES CORSETS
 Crompton**



présentent l'ensemble de toutes les caractéristiques pratiques des meilleures marques de corsets parisiens. Ils atteignent le plus haut degré de perfection qui puisse être obtenu dans la confection d'un corset.

Modèles 480 et 483

Nouvelles formes à buste haut

remplissent toutes les conditions requises par les couturières les plus fashionables.

Ces magnifiques et nouveaux corsets sont en vente dans tous les principaux magasins de nouveautés.

Demandez les "Crompton"

NOUVEAUX MODELES

Seuls agents au Canada pour les BOURRELETS DE HANCHES "SCOTT" brevetés.

234, rue McGill, MONTREAL

**LE PIANO
 RIVET**

"L'IDÉAL DES PIANOS"

N°5 Côte St Lambert,
 MONTREAL.



J. FRANCHÈRE

Catalogue et description des Pianos Rivet envoyés sur demande.
 On prend des commandes pour transports de pianos.
 Accords et réparations faits avec soin.

Téléphone
 MAIN 4097

**LE VIN
 PHOSPHATÉ
 AU QUINQUINA
 DES RR.PP. TRAPPISTES D'OKA**

LE SEUL ET UNIQUE
 VIN RENFERMANT DES PHOSPHATES

Tonique merveilleux et qui guérit radicalement l'Anémie, les Pâles Couleurs, la Débilité Générale, le Manque d'Appétit, la Digestion lente, les Douleurs dans l'estomac après le repas, la Migraine, la Faiblesse nerveuse et musculaire, la Bronchite, la Pneumonie, la Constipation et toutes les convalescences.

**SOUVERAIN POUR LES
 PERSONNES AGEES**

Le Vin Phosphaté au Quinquina est en vente dans toutes les bonnes pharmacies et épiceries, où on doit le réclamer avec insistance en refusant toutes préparations similaires.

VENTE DE GROS

**Motard, Fils
 & Sénécal**

5 Place Royale,
 MONTREAL

Tél. Bell Main 4495
 Tél. Marchands 962



Avis de l'administration

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois. Les remises d'argent doivent être faites en mandats-poste, mandats d'express ou chèques à l'ordre de T. Berthiaume & Fils, Boîte postale 758, Montréal.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Le Monde Illustré

Album Universel

Publié toutes les semaines à Montréal

par

T. BERTHIAUME & FILS, Editeurs - Propriétaires

1961, RUE STE-CATHERINE

Telephone, EST 2840

Coin de la rue St-Urbain

Prix de la revue

Par abonnements: \$2.50 par année, \$1.25 pour 6 mois, franc de port pour tout le Canada, les Etats-Unis, l'Alaska, Cuba, le Mexique, les Iles Hawaï et les Iles Philippines.

Au numéro: 5 cents.

Pour les autres pays de l'Union Postale: Abonnements: \$3.50 par année, ou 18 francs.

Quelques mots à propos de notre revue et des sujets qu'elle traite

A nos abonnés

Nos abonnés sont priés de prendre note que nous n'envoyons pas de reçu quand ils nous envoient le montant de leur abonnement.

Ce paiement est constaté par la date d'expiration qui se trouve imprimée sur la bande de leur journal, à côté de leurs nom et adresse.

La mémoire de Jacques-Cartier est vénérée de tous les Canadiens-français. Grâce au barde Botrel et aux largesses de notre public, la France va pouvoir rendre un tardif mais glorieux hommage au célèbre navigateur malouin.

Ce sont ces fêtes qui font le sujet de plusieurs de nos pages. Nos lecteurs y trouveront de l'inédit sur les exploits du navigateur et sur l'évolution de la famille Cartier au Canada.

Tout ce qui touche aux sauvages du Canada a quelque chose de mystérieux, et pour nous Caughnawaga rappelle les légendes d'autrefois. Perché sur les rocs, à la tête des fameux rapides de Lachine, ce village d'Iroquois présente un coup d'oeil très pittoresque et est le rendez-vous de milliers de touristes, en été. Il y a là deux mille descendants de ces farouches sauvages, qui ont rendu si pénibles les débuts de la colonie. Avez-vous jamais eu la curiosité d'aller visiter dans leur patrie ces survivants d'un autre âge? Sinon, faisons ensemble un petit pèlerinage à Caughnawaga. N'ayez crainte, les Peaux-Rouges ne sont plus dangereux: la hache de guerre est enterrée pour toujours.

Les vacances battent leur plein; de toutes parts, ce ne sont que frais atours, toilettes charmantes. La garde-robe de ces dames est sans doute au complet, mais il n'en est pas ainsi de celle des tout-petits, qui se doit constamment renouveler. C'est ce qu'a pensé notre chroniqueuse de mode lorsqu'elle a choisi, pour orner la page de garde de l'Album, un groupe délicieux de coiffures d'enfants. Les charmantes toilettes qui sont illustrées et décrites dans l'une de nos pages intérieures, feront aussi, nous n'en doutons pas, les délices de toutes celles que préoccupe le souci d'être élégante.

La dévotion en la bonne sainte Anne étant une dévotion essentiellement canadienne, et le sanctuaire de la grande sainte le lieu favori de nos pèlerinages, nos lecteurs liront avec intérêt l'historique d'un sanctuaire où se sont opérés et où s'opèrent encore chaque année de nombreux miracles, tant spirituels que corporels. La plupart de nos lecteurs, tous peut-être, ayant eu le bonheur d'aller rendre leurs devoirs à Celle que le Canada reconnaît pour sa patronne, ne liront pas sans intérêt, sans émotion, cette page superbement illustrée et écrite en l'honneur de notre sainte Thaumaturge, la bonne sainte Anne.

A la portée de tous, facile par conséquent, original et d'actualité, puisqu'en ces temps-ci on parle encore de tigres, de lions, de léopards et d'animaux féroces et fantastiques, le concours actuel de l'Album Universel intéressera nos lecteurs tout en leur désopilant la rate. Rien de plus drôle, en effet, que tous ces animaux avec des têtes qui ne sont pas les leurs. Les pauvres bêtes ont l'air pas mal "maboul", comme disent les Arabes, c'est-à-dire curieuses, cocasses, tout on ne sait comment; aussi comptent-elles sur l'obligeance des concurrents de l'Album Universel pour les tirer de peine et les rétablir dans l'ordre et leur physionomie naturelles.

L'Union des Commis-marchands, de Montréal, s'est rendue à Joliette, en excursion annuelle, ce qui nous a permis de croquer plusieurs instantanés qui rendent cette page de notre revue vivante au possible.

La rue! Voilà un beau fonds de commerce. Chaque ville a son armée d'industriels ambulants, qui vivent des revenus que leur procure le commerce régulier du grand public. Montréal n'échappe pas à la règle, et nous comptons ici les types les plus divers de petits commerçants, qui font des coins de rues leur place d'affaires. Notre artiste a croqué quelques-unes des plus intéressantes binettes, que nous avons tous les jours sous les yeux, et ces scènes vécues ornent une très belle étude que nous donnons à l'intérieur sur les "métiers de la rue".

Un point sur lequel il importe d'insister, c'est la manière d'étudier le piano. Rares sont les élèves qui mettent en pratique les principes que nous énonçons sur ce sujet dans notre causerie musicale de ce jour.

Nous recommandons à nos lecteurs musiciens qui étudient le piano, de lire très attentivement cette page, qui leur est tout

l'obtention du fer par voie électrique, "l'électro-sidérurgie" soit en effet la révélation du plus grand des secrets de la science. Qu'est-ce que l'électro-sidérurgie? L'Album vous le dira cette semaine, en même temps qu'il vous fera connaître l'origine de cette prodigieuse découverte, et les hommes qui en ont doté le monde scientifique et industriel.

On est porté généralement à regarder comme funeste l'immigration masculine au Canada, car on craint que la population féminine ne finisse par être débordée. C'est ce problème qu'affronte notre chroniqueur, cette semaine, en essayant de le démolir. Qu'on en juge!

Un récent concours a démontré que la vache Jersey est la meilleure vache laitière du monde. Les quatre magnifiques illustrations qui ornent notre page d'agriculture, représentent les quatre premiers prix de ce grand concours industriel et agricole,

Notre frontispice

C'est le temps des cerises, des belles cerises de France, que l'on va cueillir et savourer à pleines dents. La gravure de notre première page dit bien la joie que la jeunesse éprouve à manger de ce délicieux fruit. Bientôt, nous pourrions en offrir de véritables à nos lecteurs, c'est-à-dire des fruits dont l'exécution photographique en couleurs naturelles seront si parfaites qu'ils s'y méprendront. Ce nouveau perfectionnement ne sera pas le dernier.

Montréal s'agrandit tous les jours, et on peut dire aussi que la métropole s'embellit tous les jours. Les belles résidences y sont de plus en plus nombreuses, et sous ce rapport, le quartier canadien-français possède aujourd'hui des immeubles qui rivalisent à tous les points de vue avec ceux du riche quartier anglais.

En lisant l'étude documentée que nous donnons sur ce sujet, cette semaine, le lecteur étranger se convaincra de l'attrait qu'offre la métropole canadienne aux visiteurs et aux touristes.

De tous côtés, plus que jamais, piaillent, crient nos pierrots babillards. Aussi avons-nous jugé à propos de donner à nos petits amis un joli récit fait par un moineau même, et que nous avons illustré à profusion. Ils y verront que si même dans le ciel des moineaux il s'élève des nuages, l'orage ne dure pas très longtemps, car les moineaux, comme les petits garçons, ont beau se "chamailler", ils ne s'en aiment pas moins. Et puis, la fin de l'histoire montrera à tous qu'il est dangereux, même pour un moineau, de désobéir à son papa. Enfin, deux ou trois autres historiettes fort jolies feront l'agrément de nos chéris. Que tous hsent donc l'Album Universel.

Un exemple des développements de la colonisation dans la province de Québec nous est donné par les progrès accomplis dans le comté de L'Islet, depuis quelques années, et l'étude d'ensemble de ce pays forme une belle page, qu'on lira sans doute avec intérêt.

Quelques nouvelles recettes pour fabriquer à la maison ces délicieuses liqueurs glacées, si prisées par ces temps de chaleur, seront, nous n'en doutons pas, fort appréciées de nos lectrices. Elles les trouveront, abondamment et artistement illustrées, dans une de nos pages intérieures, sous le titre de "Boissons d'été".

C'est un problème dont la solution n'est pas facile que celui qui consiste pour deux personnes à vivre sur un revenu de dix dollars par semaine. Nos lectrices verront pourtant qu'on peut y parvenir en lisant la page que nous consacrons aujourd'hui à cette question. Nos menus leur donneront des idées nouvelles pour leur table, et, enfin, elles comprendront l'importance et la nécessité de la comptabilité domestique, sans laquelle il ne peut guère y avoir de véritable économie.

Notre page musicale, cette semaine, n'est point banale. Les lecteurs musiciens de l'Album Universel feront leurs délices du "Chant de Jeunes Filles", de L. Varney. Ce titre n'est pas un titre trompeur, car il donne vraiment ce qu'il promet. C'est un chant de jeunes filles, en effet, que cette composition gracieuse, tendre, pleine de poésie, harmonieuse et — pourquoi ne pas l'avouer? — un peu mystérieuse parfois, avec par-ci par-là quelque nuance de coquetterie.

Quelques-uns de nos médecins sont allés, il y a quelques jours, en conventum dans ce paradis terrestre des Mille-Isles, sur le majestueux Saint-Laurent.

Lisez le compte-rendu humoristique qu'en fait aujourd'hui le photographe officiel de l'excursion, et vous vous plairez à retrouver dans ce récit les vieux accents du terroir dans toute leur grâce naïve.

Consultations médicales gratuites pour nos lecteurs et abonnés

POUR augmenter l'intérêt que le public porte de plus en plus à notre journal et pour répondre en même temps à de nombreuses demandes qui nous sont faites, nous nous sommes attachés les services d'un médecin de la plus grande expérience.

CE médecin qui compte trente ans de pratique dans les grandes villes des Etats-Unis, a été en contact durant sa longue carrière médicale avec les plus éminents praticiens de la République voisine. Il joint à de fortes études et de nombreuses années d'observation une connaissance parfaite des grandes découvertes médicales qui ont fait la gloire de tant de savants durant ces dernières années.

IL traitera chaque semaine dans nos colonnes, de toutes les questions d'hygiène et de médecine populaire et domestiques.

IL répondra, par la voie du journal, à toutes les questions qui lui seront posées par nos lecteurs et abonnés. L'identité des personnes qui poseront des questions sera absolument respectée.

IL leur sera répondu sous le nom ou les initiales conventionnels qu'elles auront choisis.

NOUS sommes convaincus que le public profitera largement de cette nouvelle amélioration que nous faisons et que dans une large mesure il nous en récompensera en parlant favorablement de notre publication à leurs amis.

L'ALBUM UNIVERSEL

spécialement consacrée: il y va de leur intérêt comme aussi de leur agrément.

Ces conseils pratiques sont suivis d'une authentique et héroïque histoire d'un brave artiste organiste, en 1870, à la cathédrale de Strasbourg. C'est à lire.

Aux courageuses petites femmes qui font elles-mêmes leurs travaux de couture, nous avons voulu consacrer un article spécial pour les aider et leur faciliter autant que possible leur tâche. C'est dans notre page d'économie domestique qu'elles trouveront les conseils judicieux que leur prodigue notre collaboratrice sur ce sujet. Dans la même page, une étude sur l'art d'orner son intérieur, et les réponses aux correspondants.

La science a-t-elle enfin mis la main sur la précieuse pierre philosophale, qui a fait courir tant d'hommes de valeur? Il semblerait que la découverte du procédé de

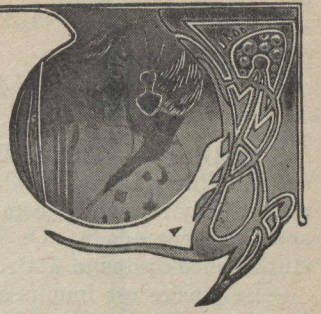
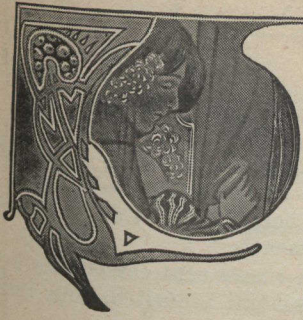
qui a tenu ses assises à Saint-Louis, l'année dernière, et le pedigree de chacune d'elles est contenu dans le texte. On sera peut-être curieux aussi de lire les quelques notes historiques que nous donnons sur la patrie de cette race d'animaux, aujourd'hui universellement connue et à juste titre si populaire.

Parmi les villes canadiennes de la Nouvelle-Angleterre, il en est une qui a mérité le nom de ville française, "French City", et c'est la jolie ville de Central Falls. Là, le Canadien-français est maintenant chez lui, à l'ombre du clocher de Notre-Dame du Sacré-Coeur, sa belle église. Si vous voulez savoir comment les nôtres ont pu se créer là-bas un aussi beau domaine, si vous voulez connaître les difficultés qu'ont eu à surmonter nos compatriotes pour lutter contre l'élément étranger, lisez l'intéressante étude de notre collaborateur sur "une ville française aux Etats-Unis".

Dernières créations de chapeaux pour fillettes

(Modèles de Paris)





LE MONDE ILLUSTRÉ

ALBUM UNIVERSEL

Chronique

Le mois de juillet ne ment point à sa réputation : nous avons depuis des semaines une température de bain turc. C'est crevant. Et dire qu'il y en a qui ne se doutent même pas du supplice que nous endurons, nous pauvres citadins, que "nos affaires" retiennent à la ville. L'on ne peut, tout de même nous empêcher de penser aux "délices de la campagne", aux charmes des maisons mal closes et des lits jamais bassinés. Partir, aller quelque part, n'importe où, dans les montagnes, aux lacs pleins de moustiques, à la mer : on a le choix ; mais ce qu'il faut c'est le changement d'air, de scène, de visages — oh, les visages, ça surtout — varier sa nourriture, dussions-nous nous étouffer avec une omelette au lard et du pain cuit au four. Faire des choses que l'on ne pourrait pas faire à la maison et que souvent l'on ne voudrait pas faire du tout, voilà l'idéal.

Je ne puis lire un journal sans voir que des tas de gens s'en vont ainsi chaque semaine, s'éparpillent aux quatre coins de la province, les uns filant vers la plage — un plongeon dans la vague mouvante : il n'y a que ça — les autres s'enfonçant dans les pittoresques solitudes du nord.

L'amour du déplacement est inné chez l'homme, et chez la femme donc ? Ensuite il y a la mode. L'habitude de voyager devient en effet de plus en plus populaire en notre pays et je nous en félicite. La mode a ceci de bon qu'elle nous apprend au moins quelque chose et, en se développant, le goût des voyages nous poussera là où cela vaut la peine d'aller.

Mais pendant ce temps la ville se déserte et prend des airs de nécropole ! Ceci est au figuré, car il reste encore assez de monde pour encombrer les tramways à toute heure du jour. Mais enfin des milliers de personnes émigrent et mes amis me laissent — les bourreaux — abandonné aux horreurs de la canicule.

On dit que la chaleur adoucit les moeurs et que le mois de juillet est le mois des vacances par excellence dans les cours correctionnelles. C'est au point qu'un psychologue américain, M. Rickseker, de Cleveland, vient de démontrer que durant ce mois les hommes battent moins leur femme. Est-ce assez concluant ?

Tout le monde peut en faire la constatation à domicile. Il est vrai qu'aux Etats-Unis il est de règle pour la femme de s'absenter et de voyager en été, de sorte que le mari est en général privé de sa distraction habituelle. Les américains, en voilà un peuple qui a le goût des voyages. Heureux peuple, tellement cosmopolite qu'il est bien partout, même chez lui.

Et observateur ? L'autre jour, je traversais le square Maisonneuve sous un soleil de flammes. Hâtant le pas pour échapper aux brûlantes caresses, je tombe dans un groupe d'une quinzaine de personnes, immobiles, le nez en l'air. Elles contemplaient Maisonneuve.

"Hâtons-nous", dit quelqu'un, "nous n'avons que deux heures pour visiter la ville".

"C'est tant qu'il faut, dit un autre, qui paraissait bien sûr de son affaire.

Et voilà, c'est en voyageant que l'on s'instruit.

* * *

On ne parle plus que d'annexion à Montréal.

Jamais peut-être l'idée de fondre dans un seul tout la ville et sa banlieue n'a été si universellement débattue et aussi sincèrement discutée. Tous les jours on annexe quelque chose, une municipalité nouvelle, voire même des îles.

C'est St Henri, qui passant par-dessus la tête de sa grande soeur Ste Cunégonde, tend la main à Montréal ; Ste Cunégonde veut bien aussi unir sa destinée à la métropole, mais, coquette, elle fait des manières et pose ses conditions ; c'est Villeraï, qui se jette à la tête de Montréal comme un écolier au cou de sa mère ; voilà maintenant Maisonneuve et St Louis qui nous font des mamours. A ce compte là toute l'île va y passer !

A quand la Longue-Pointe ?

Nous ne parlons pas de l'île Ste Hélène, son annexion est déjà un fait presque accompli.

Ainsi donc, le projet ébauché à peine il y a un an, est à la veille d'être mis à exécution. C'est qu'à l'hôtel de ville on mène rondement les choses. Nos édiles emploient en effet les loisirs de la vacance à l'élaboration de règlements et ils se laissent à ce point absorber par ce travail qu'ils ne voient point la poussière de nos rues ; la presse quotidienne consacre à la question presque autant de colonnes qu'à la révolution de Russie et la chasse au tigre et dans les municipalités environnantes l'activité tient de l'agitation politique.

Si le projet a ses chauds partisans il a aussi de violents détracteurs, et il ne nous appartient pas de prendre part à la discussion que des intérêts de clocher, des ambitions et des intrigues ont déjà assez aiguës, mais nous applaudissons à l'idée d'un "greater Montreal", abandonnant à nos architectes municipaux la tâche d'ériger ce grand édifice, qui abritera une aussi vaste famille.

A ce propos qu'on nous permette une petite suggestion. L'union de Montréal et des municipalités importantes de la banlieue sera un événement remarquable dans l'histoire de notre ville. Paris ne s'est pas fait en un jour. Montréal non plus, du reste, mais ce que notre ville aura grandi en six mois ! Un tel événement mérite d'être signalé et l'on ne saurait mieux faire, pour commémorer la date d'érection du "Greater Montreal", que de construire sur l'île Ste Hélène un phare gigantesque, qui formerait en outre partie des embellissements projetés de notre nouveau parc public.

C'est une idée. Il y en a de meilleures, mais il n'y en a pas beaucoup de plus simples et de plus pratiques.

* * *

Les hommes qui ont fait pour eux, les décorations honorifiques, comme les lois, sont très parcimonieux dans la distribution des petits bouts de ruban, lorsque ceux-ci sont destinés à décorer la poitrine d'une femme. Il faut à celle-ci plus que de la valeur pour décrocher la médaille, aussi le bien petit nombre de celles qui sont jugées dignes de la distinction, méritaient justement de l'être. La dernière élue, celle qui déjà faisait depuis longtemps partie de la "Légion des femmes illustres", celle dont la réputation est universelle et la gloire impérissable, s'appelle de son joli nom harmonieux de charmeuse, Adelina Patti.

L'illustre cantatrice vient d'être en effet nommée au grade de chevalier dans l'ordre de la Légion d'honneur.

Cette nomination recevra au Canada, et plus particulièrement à Montréal peut-être, l'accueil le plus sympathique, car le souvenir qu'à laissé ici la grande diva est fait autant d'amitié que d'admiration. Depuis qu'elle a quitté le théâtre, où elle a connu tant de triomphes, Patti n'a consenti à paraître sur la scène que pour mettre sa renommée et son talent éternellement jeune, au service de la charité, et de loin en loin il nous vient encore comme un écho des fêtes qui saluent son retour. Les pauvres ont appris à bénir sa mémoire et elle a pour eux des notes qui sont comme des caresses de mère, en même temps qu'elles sont comme les pièces d'or, tombant dans l'escarcelle.

C'est cette charité, cet inaltérable dévouement aux pauvres que le gouvernement français vient de reconnaître d'une aussi éclatante façon, en même temps qu'il honore la plus grande cantatrice des temps contemporains.

* * *

Tous les jours les grands transatlantiques versent sur nos quais des centaines d'immigrants, qui s'en vont grossir les centres de colonisation de l'ouest, ou vont s'établir dans les centres industriels du pays. Anglais, irlandais, russes, hollandais ou français, on les voit par bandes se diriger vers l'endroit qu'ils ont choisi et ce sont pour la plupart des hommes : ce qui est plus grave des jeunes gens. Le nombre de ces hommes établis au pays

pendant une année est considérable, tandis que le nombre des femmes étrangères est relativement restreint. N'y a-t-il pas là un problème économique de la plus haute importance ? Est-ce que l'immigration ne constitue pas un danger si elle détruit l'équilibre, qui doit exister entre les deux éléments de la population ?

J'avoue que c'est d'abord avec appréhension que j'ai envisagé la question. J'ai vu le flot toujours continu de l'immigration masculine déborder peu à peu la population féminine et la noyer à la fin, et me suis demandé s'il n'était pas opportun de remédier au mal avant qu'il ne soit irréparable. Le gouvernement ne paraissait pas se rendre compte du danger et concentrait tous ses efforts, semblait-il, à précipiter un événement si redoutable. Plus de "moitié du genre humain" ; le beau sexe, hélas, ne serait plus que la dixième partie de la population. Horreur ! les hommes n'ont pu vivre jusqu'ici sans se tuer, qu'à condition que les femmes les mènent et c'était pour elles relativement facile, à nombre égal, ou à peu près. Mais dans le nouvel ordre de choses la partie sera par trop inégale et le sexe faible devra irrémédiablement succomber sous le nombre.

J'en étais là de mes considérations et de mes craintes intimes lorsque j'eus l'inspiration de consulter les statistiques, — il n'y a que dans les cas perdus que je me permette ce luxe ou cette débâche ! Je n'avais que le secret espoir de déterminer par des chiffres dans combien de temps le malheur serait complet, au train dont vont les choses. Tant d'hommes par jour en un an ; tant par année en dix ans, etc. Le chiffre était fantastique. Je fermai les yeux pour ne pas voir.

Quand je les rouvris, le livre que j'avais laissé sur la table avait changé de physionomie. Les chiffres qu'il donnait ne paraient plus le même langage. Les feuillets s'étaient en effet tournés d'eux-mêmes, s'arrêtant au chapitre de la classification de la population canadienne.

Ah, mes enfants, ce que j'ai découvert de cette page ! Partie mon inquiétude, mortes mes craintes sur l'extermination de la population féminine au Canada, sous l'influence de l'immigration numérique masculine. Savez-vous bien ce que dit la statistique, l'implacable statistique ? Que les femmes sont en plus grand nombre que les hommes au Canada et de beaucoup. Voulez-vous des chiffres ? Il y a ici à Montréal 12,000 femmes de plus que d'hommes ; à Québec le beau sexe compte une majorité de 7,000 — on ne le dirait pas ! — aux Trois-Rivières l'élément féminin l'emporte par 1,200 — rien d'étonnant si les camps militaires ont tant de succès dans la bonne cité trifluvienne !

Dans Ontario c'est la même chanson. Toronto la belle, Hamilton la vertueuse, comptent chacune une réserve de 3,000 femmes, en cas de besoin. Et le reste est à l'avenant au Canada.

Quelle barrière, mes amis, contre le débordement de l'immigration masculine.

* * *

Mgr Decelles, le vénéré évêque de St-Hyacinthe, et la Révérende Mère Caouette, fondatrice de la communauté du Précieux-Sang, sont décédés le même jour, presque à la même heure, après s'être invités l'un et l'autre de s'accompagner pour faire ensemble le grand voyage du ciel. Tous les deux, le prélat et la modeste religieuse, ont vécu de cette vie de douceur, de piété et de renoncement, qui distingue les élus de Dieu et ils ont quitté cette terre avec joie et tranquillité.

C'est une double et lourde perte que fait l'église canadienne et un deuil profond pour Saint-Hyacinthe, qui a toujours voué une admiration sans bornes à ces deux grands modèles de charité et de dévouement.

L'Album Universel dépose ses hommages respectueux sur la tombe des deux saints disparus et nous aurons bientôt l'occasion de retracer leur vie laborieuse d'apôtres, voulant coopérer à perpétuer le souvenir de leurs vertus.

A. BEAUCHAMP.

A travers le monde

(ECHOS DE LA SEMAINE)

3 juillet — ETRANGER — Le calme renait dans la ville d'Odessa tandis que les paysans de la région environnante commettent de nombreux actes de brigandage. On annonce une nouvelle mutinerie d'équipage à Cronstadt.

—La guerre est imminente entre la Suède et la Norvège. Les armées norvégiennes et suédoises sont aux frontières et n'attendent que le signal pour commencer les opérations.

—La loi sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat en France, a été votée aujourd'hui à la Chambre des députés par 341 contre 233.

—Les catholiques remportent des succès significatifs aux dernières élections municipales à Rome, Pie X ayant permis aux catholiques de Rome d'exercer leurs droits de citoyens.

—Le ministre du docteur A. Kuyper à La Haye vient de donner sa démission, par suite de la défaite du gouvernement aux dernières élections.

—Le gouvernement du Japon se prépare à lancer, soit à New-York, soit à Londres, un nouvel emprunt de guerre.

INTERIEUR — L'hon. M. Prévost est assermenté comme ministre de la Colonisation, des Mines et des Pêcheries; l'hon. M. Turgeon comme ministre des Bois et Forêts et l'hon. M. Allard comme ministre des Travaux Publics et du Travail.

—Le Canada vient d'envoyer en Uruguay un commissaire enquêteur chargé de faire la lumière sur une question de chasse aux phoques dans les eaux de l'Uruguay.

—Le jeune fils de M. Isaïe Préfontaine de Montréal, se tue à Beloeil en sautant d'un train en mouvement.

—Le député de Jacques-Cartier, M. Monk, a présenté sa motion au sujet de la langue française au Nord-Ouest, appuyant la motion de M. Bourassa et celle de M. Bergeron.

—A la seconde session de la convention libérale de la division St Laurent, l'hon. Dr Guerin a été choisi comme candidat pour la prochaine élection partielle de cette division.

—Demain soir aura lieu à Rigaud, dans les salles du collège, le banquet offert par les électeurs de Vaudreuil et de Soulanges à l'hon. M. Gouin, premier ministre de la province de Québec.

—Un jeune homme de Montréal, M. Robert Taylor, s'est noyé samedi après-midi à Lacolle.

4 juillet — ETRANGER — Une petite victoire pour les russes à Sauvaitse. Un bataillon japonais est détruit.

—Le baron de Rosen, le plénipotentiaire russe, est arrivé à New-York.

—A Vienne la chambre des députés rejette la proposition du parti pan-germanique pour la séparation de l'Autriche et de la Hongrie.

—Le général Ridiger succède au général Sakaroff comme ministre de la guerre en Russie.

—Une dépêche d'Odessa dit que les autorités ont dépêché un torpilleur au-devant du "Kniaz Potemkine", avec ordre de couler le croiseur des rebelles.

—D'après les derniers rapports plus de sept mille personnes ont été massacrées à Odessa dans la nuit du 27 au 28 juin dernier.

—Des centaines de personnes sont tués ou blessés aux Etats-Unis aujourd'hui pendant la célébration de la fête de l'Indépendance.

INTERIEUR — Le premier ministre de la province de Québec est banqueté à Rigaud, comté de Vaudreuil.

—On annonce la mort du Dr T. G. Johnston, député de Lambton Ouest, Ontario.

Le feu a détruit le grand élévateur Goderick, à Goderick, Ontario, l'un des plus grands élévateurs du continent. Les pertes sont de \$400,000.

—Un verdict de mort accidentelle est rendu par le jury du coroner sur le corps de Plamondon, qui s'est noyé dans les circonstances que l'on sait.

5 juillet — ETRANGER — Une proclamation a été publiée par les marins révoltés du "Kniaz Potemkine", actuellement en rade de Théodosie, en Crimée, déclarant la guerre à tous les navires russes.

—On rapporte que deux officiers anglais commandent les révoltés du croiseur russe "Kniaz Potemkine".

—Un nouveau gouvernement a été formé en Australie, avec l'hon. Alfred Deakin comme premier ministre.

—Un croiseur allemand coule un torpilleur dans le port d'Eckernförde.

—Trois employés de chemin de fer ont été tués et deux blessés au cours d'une collision entre deux trains de fret à Wachussets, aux Etats-Unis.

—Un nuage crève sur la ville de Baltimore et une grande partie de la ville est inondée.

—Le comte Thiezy est tué à la suite d'un accident d'automobile, à Lepuy, France.

—Le grisou tue neuf mineurs à Vivian, Virginie, et une trentaine d'hommes manquent à l'appel.

—Les autorités russes viennent d'interdire les assemblées des Zemstvos convoquées pour le 12 juillet.

—Un sénateur américain, M. John Mitchell, de Portland, Oregon, vient d'être convaincu de fraudes gigantesques au détriment du gouvernement des Etats-Unis.

—Elisée Reclus, le fameux géographe français, est mort aujourd'hui à Bruxelles, à l'âge de 75 ans.

INTERIEUR — M. John Bell, un avocat éminent d'Ontario, est mort à l'âge de 82 ans.

—La ville de Sherbrooke est menacée d'une conflagration générale.

—M. le docteur Pierre Bédard, de Montréal, est mort subitement à l'âge de 35 ans. Il a succombé à une syncope du coeur.

—Au cours d'une partie de chasse deux jeunes gens de Sherbrooke, A. Lambert et A. Chauvin, sont victimes de l'explosion d'un fusil.

—Deux jeunes gens se noient à Saint-Raymond, près Québec, en faisant une promenade en canoë.

—On a repêché le cadavre d'un noyé dans le canal Lachine aujourd'hui et un autre dans le lac Saint-Louis.

—Le C. P. R. fait l'acquisition de l'hôtel et des sources de Caledonia moyennant une somme de \$200,000.

—La Chambre des communes adopte le bill d'autonomie, pourvoyant à la création des deux provinces d'Alberta et de Saskatchewan, au Nord-Ouest.

6 juillet — ETRANGER — Des rapports non confirmés annoncent que le "Kniaz Potemkine" a bombardé la ville de Théodosie.

—La Russie songe à licencié tous les équipages de sa flotte de la Mer Noire.

—Un tornado a ravagé le district de Montague, au Texas. Vingt-six personnes ont péri et un grand nombre de maisons ont été détruites.

—Un avocat de New-York est condamné à 18 ans de pénitencier pour faux.

—M. Elihu Root, ex-secrétaire de la guerre aux Etats-Unis, est nommé secrétaire d'Etat en remplacement de M. John Hay.

—Un sous-marin français, avec treize hommes d'équipage, sombre au large de Tunis.

—Les préparatifs de guerre continuent en Norvège et en Suède.

—Le Mikado donne instruction à ses plénipotentiaires de faire tout en leur pouvoir pour la restauration de la paix en Orient.

—M. Jaurès, le chef socialiste français, qui doit passer en Allemagne, reçoit ordre de ne pas mettre les pieds à Berlin.

—Les restes du célèbre amiral Paul Jones sont solennellement remis par le gouvernement français au représentant du gouvernement américain.

INTERIEUR — S. G. Mgr Decelles, évêque de Saint-Hyacinthe, est décédé à l'âge de 56 ans.

—La commission du tarif, créée par le gouvernement fédéral, se composera des honorables Paterson, Fielding et Brodeur.

—Une jeune fille de 23 ans, de Montréal, tente de mettre fin à ses jours en absorbant une forte dose de créoline. La malheureuse avait eu des chagrins d'amour.

—Le ministre des finances a fait son discours sur le budget. Peu de changements sont annoncés au tarif.

—Le feu a causé pour des millions de dommages dans les forêts du Nouvel Ontario.

—La consommation quotidienne d'eau à Montréal est de trente millions de gallons en juillet, soit une moyenne de cent gallons par tête.

—La Révde Mère Caouette, fondatrice de la communauté du Précieux-Sang, est morte à Saint-Hyacinthe, à l'âge avancé de 75 ans.

7 juillet — ETRANGER — Un mouvement est organisé par les révolutionnaires russes pour détrôner le Tsar. Le mouvement compte, dit-on, des adeptes parmi la garde du Palais.

—Une dizaine de pompiers sont tués ou blessés au cours d'un terrible incendie à New-York.

—Les rapports du bombardement de Théodosie sont formellement démentis.

—Plusieurs officiers russes sont condamnés à la peine capitale par le général Linévitch, pour insubordination et sédition.

—On a renfloué le sous-marin français coulé au large de Tunis et l'équipage est encore en vie. On a pu leur procurer des vivres et de l'air pur et les sauver.

—Des arrangements sont faits pour négocier un emprunt russe de cent millions de marcs à Berlin.

—Un sérieux accident est arrivé au grand paquebot de la ligne White Star, le "Majestic". Une cheville de l'arbre de bielle s'est cassée pendant que le navire était en mer et le vaisseau a été gravement mis en péril. Il y a eu panique parmi les passagers.

—Une grande grève éclate parmi les ouvriers de la chaussure à Limoges, France.

—Les agents de l'Equitable aux Etats-Unis se révoltent contre le projet de réorganisation, ce qui complique singulièrement les choses.

—James B. Dill, le "père des trusts" vient d'être nommé juge en chef de la Cour d'appel du New Jersey.

INTERIEUR — Une mutinerie à bord d'un croiseur canadien! L'équipage du "Canada" en rade à Halifax, se révolte contre le commandant Knowlton et quitte le navire.

—L'hon. M. Turgeon s'est embarqué sur le "Victorian", en route pour l'exposition de Liège.

—Aujourd'hui est mort à Québec, à l'âge de 75 ans et 9 mois, un des plus distingués citoyens de la vieille capitale, M. Charles Laperrière.

—M. Tellier, député de Joliette, est nommé membre du Conseil de l'instruction publique.

—Un bijoutier de Montréal a été victime d'un vol de \$15,000 de diamants.

—On a découvert dans le fleuve le cadavre d'un garde-moteur de la compagnie des Tramways, Allan Walker, qui était disparu depuis quinze jours.

—La Banque de Montréal est chargée de négocier un emprunt de \$150,000,000 pour le compte du Japon.

8 juillet — ETRANGER — Le "Kniaz Potemkine" se rend aux autorités Roumaines à Kustenji et l'équipage est conduit à la frontière.

—On annonce officiellement que les Japonais ont débarqué une armée d'occupation à l'île Sakhalen, territoire russe, après avoir bombardé Korsakovsk.

—Deux cuirassés Japonais, six croiseurs, 36 torpilleurs et dix transports sont arrivés en vue de Vladivostok.

—Huit hommes ont été mis en pièces, à la suite d'une explosion d'une grosse charge de dynamite sur le chemin de fer Pennsylvania, à Cumberland, et deux autres ont été gravement blessés.

—Un canadien, Emile Gendron, a été tué à New-York, d'un coup de revolver, tiré par une jeune femme que Gendron avait abandonnée.

—On a commencé sur les côtes d'Ecosse la tâche de sauver le trésor du steamer espagnol "Florenzia", qui a fait naufrage à cet endroit, après la destruction de l'Armada Espagnole.

—La ville de Vérone vient de faire l'acquisition de la maison où vécut Juliette l'épouse de Roméo.

—Une entente définitive a été faite entre les gouvernements de France et d'Allemagne au sujet du Maroc.

—Un comité spécial a été chargé par le Pape Pie X pour étudier l'organisation du parti catholique en Italie.

INTERIEUR — Un jeune homme, ignorant les indications qui annonçaient le danger à cet endroit touche un fil électrique chargé qui s'était rompu sur le chemin de Lachine, et est tué instantanément.

—On étudie les plans d'une nouvelle morgue, à l'hôtel de ville de Montréal.

—Un autre cadavre a été repêché dans le canal Lachine. C'est celui d'un jeune homme âgé de 21 ans environs.

—Le ministre de la Marine et un nombreux parti de sénateurs, députés et hommes d'affaires font l'inspection du port de Montréal.

—M. John Lorne McDougall, l'auditeur général du Canada depuis 27 ans, a donné sa démission.

A. CHATEAU.

Excursionnistes dans la ville hospitalière de Joliette

JOLIETTE, nous avait-on dit depuis longtemps, est une petite ville où l'hospitalité des citoyens est sans bornes.

Francs, loyaux, patriotes, ayant hérité des vertus de leurs pères et des nobles qualités du fondateur de leur ville, les Joliettois savent faire à tous ceux qui leur font l'honneur d'une visite l'accueil le plus courtois, le plus chaleureux.

L'Union des Commis-Marchands peut en dire long sur le sujet depuis leur dernière excursion dans cette ville.

Les instantanés pris par notre photographe fixeront d'ailleurs aussi éloquemment les souvenirs de la belle journée passée dans ce charmant endroit de villégiature du nord canadien-français.

Ville épiscopale maintenant, depuis la nomination de Mgr Archambault aux hautes fonctions auxquelles une carrière brillante le destinait depuis longtemps, Joliette est la pépinière d'hommes aux fortes convictions, remplis d'un patriotisme éclairé et sage, fidèles aux traditions qui ont fait la nation canadienne-française généreuse et puissante.

Témoins, M. le maire Tellier, le patriote éminent qui vient d'être appelé à un poste d'honneur,

à leur arrivée dans la jolie chapelle de l'Assomption attenante à leur maison.

M. Saucier a attendu les excursionnistes et a dit la messe à leur intention, puis avec le concours de l'Union Musicale de Joliette, ils sont allés déposer une couronne au pied du monument érigé en l'hon-

Les terrains du club sont situés sur les bords de la rivière l'Assomption, un peu en amont du pont du Grand Nord. Un immense bassin permet de faire du canotage agréablement.

Un joli groupe des visiteurs parmi lequel on retrouve des figures très populaires à Joliette et à Montréal, a été fait par notre photographe.

Inutile de dire ici que tous les officiers de l'Union des Commis-Marchands de Montréal se sont multipliés pour assurer le confort des excursionnistes.

Le président de l'Union, M. A. Trépanier, qui occupe, on le sait, un poste des plus importants dans la maison Scroggie à Montréal, a tenu bien haut la belle réputation de la maison qu'il représente et qui, depuis quelques années, fait tant d'efforts pour attirer la clientèle canadienne-française dans ses luxueux magasins de la rue Ste Catherine-Ouest.

Voici comment est composé le bureau de direction de cette florissante Union :

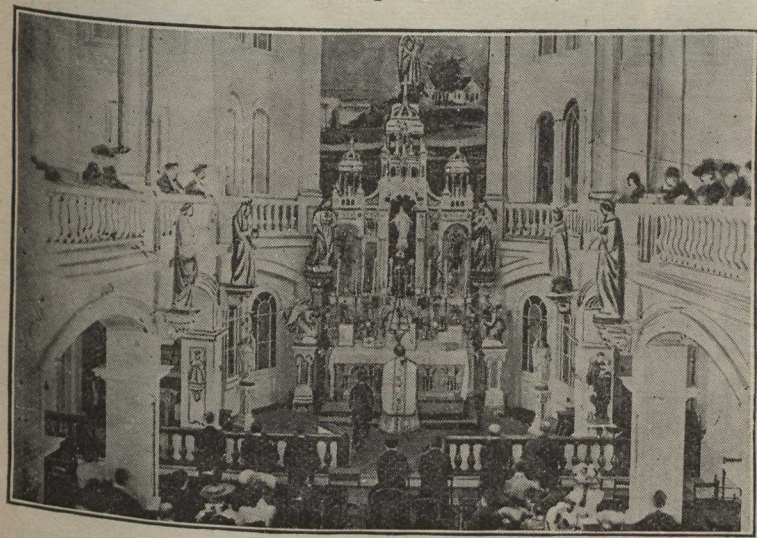
Chapelain, Rév. D. Tranchemontagne; président, A. Trépanier; 1er vice-président, J. A. Jacob; 2ème vice-président, J. A. Prud'homme; secrétaire-



L'arrivée des excursionnistes à la gare de Joliette

neur de l'honorable Barthélemy Joliette, sur une des places publiques de la ville.

Au banquet toutes les autorités s'unirent pour fraterniser avec les excursionnistes et d'heureux



Ils entendent la messe dans la chapelle de l'Assomption



Et vont déposer, fanfare en tête, une couronne au pied du monument Joliette

d'initiative et de travail, l'éloquent M. Renaud, ancien maire, dont les qualités d'esprit et de coeur ont toujours été tant appréciées, et M. Dubeau, le député, M. Gervais et tant d'autres.

et agréables toasts furent portés et bus avec enthousiasme.

Après le banquet un grand nombre d'excursionnistes se rendirent au chalet du Club Nautique de

archiviste, L. J. Prud'homme; assistant, R. R. Roy; secrétaire-correspondant, H. Dion; trésorier, J. E. Parent; assistant, N. Marchand; 1er collecteur, L. C. Langevin; 1er commissaire-ordonnateur, D. Lé-



Des discours patriotiques se prononcent sur la pelouse verte et fleurie

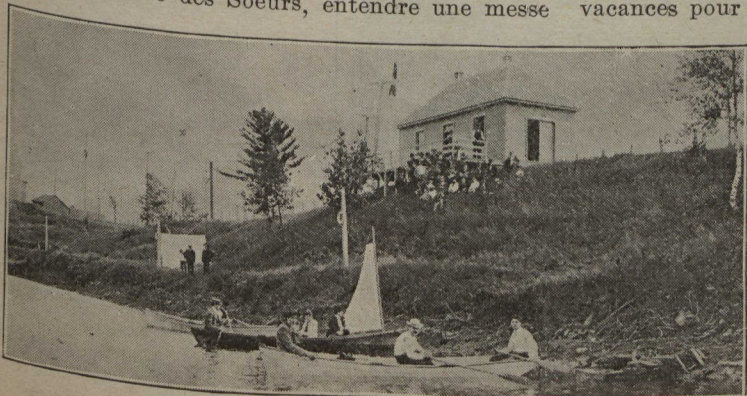
L'Union des Commis-Marchands avait tenu à inaugurer cette journée de réjouissances par deux actes édifiants au possible. Ils ont pu, grâce à la bonne hospitalité des Soeurs, entendre une messe

Lanaudière, où ils furent reçus par M. J. A. Brault, le président. Ce club est composé en majeure partie d'anciens Joliettois qui profitent du temps des vacances pour aller se retremper au foyer natal.

pine; 2ème commissaire-ordonnateur, E. Monday; bibliothécaire, A. Roy; surintendant des jeux, C. N. Robitaille; organisateur pour la caisse de mutualité et de dotation, M. P. N. Breton.



Les membres du club nautique les font photographier en groupe



Quelques-uns profitent de l'occasion pour faire du canotage



Pour admirer les beautés naturelles de cette belle région

Les fêtes de Jacques Cartier, à Saint-Malo

DEMAIN, le 23 juillet, à Saint-Malo, en France, aura lieu l'inauguration solennelle du monument élevé à la gloire de Jacques-Cartier, le découvreur du Canada, et à cette occasion, se joignant dans une manifestation de commune reconnaissance, les Français et les Canadiens ont organisé de grandes fêtes patriotiques, dont le programme est à lui seul tout un poème.

Demain matin, à la cathédrale de Saint-Malo,

Wilfrid Laurier, premier ministre du Canada; M. Jouanjan, maire de Saint-Malo.

Président actif: M. Louis Tiercelin, homme de lettres.

Vice-présidents: MM. Houitte de la Cnesnais et Edmond Saint-Mleux.

Théodore Botrel fait aussi partie du comité, dont les membres se recrutent parmi l'élite des citoyens de Saint-Malo et de Paramé.



Arrivée de Jacques Cartier à Québec.



Jacques Cartier.



Rencontre de Jacques Cartier et du chef sauvage Donacona.

messe solennelle commémorative, au cours de laquelle le R. P. Janvier, le fameux conférencier de Notre-Dame-de-Paris, fera le panégyrique de l'illustre Malouin. L'après-midi, érection de la statue sur les remparts; discours par les principaux invités, par M. Tiercelin, président; M. Jouanjan, maire de Saint-Malo; M. de Vogué, membre de l'Académie française; l'hon. Adélar Turgeon, représentant le gouvernement de la province de Québec; l'hon. M. Rodolphe Lemieux, solliciteur général du Dominion, représentant le gouvernement fédéral; Botrel, qui a été à la peine, sera aussi à l'honneur. Le barde récitera, au pied du monument, un poème composé par lui spécialement pour la circonstance.

On lira aussi des poèmes de nos poètes canadiens: MM. Fréchette et Chapman.

L'emplacement choisi pour dresser la statue de Jacques-Cartier, est cette partie des remparts connue sous le nom de "La Hollande", où se trouve encore une ancienne poudrière. La statue dominera tout le port, on pourra l'apercevoir de tous les points de l'horizon.

Le socle de la statue recevra ces deux inscriptions:

"Ce monument a été érigé le 23 juillet 1905, Charles Jouanjan étant maire de la ville,

"Avec le produit des souscriptions recueillies au Canada par Théodore Botrel, et en France par un comité malouin."

Nous n'avons plus ici ce Jacques Cartier pensif, à la fine figure inspirée, un brin poétique, coiffé à la mode du quinzième siècle, que les biographes modernes nous ont habitués à admirer et que la peinture a consacré. Nous sommes en présence d'un géant, la barbe et les cheveux au vent, la hache à la ceinture, dirigeant de sa main nerveuse la barre du vaisseau qui l'emporte au delà des mers, bravant l'océan et les tempêtes, les yeux rivés sur le fuyant horizon. L'énergie peinte sur la figure du téméraire nautonnier fait de cette statue, dont l'exécution fut confiée au sculpteur Georges Bareau, une oeuvre remarquable.

Le soir, soirée de gala au Casino municipal, et concert, auquel prendront part M. et Mme Botrel et plusieurs artistes éminents.

Illumination de la ville et fête populaire.

Le lendemain, à Paramé, visite à la maison qu'habita Jacques Cartier.

Il y aura réception à la Mairie de Paramé, par le maire et le conseil municipal; une visite aux Portes-Cartier, où une plaque commémorative sera posée par les soins de la Société Archéologique; discours du président de cette société; lecture d'un poème, musique, etc.; retour par la magnifique route de Rothéneuf, qui permettra aux visiteurs de jouir d'un des plus magnifiques panoramas du pays.

Il est probable que le ministre de la Marine représentera le gouvernement à ces fêtes. L'escadre du Nord, au complet, ira mouiller dans le port de Saint-Malo, et les équipages prendront part à la célébration. Le soir, les navires seront illuminés.

L'organisation des fêtes commémoratives avait

On n'a pas oublié le retentissant voyage accompli par Théodore Botrel à travers la province de Québec et les milieux français de la Nouvelle-Angleterre, il y a deux ans, ni le but de ce voyage. On sait que le barde breton avait accepté la mission à lui confiée par ses collègues du comité, de venir chanter chez nous au profit d'un monument que Saint-Malo voulait élever à la gloire de Jacques Cartier. On sait aussi avec quel enthousiasme Botrel fut accueilli, et avec quel empressement les Canadiens versèrent leur obole.

Aujourd'hui, après plusieurs années d'efforts et de luttes, les bons Français qui avaient assumé la tâche de tirer d'un oubli injuste l'une des gloires les plus pures de la France du moyen-âge, sont à la veille de voir le couronnement de leur patriotique entreprise.

Toute la France prendra part à cette belle fête du souvenir, à laquelle sont particulièrement conviés les Canadiens, sans distinction de race ou de croyance, et des rives du "majestueux Saint-Laurent", nous crions bien fort à nos cousins de France: "Le Canada se souvient!"

Des invitations particulières ont été adressées à Sir Wilfrid Laurier, premier ministre du Canada; aux maires de Montréal, de Toronto, Ottawa et Québec, au premier ministre de la province de Québec, à Monseigneur Mathieu, recteur de l'Université Laval, au Dr Patterson, principal de l'Université McGill; à M. Dawson, président de la Société Royale du Canada; à M. Adjuvator Rivard, président de la Société du Bon parler français; à M. Louis Fréchette, à M. W. Chapman, à M. Jacques-Cartier, de Saint-Antoine, rivière Richelieu; à Mlle Hortense Cartier, fille de feu Sir Etienne Cartier.

* * *

L'histoire de Jacques Cartier est intimement liée à celle du Canada, et le moment est bien choisi, ce semble, de relire ensemble le récit des exploits du hardi marin, qui nous a dotés

d'un si beau pays, Cartier, "le précurseur de Champlain, de Laval, de Breboeuf, de Frontenac, de tous nos héros et de tous nos apôtres."

Les origines de la nation canadienne se lisent comme une légende.

Jacques Cartier est né à Saint-Malo, en 1494. Il



Manoir Jacques Cartier, près Saint-Malo.



Premier voyage de Jacques Cartier au Canada.



Monument érigé à St-Malo en l'honneur de Jacques Cartier

est mort dans un petit village voisin, à Limoilon, vers 1554.

On ne sait absolument rien de la première partie de sa vie, sinon que, comme beaucoup de ses concitoyens, il navigua jeune et apprit ainsi le rude métier de marin.

C'est en 1534 que Jacques Cartier, après avoir reconnu Terre-Neuve, où ses compatriotes péchaient déjà, découvrit le Labrador et en prit possession, après avoir traité avec les chefs des tribus. Mais il était sans pouvoir, sans titre officiel. Il retourna donc afin de solliciter une commission royale pour occuper les vastes territoires devinées par son génie.

Le moment était favorable. La paix venait d'être signée dans toute l'Europe, et les esprits se tournaient vers ce nouveau monde encore inconnu, à peine entrevu et qui devait prendre une place que nul ne soupçonnait alors.

Philippe de Chabot, amiral de France, s'intéressait à Cartier et à ses projets. Il se fit son protecteur auprès de François Ier et lui fit obtenir le brevet qu'il sollicitait. Aussitôt qu'il l'eut en sa possession, il mit à la voile.

C'était alors une rude entreprise de traverser l'Atlantique sur des bateaux de petite dimension. Ceux qui, en ce temps-là, tentaient l'aventure, méritaient qu'on leur appliquât les paroles du poète latin: "Il avait un coeur d'airain, celui qui, le premier, se confia aux flots de la mer".

C'est dans ce voyage que Jacques Cartier entra dans le Saint-Laurent, dont les colossales dimensions le surprirent. Les moyens d'action lui manquaient. Il retourna en Europe, au bout de quelques mois, pour organiser une expédition plus importante.

Il partit avec ses trois navires le 19 mai 1534 et pénétra dans le Saint-Laurent le 10 août. Il fit plusieurs autres voyages et retourna à Saint-Malo le 21 octobre 1545 pour ne plus quitter, croit-on, sa terre natale, où il mourut d'une maladie contagieuse.

C'est donc là, dans la ville qui l'a vu naître et mourir, que l'on inaugurerait le monument érigé à la gloire de Jacques Cartier.

Saint-Malo est la ville des marins les plus illustres. A chaque pas d'ailleurs, on est arrêté par le souvenir d'un malouin illustre: Jacques Cartier, Porcon de la Barbinais, Duguay-Trouin, Surcouf, Alain-Porrée, Offray de la Mettrie, Maupertuis, Mahé de la Bourdonnais, Gournay, Broussais, qui s'élançaient du haut de leur rocher à travers les mers. Leur histoire, c'est l'histoire de Saint-Malo.

La cathédrale, dont le carré central et la grande nef datent du XII siècle, est l'un des plus anciens monuments

de Saint-Malo. La tour carrée datant du XVe siècle a été achevée il n'y a pas vingt ans. On remarque à l'intérieur le tombeau de l'évêque Josselin de Rohan. Dans le bas-choeur, incrustée dans les dalles, on voit une plaque commémorative rappelant la visite que fit à Saint-Malo l'honorable Honoré Mercier, en 1891, portant l'inscription suivante:

Ici
S'agenouilla Jacques Cartier
Pour recevoir la bénédiction
de l'évêque de Saint-Malo,
Avant de s'embarquer pour le
Canada, en 1534.

Honoré Mercier,
premier ministre de la province de Québec,
1891.

La ville de Saint-Malo

Saint-Malo est célèbre dans le monde entier. Il n'est pas de cité plus pittoresque, de paysage plus sombre, plus hardi, plus audacieux que celui de ce nid de corsaires construit en granit sur la mer, dit Gustave Geffroy, dans un beau livre qu'il vient de publier sur la Bretagne. Il n'est pas de plus belle rencontre que celle de la lame avec les remparts dressés contre elle.

Que le flot se récolve lentement en nappes calmes ou que le vent le caresse et le gonfle, que la mer soit gracieuse ou terrible, ceux qui aiment les paysages de ciel et d'eau y trouvent toujours leur compte.

A marée haute, les flots viennent battre les remparts: parfois même il arrive que la mer, dans ses jours de colère, les franchit en vagues écumantes. A marée basse, des bandes de sable se prolongent bien au-delà du Grand-Bé. On peut voir des chercheurs de coquillages dans des rochers quelques instants auparavant complètement submergés et qui, au soleil, prennent les teintes les plus inattendues, des couleurs de pierres précieuses, des veines bleues de turquoise, des traînées d'émeraude, des taches qui vont du vieil or jusqu'à l'écarlate.

Vue de la mer, la ville ressemble à un vaisseau



BUSTE DE THÉO. BOTREL
par le sculpteur OGE



Le projet de monument du sculpteur Ogé

de haut bord que domine, comme un grand mât, la flèche de la cathédrale et qui pointe sa jetée en éperon tordu. Le flot vient heurter le granit des quais et se briser aux vieux troncs d'arbres plantés dans la grève en brise-lames. Tout autour de la ville dansent les petites embarcations aux voiles gonflées, aux hélices robustes.

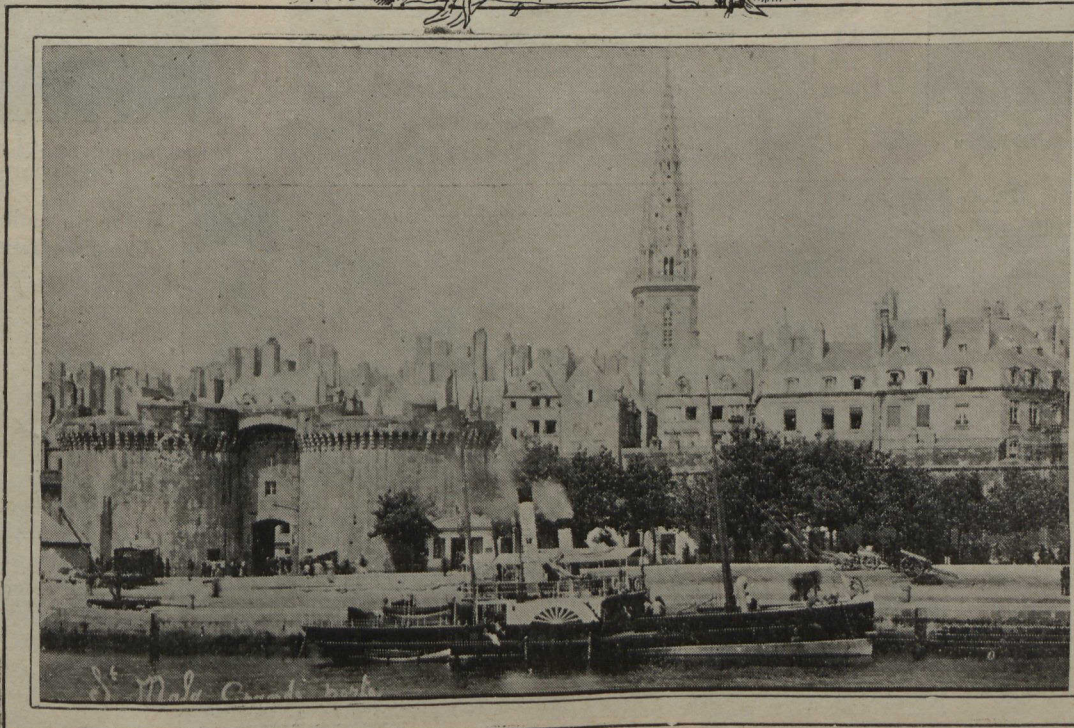
A l'intérieur des murs c'est l'aspect sévère et triste d'une place forte. Seules les vieilles maisons qui dominent les remparts et semblent inspecter la mer reçoivent violemment l'air et la lumière. Derrière cette façade de granit sont enfouies les rues étroites, les maisons à pignons, les cours, les magasins, toute une existence active dans l'ombre et presque dans le silence. On dirait que la population une fois mise à l'abri sous la protection des fossés, des donjons, des créneaux, des courtines percées de meurtrières et couronnées d'embrasures, évite de faire du bruit, parle bas, craint une surprise. Les enfants eux-mêmes jouent silencieusement, prennent garde, en courant de ne pas heurter trop violemment de leurs petits sabots, la pierre de la chaussée. L'endroit le plus animé est la place Châteaubriand qui avoisine la porte Saint-Vincent où sont les cafés et les hôtels. L'un de ces hôtels occupe la maison où naquit Châteaubriand. Non loin de là, dans la rue Saint-Vincent, est la maison de Lamennais.

La maison de Jacques-Cartier

Le découvreur du Canada passa les années qui suivirent son quatrième et dernier voyage tranquillement retiré à la campagne aux environs de Paramé. On a retrouvé la maison qu'il habita à cette époque et c'est là qu'une plaque commémorative sera apposée, le 24 juillet prochain. La construction, comme on peut en juger par la vignette que nous donnons en première page, est d'apparence assez simple. Elle consiste en une maison de ferme avec dépendances et coprs, le tout environné d'un grand mur de pierre. On arrive au vieux manoir par deux portes rapprochées et de forme ancienne. On les désigne dans le pays sous le nom de Portes Cartier.

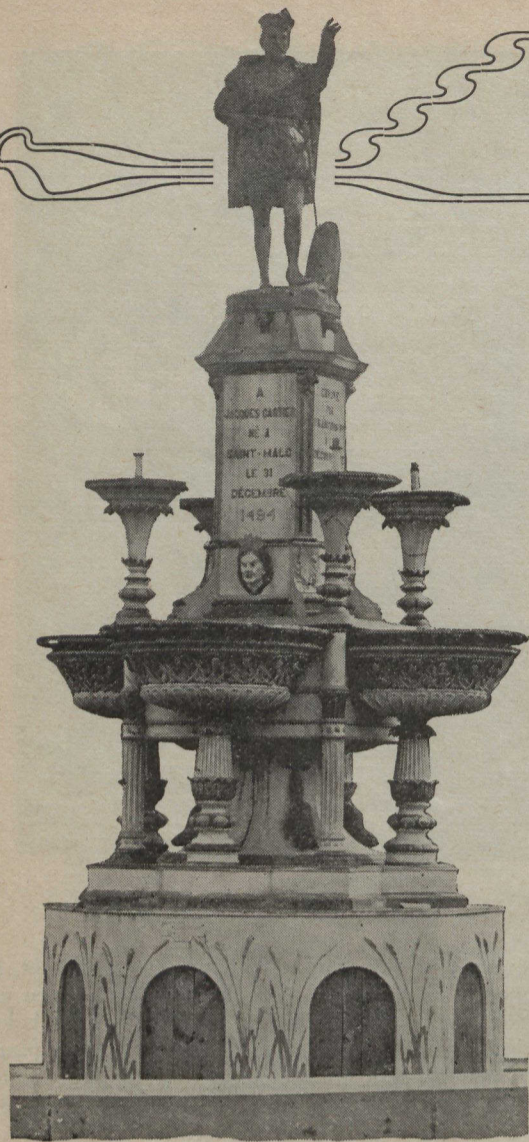
La famille Cartier était en possession de ce domaine bien des années avant que le découvreur allât l'habiter. C'est là que Jacques-Cartier, loin des dissensions politiques et religieuses qui grondaient autour de lui, passa dans le calme et la tranquillité les dernières années de sa vie.

Jacques-Cartier mourut célibataire. C'est du moins ce que disent presque tous les historiens.



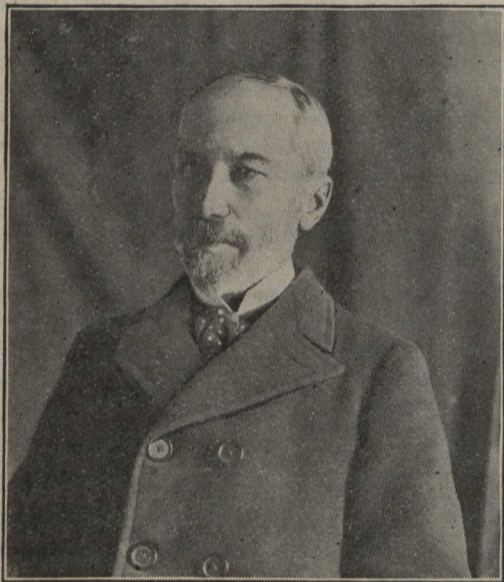
SAINT-MALO, vue du quai en face de la Grande Porte

La famille Cartier au Canada



Le monument de Jacques Cartier à St-Henri de Montréal

Il est établi que Jacques Cartier ne laissa pas de postérité. Sa mission accomplie le navigateur malouin, qui venait de donner à la France un empire, retourna en son pays, où il mourut. Mais il avait écrit son nom à la première page de notre histoire et son nom est resté immortel. Les historiens et les poètes ont chanté sa gloire et les canadiens ont appris sur les genoux de leur mère à bénir sa mémoire. C'est au point que le nom s'est perpétué de lui-même dans les générations successives et au Canada on s'appelle Jacques-Cartier,



M. Jacques Cartier, de Saint-Antoine de Richelieu

comme on s'appelle Pierre ou Jean. On a baptisé de ce nom des places publiques, des villages, des comtés, voire même des rivières et des ponts. La sculpture et la peinture ont alimenté la flamme du patriotisme, en popularisant les traits de l'homme que l'on vénère, dans toutes les familles.

Un autre Cartier, un créateur celui-là aussi, qui a conservé à la province de Québec la langue française que le représentant de François Ier y avait implantée avec le drapeau fleurdéliné, a illustré le nom si bien à nous aujourd'hui. Sir Georges Etienne Cartier est-il un descendant du découvreur? Les généalogistes n'en sont pas sûrs, mais il est des faits qui portent à le croire, et c'est sans doute de l'ensemble de ces faits, qu'est née cette conviction que les Cartier du Canada sont des descendants de la famille de l'illustre malouin.

Jacques Cartier avait un frère, Pierre,

dont les descendants allèrent s'établir dans la province d'Anjou. C'est de là, qu'en 1782, le premier Cartier vint au Canada et s'établit comme colon sur la terre qu'avait découverte son ancêtre. Par une étrange coïncidence, il s'appelait lui aussi Jacques. Il faisait alors le commerce de poisson et après être débarqué à Québec, il remonta le St Laurent jusqu'à Sorel, puis le Richelieu jusqu'à St Antoine, où il s'établit. Il y érigea la maison que montre notre figure et qu'habite aujourd'hui M. Jacques Cartier, son petit-fils et neveu de Sir Georges.



Sir Geo. Etienne Cartier

Après bien des recherches faites en France et au Canada, Sir Georges Etienne Cartier était parvenu à reconstituer une grande partie de la généalogie familiale, sans toutefois trouver le secret caché de la parenté directe avec le navigateur malouin. Mais il est à remarquer que dans chaque génération de la famille du premier Cartier établi au Canada il y a un Jacques, comme si la tradition de la famille avait été de perpétuer le nom de celui qui n'avait pas laissé d'héritier direct. Le propriétaire actuel du domaine de St Antoine, s'appelle Jacques Cartier, nom que portent aussi son fils et son petit-fils. Sir Georges Etienne avait un frère du nom de Jacques, qui est mort jeune au collège.

Voilà donc toute une lignée vieille de près de deux siècles de Jacques Cartier, appartenant à une même famille et originaire d'une province de France, où il est reconnu que Pierre, le frère de Jacques Cartier, a fait souche.

En invitant aux fêtes de Saint-Malo, M. Jacques Cartier, de St Antoine, et Mlle Hortense Cartier, fille de Sir Georges, actuellement à Cannes, France, le comité a donc voulu plus que reconnaître la parenté du nom, il a voulu rendre hommage aux descendants de celui, dont on va commémorer la gloire demain.

L'une des vignettes qui accompagnent ces quel-



Mlle Hortense Cartier, fille de Sir Geo. Etienne

ques notices biographiques sur la famille Cartier au Canada, représente le magnifique surtout de table offert à Sir Georges Etienne Cartier en 1863, en souvenir des services que le grand homme d'Etat avait rendus à son pays. Ce morceau d'art est composé de trois statuettes représentant Jacques Cartier, Montcalm et Mgr de Laval, comme si l'on avait voulu joindre dans un même souvenir quatre gloires canadiennes, y compris le récipien-



Surtout de table offert à Sir Geo. Etienne Cartier, en souvenir des services qu'il a rendus au pays



La maison de M. Jacques Cartier de Saint-Antoine de Richelieu.

taire du cadeau, et faire une discrète allusion à l'affiliation qui existait entre Sir Georges et le héros de Saint-Malo.

Une autre figure, dans une autre page, nous montre le buste de Botrel, fait par le sculpteur P. Ogé. C'est une oeuvre inédite.

Les fêtes de Saint-Malo dureront plusieurs jours. De nombreuses délégations de toutes les parties de la France y assisteront. L'hon. M. Turgeon y représentera la province de Québec, M. Champagne, le gouvernement fédéral, MM. Ethier et Beauset, la ville de Montréal. Presque toutes les compagnies de chemins de fer ont émis des billets économiques pour le voyage en France. De son côté, la ligne française dirigée par les Allan, a fait des taux spéciaux aux excursionnistes. On estime à deux cents environ le nombre des Canadiens-français qui assisteront à ces fêtes grandioses.



La réserve des Indiens de Caughnawaga



DECIDEMENT, la civilisation est impitoyable dans son oeuvre de régénération sur ce continent. Encore quelques années, et il sera très difficile, sinon impossible, de voir un seul Indien ne possédant pas de sang métis dans les veines. Alors, peut-être, sans doute même, plus qu'à présent, il sera donné à des Parisiens ayant visité notre pays, d'écrire ce qu'un ami nous écrivait récemment de la Ville-Lumière : "J'ai passé six mois au Canada, je l'ai parcouru en plusieurs sens, à la recherche du véritable type des Peaux-Rouges... et il m'a fallu rentrer à Paris, pour en voir de beaux spécimens au cirque du fameux Buffalo-Bill."

Il est vrai, au Canada, nous avons de nombreuses réserves indiennes où, si l'on n'est pas trop difficile, se trouvent encore les types des anciens autochtones de l'Amérique du Nord; mais, il faut l'avouer, ces individus sont loin d'avoir la pureté de traits de leurs ancêtres. Néanmoins, ils ont lieu d'intéres-

chemins. Les maisons sont de véritables "cottages" entourés de jardinets fort bien cultivés; l'ensemble indique l'aisance, et maint détail d'intérieur dénote une grande préoccupation du confort.

Sauf la couleur et quelques traits de physionomie que les métissages finiront sans doute par effacer,

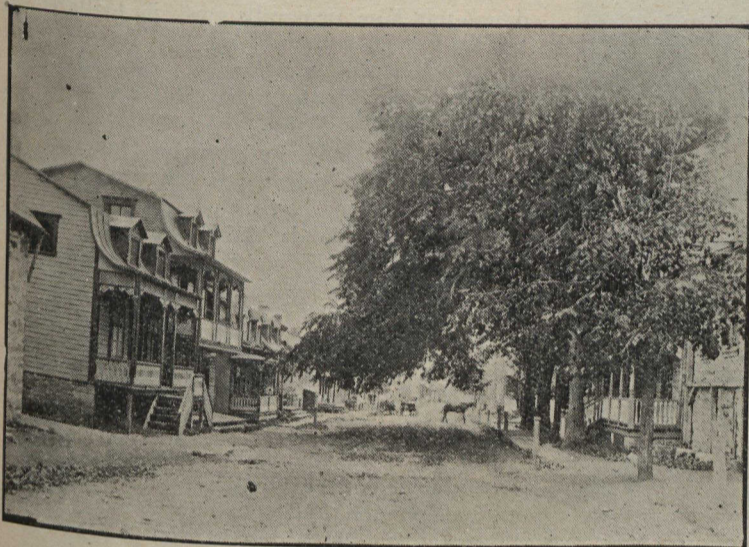
tour du village, en nous arrêtant de temps à autre pour causer avec les Indiens, sur le pas des portes.

Bien que leur type soit fortement altéré par les croisements, et qu'on ne puisse affirmer qu'il existe maintenant un seul Iroquois pur sang à Caughnawaga, il est cependant facile de voir qu'ils diffèrent

beaucoup des Micmacs; ces derniers, de même que les Abenakis et les Montagnais, semblent appartenir à la race polynésomalaise, dont ils ont la face plate et la structure un peu grêle, tandis que les Hurons et les Iroquois, avec leur nez en bec d'aigle et leurs lèvres charnues, ont l'air de Turcs ou de Sémites. Ils paraissent être des Touraniens, sont généralement grands et bien faits, et ont, en vieillissant, une tendance à l'embonpoint.

La jeune génération laisse pousser sa barbe, d'ordinaire peu fournie, mais quelques vieux, rasés, ont conservé l'aspect des héros légendaire de Fennimore Cooper.

Le premier chez lequel nous entrâmes était un



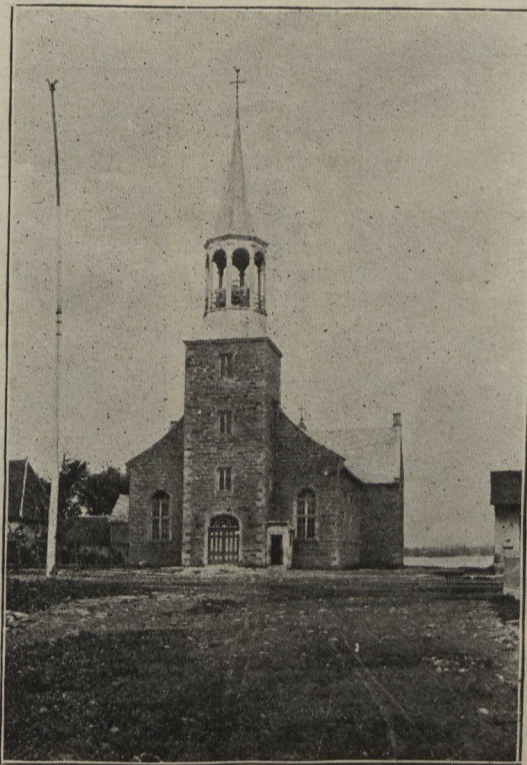
Une rue à Caughnawaga

Enfants de Caughnawaga

L'indien adore les promenades sur les routes dans des chars à bancs primitifs

ser l'étranger qu'occupe superficiellement le problème de la fusion des races. C'est sans doute à une curiosité de ce genre que nous devons d'entendre demander assez souvent à des touristes: "Dites-nous donc où nous pourrions voir quelques Indiens du Canada?" Pour nous, les Montréalais, la réponse est invariable; nous signalons, sans retard, Caughnawaga et ses habitants Iroquois, à ces curieux. Et, comme le village de la réserve iroquoise est à deux pas de notre métropole, il est très connu, et on en fait souvent la description. D'aucuns de ces récits sont fantaisistes et lourds, d'autres trop brefs. Voulant en présenter un dans cette page que nous avons fait illustrer spécialement, nous l'empruntons à la plume avisée d'un Français, M. G. Du Boscq de Beaumont :

La principale curiosité des environs de Montréal est le village de Caughnawaga, ou du Sault Saint-Louis, situé au bord du Saint-Laurent, près des rapides de Lachine. A l'encontre des Hurons de Lorrette, qui furent toujours, pour nous, de fidèles alliés, les Iroquois de Caughnawaga, au nombre d'environ 2,000, ont toujours pris parti pour les Anglais. La réserve au milieu de laquelle se trouve leur village est une immense prairie parsemée de pierrailles et de buissons rabougris, entre lesquels pâture le bétail; de la gare au village, dont on voit de loin l'église et son clocher pointu, il y a environ vingt minutes de marche par le plus défoncé des



L'église de Caughnawaga

vieillard à grands traits réguliers couleur de cuivre rouge; lui ayant demandé s'il parlait français, il répondit :

—Un p'tit brin.

La glace était rompue: ce sauvage parlait bas-normand! Le mystère s'éclaircit d'ailleurs, quand parut sa femme, une vieille Canadienne qu'au temps de leurs épousailles il ne comprenait pas. Les ayant priés de m'expliquer la façon dont, au début, ils s'y étaient pris pour s'entendre, la bonne mère, souriant, s'écria :

—Eh dam! on s'entergardait...

Comme nous exprimions alors le désir de photographier le bonhomme, ce dernier fit, de la main, signe d'attendre une seconde, puis, allant à un coffre, il en retira soigneusement quelques oripeaux dont la vue fit hausser, de pitié, les épaules de sa femme, qui parut, "in petto", le traiter de vieux fou. Passant ensuite dans un cabinet, il en ressortit, quelques instants après, vêtu du grand costume de guerre que la tribu portait encore, les jours de fête, au temps de sa jeunesse; Baptiste, le paysan bonasse de tout à l'heure, avait disparu, l'expression du visage était toute changée, solennelle et triste; devant nous se dressait, drapé de majesté, un sachem iroquois des âges héroïques, Oronhyatekha: "l'Horizon-Embrasé"...

(A suivre en dernière page)

ces Iroquois ont conservé bien peu de leurs sauvages ancêtres; l'ivresse, chez eux, seule est redoutable, car elle réveille l'atavique Inconscient que, depuis deux cents ans, tous les efforts du clergé catholique n'ont pu qu'assoupir.

Monsieur l'abbé Forbes, le très distingué missionnaire du Sault Saint-Louis, que j'eus la bonne fortune de rencontrer au presbytère, voulut bien me proposer de visiter avec lui quelques-uns de ses paroissiens, et nous fîmes le



L'indien de Caughnawaga a une prédilection pour les maisons de cette forme



Les rues sont tortueuses mais se modernisent comme les habitants

Une ville française aux Etats-Unis

CENTRAL FALLS, qui n'est séparée de Pawtucket que par une ligne imaginaire, est connue sous le nom de "French City", à cause de la grande proportion de sa population canadienne, qui est aussi forte que celle de Pawtucket, bien que la ville ne soit que d'environ la moitié de la grandeur de celle-là.

Une étude de Central Falls, sous le rapport industriel, commercial et financier, ressemblerait en tous points à ce que j'aurais à dire de Pawtucket; je me bornerai donc à parler, dans ces quelques lignes, de Central Falls comme centre canadien, des progrès que les nôtres y ont faits, dans le domaine religieux comme dans le domaine politique, en dépit des obstacles qu'ils ont à surmonter dans leur marche, des circonstances difficiles où ils ont lutté pour parvenir au point qu'ils ont atteint.

Le progrès des Canadiens

Il y a quarante ans, Central Falls ne comptait qu'une couple de Canadiens, et quelques années plus tard, les nôtres commençaient à arriver en nombre. Ils prirent d'abord de l'emploi dans les fabriques, mais bientôt se hasardèrent dans la petite industrie, se livrèrent au commerce, voire même à la finance, et parvinrent si bien que leur influence politique augmenta d'une manière prodigieuse, au point qu'ils sont aujourd'hui traités d'une manière parfaitement équitable par les autres éléments, forcés de reconnaître leur esprit d'initiative, leur génie des affaires, leurs aptitudes naturelles pour les emplois publics.

Il y a au-delà de trente ans que fut fondée la paroisse canadienne de Central Fall, la paroisse Notre-Dame du Sacré-Coeur, qui eut comme premier curé M. l'abbé Charles C. Doré, aujourd'hui curé de l'importante pa-



M. l'abbé J.-H. Béland, curé de Notre-Dame du Sacré Cœur, à Central Falls, R. I.

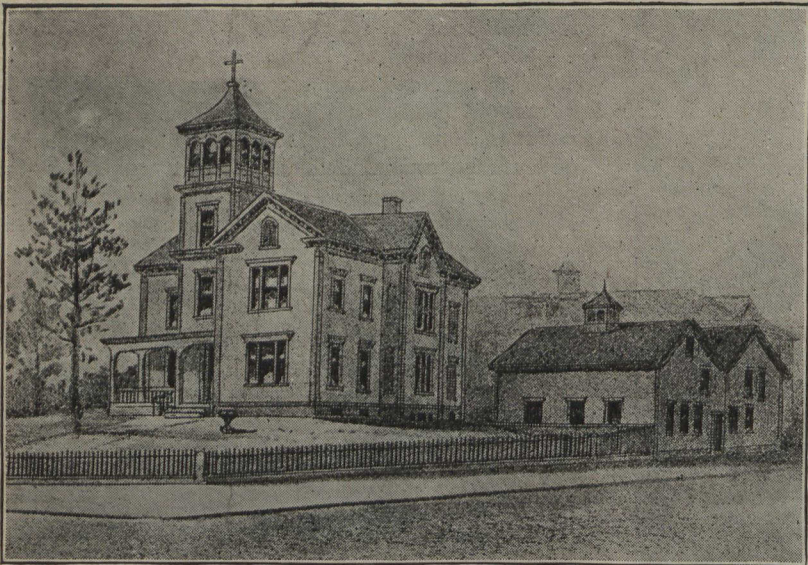
qui fut d'abord curé de Duluth, diocèse d'Albany, puis vicaire à Manville, dirige cette belle paroisse

c'est en même temps raconter les efforts sans nombre, le zèle infatigable de M. l'abbé Béland, qui, dans l'accomplissement de sa tâche, n'eut pas une minute de repos que celui qui lui fut commandé, pour le bien des fidèles autant que pour le sien propre. Il voyage aujourd'hui en Europe pour se remettre un peu des fatigues qu'il a eues à endurer; l'état brillant des affaires de la paroisse le lui permet, d'ailleurs.

En son absence, il a confié la direction de ses ouailles à M. l'abbé X. A. Prince, tout jeune prêtre encore, mais qui est le plus vieux vicaire de la paroisse. M. Prince aura fini ses cinq années de ministère le 23 décembre prochain, et neuf jours plus tard, il célébrera le cinquième anniversaire de son arrivée à Central Falls. C'est un enfant de Saint-Grégoire-le-Grand, qui fit son cours au collège de Nicolet, et fut ordonné par Mgr Brunault, après de brillantes études théologiques chez les Messieurs de Saint-Sulpice, à Montréal. Les autres vicaires sont MM. les abbés E. Deguise et Philippe D. Desrochers.

Comme on peut le voir par les vignettes reproduites dans cette page, tous les édifices composant les institutions paroissiales sont de beaux grands bâtiments, très bien situés, ayant des cours vastes, où les enfants peuvent à leur aise prendre leurs ébats, respirer l'air frais et pur. On a la précaution, aux Etats-Unis, de toujours donner beaucoup de considération à la partie hygiénique dans la construction des édifices publics.

S'il me fallait maintenant faire une histoire, même courte, de tous les Canadiens qui ont joué un rôle important dans la politique, tant de l'Etat que de la ville, à Central Falls, ce cadre d'une page qui m'est réservé dans la revue, se remplirait plusieurs fois. Comme dans toutes les villes du Rhode Island, d'ail-



L'école Sainte-Anne

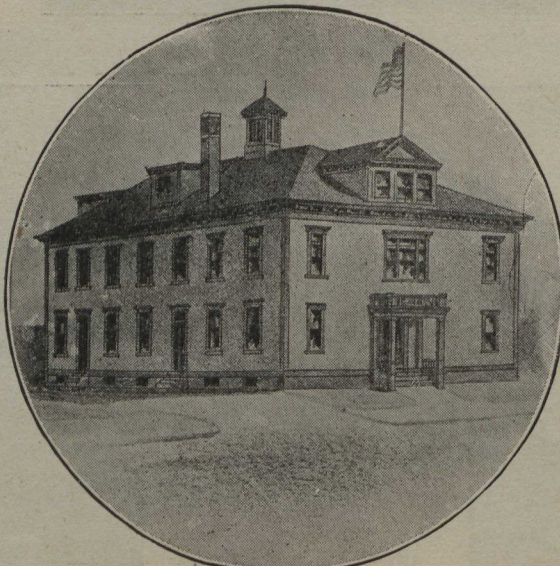
roisse du Précieux-Sang de Woonsocket. Ce dernier donna un bon élan à la nouvelle congrégation, qui était en bonne voie de prospérité quand l'Ordinaire le désigna pour une autre mission.

Il fut remplacé par M. l'abbé Mahoney, un ministre zélé, qui ne pouvait pourtant faire pour nos compatriotes ce qu'un des leurs aurait fait, pour la bonne et simple raison qu'il ne les connaissait pas bien, ne connaissait pas leurs aspirations, ignorait probablement aussi la manière de les conduire pour faire parvenir au succès leurs oeuvres paroissiales. Cela explique que pendant quatorze ans, durée de la cure de M. Mahoney, la paroisse Notre-Dame du Sacré-Coeur de Central Falls, ne s'enrichit que très peu en oeuvres paroissiales, c'est ce qui explique aussi que nos compatriotes de cette petite ville prospère n'ont pas encore le joli temple dont ils projettent la construction dans un avenir prochain, bien que l'église qui sert aujourd'hui aux besoins du culte soit un édifice propre, assez vaste, pieusement décoré, d'une manière qui invite au recueillement et à la dévotion.

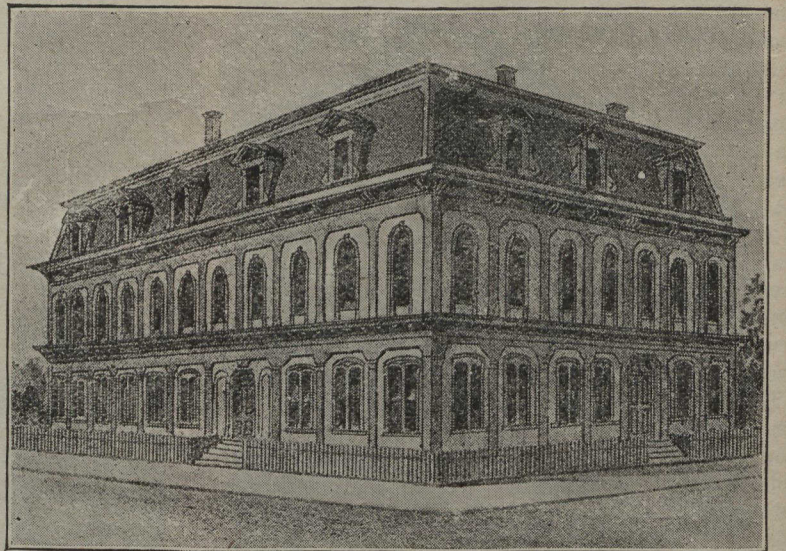
M. l'abbé J. H. Béland, né à Saint-Maurice de Champlain, élève du collège des Trois-Rivières, et



de 1,600 familles (N.-D. S.-C.) depuis 14 ans. Dire les progrès que la paroisse a faits depuis cette date,



Gymnase Saint-Joseph



L'école Notre-Dame du Sacré Cœur

leurs, ici les Canadiens ont su s'unir et s'entendre, non pour lutter contre les autres éléments, mais pour se gagner une position, pour obtenir la reconnaissance de leurs droits. Aussi cette entente a-t-elle été féconde en bons effets. Les nôtres y ont eu des députés à la législature, des échevins, des employés civils et civiques, un chef de police, position qui, comparativement parlant, a plus d'importance aux Etats-Unis qu'au Canada. C'est M. Napoléon Lambert qui la remplit aujourd'hui.

Le plus vieux citoyen canadien de l'endroit, celui qui y demeure depuis le plus grand nombre d'années, est M. Zoël Choquette, né à Iberville, Rouville, en 1853, et arrivé à Central Falls en 1865. M. Choquette est un marchand de nouveautés dont l'établissement est très prospère. Je puis mentionner encore l'honorable juge Auguste Choquette, MM. les docteurs Mathieu, Cabana, Myre, Boucher, Lalonde et Bernard, et, parmi les hommes d'affaires, MM. Alphonse Schiller, Arthur Schiller et Ernest de Nevers. L'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique compte à Central Falls quatre conseils: l'Association Saint-Jean-Baptiste, la Ligue des Patriotes, N.-D., et l'Union St Jean-Baptiste. J. L. R.

Les petits métiers de la rue



CHAQUE ville a de petits traits caractéristiques qui la signalent à l'attention

des étrangers. Parfois, il faut quelque sagacité et une grande habitude des voyages, pour saisir d'emblée le côté pittoresque auquel je fais ici allusion, tandis qu'à l'occasion, surtout dans les villes où l'élément d'origine latine prédomine, il suffit d'un simple coup d'oeil pour enregistrer au passage des instantanés de la vie nationale.

Montréal n'échappe pas à cette règle ethnique et je n'en veux pour preuve qu'un simple chef d'observation, celui qui touche les petits métiers de la rue.

Dire qu'ils sont ici nombreux, ces métiers, serait exagérer, cependant leur variété est assez grande pour mériter qu'on s'arrête à les considérer par le menu.

Car j'en suis persuadé, les lecteurs de cette revue s'intéressent à l'existence des pauvres hères que la nécessité met ainsi sur leur chemin, au coin des rues. Du reste, ces gens-là ne sont pas sans posséder quelque mérite et d'aucuns, si on connaissait leur histoire, provoqueraient, sans doute, et de la pitié et de la commisération. Ceci est tellement vrai que dans notre Canada démocratique, l'ouvrier des rues est toléré et encouragé, comme le mérite son honnête et modeste ambition de gagner, parfois péniblement, son pain quotidien. Quand je dis ouvrier je me trompe peut-être, car tous ces gens là ne sont pas ouvriers, comme on va le voir par l'esquisse que je vais faire de leurs occupations, et aussi par les clichés que le photogra-



Tous les instruments et tous les âges se confondent à travers les rues

rues Craig et Ste Catherine, et aussi, de temps en temps au nord de cette dernière, surtout dans le quartier ouvrier.

C'est là que par les journées au ciel clément se rencontrent et le rémouleur et le "bonhomme" qui arrange les parapluies.

Qui ne les connaît ces deux modestes artisans? Au son d'une cloche qu'ils agitent d'une main fébrile, d'une cloche au timbre spécial, ils passent, et les ménagères économes et soucieuses du bon état de la coutellerie domestique, ou des "riflards" endommagés, les attendent sur le seuil des portes.

Le rémouleur s'arrête dans un coin de rue, loin de tout encombrement. C'est un

italien, il se défait de la courroie qui lui aide à pousser son atelier roulant. Vite il se met à la besogne, l'acier grince sur la meule, jette des étincelles. Les enfants regardent, en petits badauds, les lames qui se polissent et prennent du fil. De temps en temps l'homme qui peine essuie son front humide de sueur, avec le bras de sa chemise. La roue tourne plus vite sous les efforts d'une pédale spéciale, puis, soudain, s'arrête, la besogne est finie, l'homme en touche le prix, remercie, et court ailleurs continuer sa récolte de piécettes blanches durement gagnées.

Quant à l'individu qui répare les parapluies, son travail de la rue, consiste plutôt à faire une récolte des utiles objets qu'il a pour mission de réparer et que le vent, la rouille et surtout le temps, ont mis à mal.

Il en a tout une brassée. Et, ils ont l'air très lamentables, ces parapluies dont les baleines, tels des squelettes décharnés, accrochent des rayons de lumière; dont la soie déchiquetée ou trouée, appelle tristement les secours d'une aiguille experte...

Dans un carefour, un attroupement s'est-il formé, de loin, peut-on croire à un accident, il n'en est rien, heureusement, on approche, on regarde, on écoute, si l'on a le temps, tout s'explique.

Généralement l'orateur populaire est, dans ces cas là, un américain loquace. Il lui faut presque tout le vocabulaire yankee, pour expliquer les vertus du ciment dont il se sert pour raccommoder une porcelaine qui n'est ni de Sèvres ni de Chine. Et l'ouvrier urbain enfile la voix, gesticule, prend

des morceaux, les présente à l'assistance. Un peu plus, on croirait que c'est un prestidigitateur qui opère. Cela, tout bonnement pour en arriver à vendre quelques boîtes d'un ciment spécial qui colle de merveilleuse façon la vaisselle ébréchée. Avec un peu de bagout le réparateur de porcelaine ferait croire qu'un article de poterie réparé, est préférable à un article similaire neuf, vierge de toute cassure...

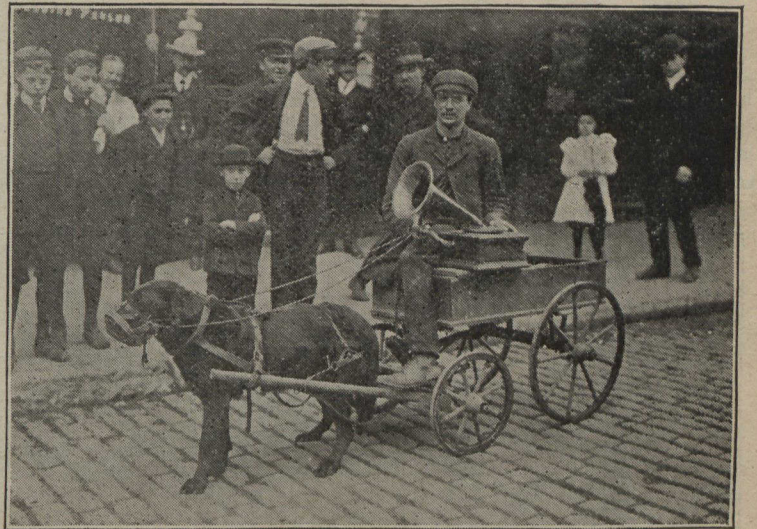


Que, si l'on continue la promenade urbaine, cherchant à étudier les laborieux en plein air dont je parle, vite on trouve un nouveau sujet en la personne du calligraphe sur cartes de visite. D'habitude, cet artiste de la plume s'installe sur un tabouret devant une petite table pliante, dans le quartier des affaires de Montréal. Celui-là ne parle guère, il fait aller sa plume sur des bostols de luxe ou communs. Les arabesques, les lettres moulées, les écritures ronde, bâtarde, anglaise ou cursive se suivent comme par magie.

Un instant, des commis s'arrêtent devant la minuscule table. Eux qui manient la plume par métier, s'émerveillent de tant d'habileté, et les pièces de monnaies tombent près de l'écrivoire ambulante. Un mot est murmuré à l'oreille de l'opérateur public, la plume glisse sur une nouvelle carte et: v'là, ça y est, un monsieur emporte assez de bouts de carton pour s'éviter maintes corvées sociales. Sans compter que la plupart du temps, l'acquéreur finit par avoir la réputation d'être un calligraphe, spécialement dans le cercle d'amis, chez qui, dans



L'écrivain public se borne à écrire des cartes de visite



Une figure bien connue dans la partie est de Montréal

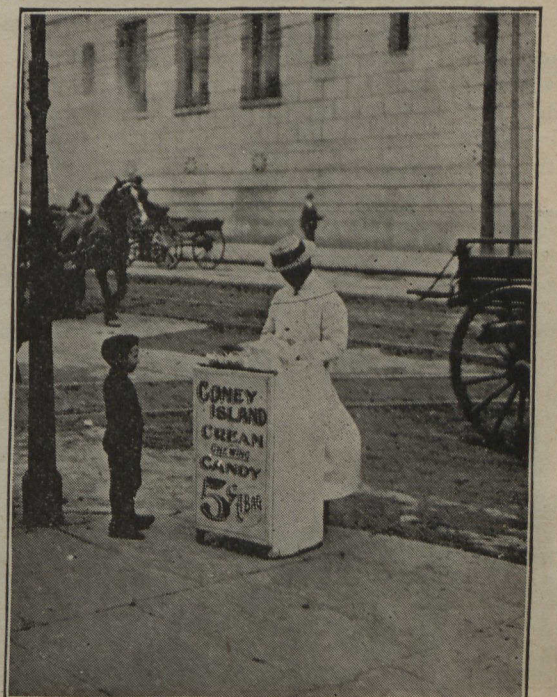
phé de l'Album a pris à l'intention de nos lecteurs, et pour illustrer ces mots. D'abord causons de ceux qui font oeuvre de leurs dix doigts. On les rencontre généralement dans les rues de traverse de notre métropole, entre les



Marchand de joujoux et d'emblèmes patriotiques

les grandes occasions, il laisse ses jolies cartes à bon marché.

(A suivre à la dernière page)



Le confiseur ambulante débite sa marchandise au coin des rues

Le sanctuaire de Sainte Anne de Beaupré

AVEC les belles journées d'été revient l'époque des longues et lointaines excursions, aussi celle des pèlerinages. Parmi ceux-ci, il n'en est guère de plus fréquenté sur le continent américain, l'on pourrait même presque dire dans le monde entier, que le sanctuaire de Ste Anne de Beaupré.



La Scala Santa à Ste-Anne de Beaupré

Sa fondation remonte aux origines même de l'histoire du Canada. La légende rapporte en effet que des marins bretons naviguant sur le Saint-Laurent furent surpris par une violente tempête. Accoutumés dès leur enfance à recourir dans le

un endroit situé à environ 7 lieues de Québec. En mémoire de ce miraculeux sauvetage, ils élevèrent en ce lieu une petite chapelle en bois qui bientôt devint célèbre dans toute l'Amérique.

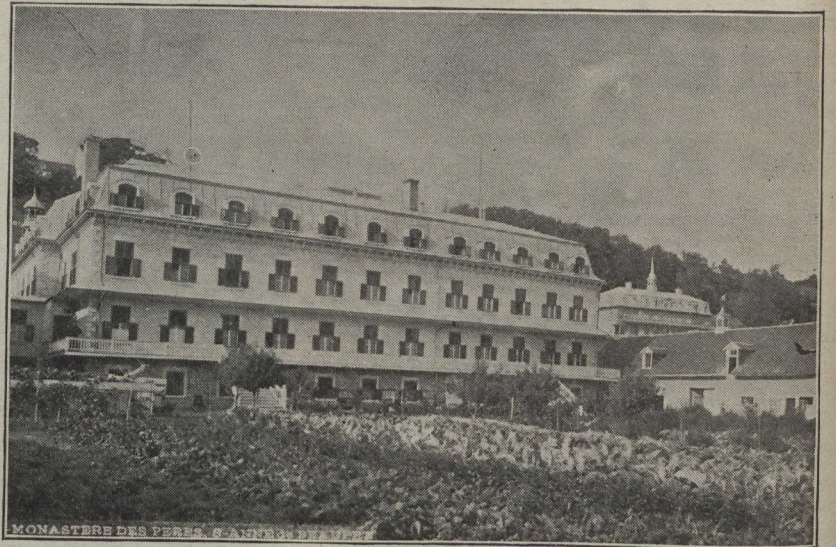
Le premier missionnaire qui vint la desservir en 1645 était un prêtre de Québec, M. de Saint-Sauveur. Puis vinrent les Jésuites, ensuite les Franciscains, jusqu'au jour où elle fut érigée en paroisse régulière. Dès cette époque commença la série prodigieuse des miracles qui, maintenant encore, se poursuit sans interruption et avec plus d'éclat que jamais. Ils se chiffrent à l'heure actuelle par milliers et leur simple nomenclature suffirait à remplir plusieurs gros volumes.

La basilique actuelle date de 1876, et a été solennellement consacrée le 16 mai 1889 par Son Eminence le cardinal Taschereau. Ce sont les Pères Rédemptoristes qui en ont la charge depuis 1878.

Les photographies qui accompagnent ces quelques notes nous dispensent d'en donner une description détaillée. Qu'il nous suffise de dire qu'elle renferme des richesses inestimables, dont des pèlerins qui depuis des siècles sont venus demander à la vénérée Sainte Anne la guérison de leurs maux spirituels ou corporels. L'on y trouve également de nombreuses reliques, telles qu'un fragment d'os du bras de la sainte, un morceau de pierre provenant de sa demeure à Jérusalem, et d'autres souvenirs précieux.

La "Scala Sancta" reproduite dans une vignette ci-jointe est une pièce d'architecture unique en son genre

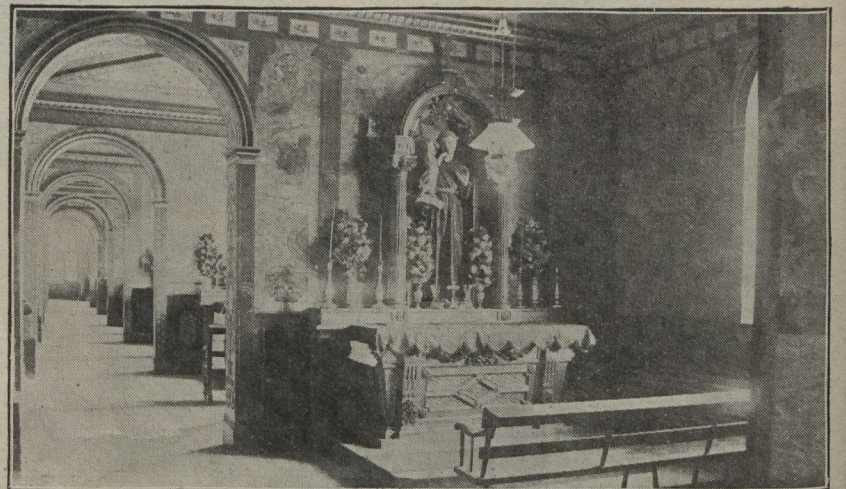
sant rideau d'écume des cataractes de Montmorency. Un pareil spectacle suffirait à lui seul à consacrer la célébrité et la fortune du pays, si, dans son infinie bonté, Dieu n'avait voulu de plus qu'il servît comme un incomparable décor aux manifestations quasi-quotidiennes de sa sollicitude pour les pauvres pécheurs et de son inépuisable



Monastère des Pères, Ste-Anne de Beaupré

ble tendresse pour ceux qui ont foi en Lui.

La dévotion de nos familles canadiennes pour la bonne sainte Anne est légendaire; leur confiance en la Mère de la Très-Sainte Vierge, est sans borne, et nombre de ceux qui ont assisté à quelques-uns



La chapelle de St-Antoine de Padoue, à Ste-Anne de Beaupré



Vue générale de l'église et dépendances de Ste-Anne de Beaupré

danger à la bien-aimée patronne de leur pays, ils l'invoquèrent avec toute leur ferveur de croyants et de fils dévoués. Sainte Anne écouta leur prière et les sauva des éléments en furie. Le lendemain matin ils abordaient sur la rive nord du fleuve, à

sion de Notre-Seigneur Jésus-Christ gravissant pour la dernière fois avant son supplice, les marches qui conduisaient au seuil du palais de Ponce-Pilate.

Que pourrions-nous ajouter que la plupart de nos lecteurs ne connaissent déjà au sujet du célèbre lieu de pèlerinage, soit pour l'avoir visité eux-mêmes, soit pour en avoir lu des descriptions illustrées et détaillées à profusion?

Une chose cependant, et non la moindre, mérite encore une mention spéciale: c'est le coup d'oeil vraiment unique au point de vue pittoresque qu'offre au voyageur arrivant de Québec l'ensemble du village de Ste Anne au milieu de son merveilleux cadre de verdure et de rochers, tandis que tout près de là se déroule, en mugissant l'immense et éblouissant



Ancienne église de Ste-Anne de Beaupré, bâtie en 1660

de ces nombreux pèlerinages annuels qui ont lieu chaque année à Sainte-Anne-de-Beaupré, tant du Canada que des Etats-Unis, peuvent redire la tendre protection dont la bonne Sainte se plaît à entourer ses chers et fidèles enfants du Canada.

A. LUCINDE.



Nombreux pèlerins visitant le magnifique sanctuaire à Ste-Anne de Beaupré



Les modes de vacances

NOUS ne voyons partout que mamans qui s'agitent, taillent, cousent pour rendre le plus coquet possible le ravissant petit monde des bébés. Présentons donc à ces travailleuses si tendres les modèles les plus élégants qui soient, et enseignons-leur comment les réaliser d'une façon à la fois pratique et jolie.

Nous savons que toutes nos lectrices aimeront les chapeaux, béguins, capotes, capelines, que nous avons groupés à leur intention sur notre page de garde; à elles de choisir parmi le nombre, la forme qui le mieux conviendra au gracieux minois qu'il s'agit de coiffer. Il en est de toutes mignonnes, parmi ces coiffures, qui feront ressortir les yeux étonnés des bébés et leur sourire de lait, d'autres à larges ailes conviendront aux boucles mutines brunes ou blondes; d'autres, envolantés de mousseline ou de soie, feront paraître plus angéliques encore les douces figures des petites demoiselles de cinq ans, qui déjà se donnent, avec leurs poupées, des airs de mamans protectrices et attentionnées.

Quant aux délicieuses toilettes qui ornent cette page, il est inutile d'en souligner la beauté et la sobre élégance. Ces nuances tendres et délicates, qui donnent de la beauté aux moins belles et qui avivent encore l'éclat de celles qui possèdent tous les charmes, ces nuances sont, cette saison, les plus aimées, et par les après-midis de soleil, nos lieux de promenades champêtres ou les rues élégantes de Montréal toujours fréquentées, ressemblent à des parterres où chaque promeneuse est une fleur charmante.

Mais revenons aux modes enfantines. Tout le monde aime et préfère à tout la broderie anglaise; qu'on se réjouisse donc! elle est plus que jamais en vogue, on continue à l'employer à profusion, et les petites robes d'été en sont couvertes. Rien de plus joli aussi, de plus frais, de plus jeune et en même temps de plus pratique, car cette broderie dure longtemps, et le blanchissage ne lui enlève rien de sa belle apparence.

Les magasins sont remplis de fanfreluches d'été destinées à nos chers petits. Beaucoup de

grisailles à très petits carreaux; des écossais à dispositions menues qui changent un peu des larges rayures que nous avons eues jusqu'ici.

Les teintes sont très atténuées; des rouges mélangés de blanc; puis des nuances fausses auxquelles il est difficile de donner un nom; est-ce bleu, est-ce violet?

Comme garniture, des fronces à profusion, et beaucoup moins de plis que la dernière saison, sauf pour les jupes, qui, décidément, ont une tendance à devenir très amples du haut.

Les jupes de nos fillettes seront donc plissées en long, avec plusieurs rangs de piqûres dans le bas. Les corsages seront encore blousés, malgré les efforts des couturières pour anéantir cette forme, qui dure depuis si longtemps.

Dans les familles qui donnent le ton, les enfants sont habillés de blanc, de piqué blanc, de nansouk, de linon blanc. Parfois, le nansouk s'égaie d'une fleurette bleue ou rose, mais rarement. On préfère le blanc à tout.

Qui croirait, d'ailleurs, que cette grande élégance du blanc est presque une économie? Le blanc se lessive, par conséquent est toujours net, immaculé. Le bleu et le rose, au contraire, pâlisent au simple lavage, se fanent au soleil. Les mamans ont certainement fait cette remarque que les petites robes de couleur ne durent guère qu'une saison, tandis que les robes blanches allongées d'entre-deux habillaient pendant deux ou trois étés leurs fillettes.

Cette mode du blanc pour la toilette des enfants a entraîné également pour eux une autre mode: celle des chaussures blanches. C'est la grande élégance de cet été. J'ajoute tout de suite que c'est là une élégance coûteuse. Les chaussures blanches durent bien peu de temps. Celles en chevreau, très jolies, certes! ont la fragilité des roses! Et cependant, pour une cérémonie, une réunion, un petit bal d'enfants, nous ne pouvons en conseiller d'autres. Mais ce sont là des chaussures que la fillette portera exceptionnellement.

Une seule chaussure blanche est pratique, c'est le soulier à lacet montant, ou la bottine en coutil. Cette chaussure se passe chaque soir au blanc de guêtre, et chaque matin, lorsque l'enfant la chausse, elle est d'une blancheur éblouissante.

Les formes de chaussures ne changent guère. Elles ne devraient même pas du tout suivre les variations de la mode. Pour les tout-petits, pour les enfants jusqu'à sept ans, la chaussure à bouts carrés, sans talons et à semelle débordante, est la plus rationnelle et aussi la plus élégante.

Sur toutes les robes, les enfants portent des cols lingerie, qui s'enlèvent facilement, rendant ainsi le blanchissage aisé; une des plus belles parures des bébés, c'est la fraîcheur: aussi doit-on tout combiner en vue de simplifier la tâche de la maman.

JACQUELINE.



Toilette en éolienne bleu-lin garnie de petites fronces et d'un jabot de mousseline brodée sur laquelle sont posés des neuds Louis XV en satin de même nuance que la robe.

Les femmes peuvent se permettre des corsages plats; quand la mode a décrété tel ou tel modèle, il n'y a qu'à s'incliner; pour nos fillettes, il vaut toujours mieux adopter les draperies, les bouffants, qui suppléent à l'indigence de la plastique.

Les chapeaux les plus généralement adoptés pour les écolières en vacances sont les grandes capelines de paille, telles que celles que nous illustrons aujourd'hui, larges capelines aux bords souples, à la calotte légèrement allongée; on les garnit de foulards ou de rubans moelleux comme le liberty.

Pour les bébés, la mousseline de soie est le tissu par excellence; que de délicieuses coiffures on confectionne avec cette étoffe vaporeuse, soit qu'on la chiffonne sur une forme de paille ou qu'on la coulisse sur une carcasse de tulle.

Dans les milieux les plus élégants, on peut constater depuis quelque temps un retour très marqué vers la simplicité en ce qui concerne la toilette des enfants. On les habille avec beaucoup de grâce toujours, mais on a renoncé aux ornements précieuses, aux surcharges de toutes sortes pour revenir à une simplicité plus rationnelle et plus véritablement élégante.



Modèle importé en organdie rose à fleurs blanches. Chemisette et tablier en chiffon plissé. Garniture en médaillons de dentelle.



Robe de promenade en foulard mauve à fleurettes roses garnie de guipure au corsage et aux manches. Ceinture de soie blanche ornée de boutons de perle.

Quelques belles résidences Montréalaises

LORSQU'UN voyageur arrive dans une ville qu'il désire visiter, si celle-ci est grande, et qu'il n'y ait point quel-qu'ami, son premier soin est de descendre dans un hôtel en rapport avec ses moyens. Puis, selon un plan préalablement établi, et le repas nécessaire à l'arrivée étant pris, notre homme : à pied, en voiture, ou en tramway, se met à parcourir les grandes artères de la cité, qui, pendant quelques heures ou quelques jours, captivera son attention de voyageur affairé ou de touriste fortuné.

Or, il est reconnu que bien peu de personnes savent comment s'y prendre pour satis-

meubles dignes d'un coup d'oeil, et même d'une louange, fut-elle passagère. Car, avouons-le sans fausse honte, notre métropole se fait chaque jour plus belle, chaque jour plus grande. Et qu'on n'aille pas croire que ce qu'elle a de beau est l'apanage unique d'une certaine partie de la population, (la partie anglaise est riche), il n'en est rien, et si le lecteur veut nous suivre un moment, nous lui signalerons des rues, des avenues du quartier anglais, et du quartier canadien-français, qui rivalisent à tous les points de vue.

Que, si des esprits grincheux insinuaient, après cela, des réflexions concernant le mauvais état de certains de nos trottoirs, nous ne le nierions pas,

mais nous leur ferions simplement remarquer que notre municipalité fait sans cesse tout son possible, pour rendre Montréal une des plus belles et des plus attrayantes villes de ce continent.

Qu'on en soit persuadé, cela arrivera un jour ou l'autre.

Et puis, entre nous, il faut admettre que de telles entreprises prennent du temps. Comme le dit justement un proverbe populaire : "Paris ne s'est pas fait en un jour."

Mais, passons à quelques considérations sur ce que nous avons appelé à bon droit,

les beaux quartiers de Montréal; nous nous arrêterons avec d'autant plus de plaisir à les considérer, que, ce faisant, nous nous adressons spécialement à la classe des lecteurs de cette revue, qui ne connaissent pas la métropole canadienne. Même, nous l'avouons sincèrement, cette page illustrée par l'artiste de l'Album, a, entre autres buts, de montrer aux étrangers ce qu'est Montréal, et partant de les inviter à venir nous y rendre une visite. Nous sommes, en effet, dans un siècle où, plus l'homme se connaît, plus il échangera des rapports sociaux, plus l'humanité en retirera de bien.

On peut diviser Montréal en quatre grandes parties correspondant aux points cardinaux, savoir :

Partie sud : le grand quartier des affaires, sis aux bords du Saint-Laurent, et s'étendant depuis Hochelaga jusqu'à Sainte-Cunégonde.

Partie nord : s'étendant de la rue Mont-Royal jusqu'au nord, toujours par delà le Mile-End.

du Mile-End, etc., ont un maire et un conseil-de-ville, pour l'étranger elles appartiennent à Montréal, y étant attenantes. Du reste, peut-être prochainement, ces villes-banlieues seront-elles incorporées à la métropole, pour former le "Plus grand Montréal".

Parlant des perspectives remarquables de Montréal, nous signalerons en particulier : l'ouest des rues Sherbrooke et Dorchester; la partie de la rue Saint-Denis qui va de la rue Sainte-Catherine à la rue Mont-Royal, et aussi, une partie de l'avenue Delorimier. Ce sont là, en effet, des enfilades de beaux et riches immeubles, dont s'honorerait n'importe



La rue Sherbrooke-Est, près de la rue St-Denis, montre une pépinière de belles résidences

faire leur désir de voir, de se renseigner. C'est qu'en effet, il faut une certaine habitude des voyages, pour, sans guide, s'y reconnaître dans un océan de maisons, toutes plus inconnues les unes que les autres.

Il est vrai, il existe des guides, des livres spéciaux ayant pour mission de piloter le nouveau débarqué, mais, c'est là du vieux jeu, peu pratique, surtout dans un pays où parfois quelques mois suffisent, comme cela arrive à Montréal, à transformer tout un quartier par des démolitions, que suivent d'immédiates reconstructions très modernes.

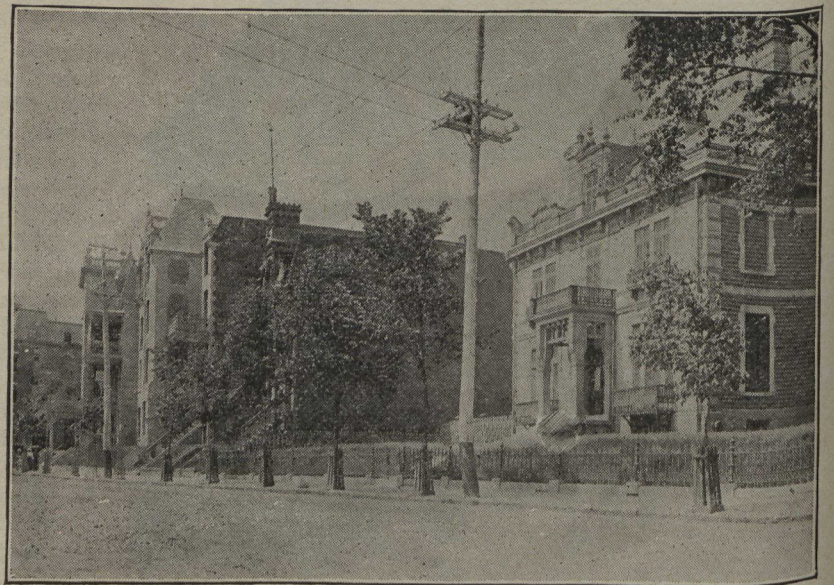
Le mieux, donc, est de se renseigner auprès des gens de l'endroit, et de se procurer le plan de la ville. Une petite opération pratiquée sur ce dernier suffit à en pénétrer rapidement les mystères immobiliers. Avec un crayon bleu, on marque les quartiers "chic"; avec un crayon rouge, le quartier, ou les quartiers ouvriers, et le tour est joué. Notre



Le nord de l'avenue de Lorimier offre de frais ombrages tout l'été



La rue Sherbrooke-Ouest possède des séries de cottages pittoresques



La rue St-Denis, près du square St-Louis, voit cottages et "flats", s'unir harmonieusement

voyageur n'a, alors, qu'à s'inspirer d'une orientation très facile, les villes américaines étant bâties en damier, et, sans nulle crainte de s'égarer, il visitera tout ce que la ville a d'intéressant, en fait de monuments, de places publiques, de théâtres, etc.

Loin de nous, cependant, l'idée d'enseigner à voyager, en cette revue. Non, ce que nous en disons, c'est tout bonnement pour montrer combien facile il est de voir, à Montréal, ce que nous avons d'im-

Partie ouest : Elle comprend Westmount, et le quartier à l'ouest de la rue Bleury.

Partie est : C'est le quartier canadien-français par excellence, il s'étend à l'est de la rue Bleury.

Le lecteur vaudra bien remarquer que nous avons nommé des banlieues, (lesquelles forment des municipalités spéciales), comme appartenant à Montréal; nous l'avons fait sciemment, car, si Westmount, Sainte-Cunégonde, la paroisse Saint-Louis

ce anglaise de Montréal. Là, les rues sont bien tenues, bordées d'arbres superbes, et les habitations séparées. Le style de la construction anglaise y domine. Tout de suite, en parcourant ce quartier, on se sent dans un milieu "chic". Et, si l'extérieur des immeubles indique la richesse, le luxe et le confort, on peut être persuadé que leurs intérieurs ont toutes ces qualités à un degré encore plus élevé.

PIERRE BAUDOIN.

L'Emprise

(Suite)

Ce matin, l'express est presque vide. Bruno s'installe dans un coupé avec une satisfaction évidente, la cheville d'une jambe sur le genou de l'autre, position qui lui est familière; certainement il sera seul, au moins jusqu'à Compiègne; il tire alors une cigarette, et sourit à sa première bouffée comme si, dans ses volutes bleues, il voyait déjà flotter la réalisation de ses nouveaux rêves et la première apparition de son indépendance.

Quand certaines natures ont respiré l'air enivrant d'une liberté appelée par toutes leurs aspirations bonnes ou mauvaises, c'est fini, il faut en prendre son parti, jamais plus elles ne feront machine en arrière pour revenir aux jours simples d'autrefois. Bruno estime que c'est son cas, et sa mère pourrait employer tous les moyens, verser toutes les larmes de ses yeux, faire jouer les influences de sa diplomatie, jamais son fils, au nom même de la perfection de son être, ne reveindra sur sa décision; jamais il ne sera plus le petit garçon bien sage qui croyait le monde fini à la dernière haie du dernier champ du département. L'homme, pense-t-il, ne peut pas toujours rester en nourrice, et puisque la femme ne rend jamais la liberté à ceux qu'elle aime, si l'on ne veut pas tard il faut la prendre, cette liberté, et pour la prendre, briser quelque chose, cœur de mère, de sœur ou d'amie, c'est l'éternelle loi de toutes les séparations et de toutes les envolées!... Il n'a eu qu'un tort, le jeune comte, c'est de laisser pousser trop longtemps ses racines d'homme dans la terre épuisée de ses aïeux, et d'avoir eu besoin d'un Dietzch pour comprendre ce que voulaient dire tous ces ennuis, tous ces désirs vagues, tous ces besoins d'indépendance, toutes ces révoltes qui frappaient à la porte de son âme, comme des oiseaux faits pour l'infini des immensités et qui battent douloureusement des ailes aux barreaux des cages...

A mesure que Paris se rapproche, que la province, une province triste et froide d'automne, fuit aux glaces de la portière avec ses champs déserts, ses routes gelées, ses bois en deuil, ses villages embrumés, il lui semble que la hantise d'ennui se dissipe, que la poussière de son âme s'envole de partout au sillage de l'express, et qu'enfin la vie moderne lui tend les bras, la vie qui fouette le sang et fait vibrer toutes les cellules du cerveau... la vie intense qui vous emporte, palpitant et grisé, dans la valse effrénée des choses, vers le but inconscient du monde auquel chaque être doit collaborer, la vie de ce XXe siècle plus vertigineux encore que le précédent, qui, selon les uns, monte et chante vers les sommets lumineux du progrès, et selon les autres descend aux abîmes des décadences... la vie de tout le monde, excepté, paraît-il, des petits-fils de très vieille race, condamnés par leur dignité à une immobilité de momie devant l'univers entier qui se précipite au torrent de l'avenir... Non, mais quel bon ange a été ce Dietzch!...

Dans cette disposition d'esprit, Bruno de Saint-Agilbert, arrivé à Paris, saute avec joie sur le quai où l'attend l'ingénieur, avisé par télégramme. Les deux hommes se serrent affectueusement la main.

—Bonjour, mon cher Dietzch... Vous savez : tout est réglé!

—Et quoi donc?...

—La séparation de l'Eglise et de l'Etat... de la digne baronne ma mère et de son coquin d'enfant.

—Pas trop surtout, ni trop vite! Rappelez-vous la consigne: "Ne rien faire sans consulter le vieux Dietzch!..."

—A vrai dire, j'ai un peu claqué les portes!... Ainsi ce matin, je suis parti à l'anglaise, après mon café au lait, sans faire mes adieux, je n'ai même pas dit si je reviens à Pâques ou à la Trinité...

Alors Dietzch branle la tête d'un air inquiet:

—Vous avez tort, mon cher comte, vous vous conduisez comme un tout petit jeune homme; laissez-moi vous dire cela, je suis un ami et j'ai des cheveux blancs... Ne protestez pas!... Pourquoi ne pas faire les choses nécessaires avec le mini-

mum de dégât possible?... Vous avez besoin d'air? C'est d'une évidence criante... Ouvrez les fenêtres, mais, que diable!... ne cassez pas les carreaux!...

—C'est facile à dire!... Avouez que je suis excusable de fermer les croisés un peu vite... Ils étaient devenus exaspérants, ces tête-à-tête avec ma mère, que me fait une vraie figure en coin de rue... et cette atmosphère perpétuelle d'énervement, d'irritation, dans laquelle chaque mot est une diplomatie, une allusion ou une plainte!... Si je parle aux domestiques, j'ai l'air de conspirer; si je cause avec ma petite cousine, je ne suis pas sûr du tout que ma conversation ne sera pas revue, commentée à deux, et considérablement augmentée... Alors quoi faire?... Parler à mon cheval? Il est anglais!...

—Tout cela ne prouve rien, je ne sais qu'une chose: c'est que vous auriez pu et dû partir en ménageant Mme de Saint-Agilbert; vous ne l'avez pas fait; que voulez-vous, je dois vous le dire, c'est une faute de tactique!... Financièrement vous avez eu tort, car après tout, elle est le coffre-fort.

—Oh! une partie... j'ai la disposition de celui de mon père.

—Même "une partie", dans l'espèce, comme on dit au Palais, est respectable; d'ailleurs nous causerons de cela tout à l'heure d'une façon plus assise.



Le comte, très froid, tend la main à Claude...

—Oui, allons déjeuner, l'émotion du départ m'a creusé, je meurs de faim!...

—Attendez... Vous n'avez pas rencontré Claude?

—Le fils de Mathurin?

—Précisément.

—Non... je n'ai vu personne au Val... Il est peut-être monté à Tergnier.

—Il est sûrement venu avec ce train, car je lui ai donné rendez-vous avant même votre télégramme.

—Mais en quoi, mon cher Dietzch, la présence ou l'absence de Claude Routier nous empêche-t-elle d'aller déjeuner?...

—Voilà: je pense qu'il serait de bonne guerre de l'inviter.

Le petit comte fait aussitôt un geste de dénégation.

—Inviter ce garçon-là?...

Dietzch sourit en le remarquant.

—Naturellement!... j'y comptais! Oh! les sang bleu!... Mais enfin, venez-vous à Paris, d'abord et avant tout, pour y faire de l'industrie... y gagner de l'argent?...

—Sans doute.

—Alors, sur le terrain des affaires, tout le mon-

de est égal, et on ne s'estime que d'après le pourcentage qu'on représente. Claude Routier est, dès maintenant, la cheville ouvrière de notre usine à Paris, en ce sens qu'il est l'homme honnête, l'homme de confiance, le chien fidèle; et ce sujet-là, par le malheur des temps, ne court pas les rues; or, les impressions des commencements sont les plus durables, surtout dans une tête de paysan effarouché, méfiant et susceptible. C'est pourquoi je pense que ce serait agir en bon manoeuvrier ce matin — une fois n'est pas coutume — de le faire déjeuner avec nous. Rien ne vaut l'estomac pour épanouir le cerveau, y faire pénétrer nos idées et nous attacher les cœurs. Je vous dis cela parce que c'est ma pensée; faites ce que vous voudrez, mais décidez vite, je l'aperçois là-bas, au bout du train.

Le jeune homme met son monocle et regarde:

—Où est-il, votre bonhomme?...

—Là, devant le dernier wagon... il ouvre son porte-monnaie.

Quelques instants, Bruno examine Claude Routier, très convenablement habillé en bleu sombre:

—Et nous pourrions parler avec ce naturel-là sur les bras?...

—Ce qu'on ne pourra pas dire pendant, on le dira après...

—Alors, invitez... On choisira un restaurant de second ordre.

—Pas du tout!... Si vous faites les choses, il faut les bien faire, en comte de Saint-Agilbert... ne pas descendre, le faire monter... l'éblouir... l'hypnotiser! Il faut que demain, quand il écrira à sa moitié, sa lettre sente les truffes et le vin fin qu'on va lui servir... Cette lettre fera le tour du village et cent paysans en baveront de jalousie!... Mon cher comte, que de choses à vous apprendre!

Il devient urgent de s'arrêter à une décision, car Claude, lent comme les gens de la terre, qui ont toujours le temps, arrive enfin au contrôle. Il a l'air si triste que Dietzch le remarque aussitôt, et, lui frappant sur l'épaule:

—Dis donc, Claude, qui enterres-tu aujourd'hui?

—Ah! c'est vous!...

—C'est moi que tu enterres?...

—J'espère que non; mais je l'avoue... ce n'est pas sérieux... j'ai du noir là-dedans!

Et le jeune homme, très simplement, met la main sur sa poitrine.

—Si le père ne m'avait pas poussé à bout, vrai de vrai, je ne serais pas ici.

Alors, là, sur le quai, Dietzch prend un air mauvais.

—Comment dis-tu?... Si le père ne m'avait pas aidé, tu m'aurais planté là?... Sans même l'ombre d'un scrupule?... Je ne compte donc pas?... Je suis une quantité négligeable dès qu'il te plaît de faire du sentiment comme une petite fille?...

—Je ne dis pas cela et vous exagérez.

—A la bonne heure! Tu vas me faire le plaisir de prendre une autre figure que celle-ci... M. de Saint-Agilbert est ici et veut t'avoir tout de suite à déjeuner.

—Merci, je n'ai pas faim.

—Tu es fou, on a toujours faim quand on déjeune avec un comte!... Viens de ce côté, et surtout sois enthousiaste.

—J'ai mes bagages.

—Tu les retireras après.

Alors, suivant Dietzch dans un abandon total de sa volonté, Claude se laisse présenter au comte, qui, très droit, très digne, lui tend sa main gantée, en un geste nerveusement froid, pendant que le monocle s'assure par un regard circulaire qu'aucune personne de connaissance ne le voit sur le quai fraterniser avec ce manant.

Puis ils partent tous les trois, le comte et Dietzch en avant, Claude derrière, comme un homme de service; ils arrêtent une voiture, et Claude, chichement assis sur le strapontin, pense à la belle place qui reste libre auprès du cocher. Sous n'air simple de bon garçon, rien n'échappe à son oeil de paysan, ni l'attitude gauchement raide du jeune homme, ni les leçons données à voix basse par Dietzch qui veut absolument aller au Continental ou, place Vendôme, chez Rietz.

Comme toujours, c'est l'ingénieur qui l'emporte,

et à midi juste le fiacre arrête rue de Rivoli, devant la grande salle à manger du Continental.

Claude est horriblement gêné, presque indisposé; il y a de tout dans son malaise: la douleur réelle, profonde, du déraciné, le mécontentement, la dignité froissée, l'énervement d'une compagne qu'il n'aime pas et à laquelle il n'est pas accoutumé. Pendant que les garçons, en habit, circulent, corrects et méprisants, autour de son veston bleu, pendant que, d'une voix blanche, le jeune comte dit à Claude: "Monsieur Routier, votre verre, s'il vous plaît?... " il pense qu'à cette même heure, et pour la première fois, sa pauvre Paule déjeune toute seule au petit cottage de Fleurines, entre ses deux enfants... Il n'y a là-bas ni Pomard, ni Château-Margaux, comme en réclame Dietzch, très porté sur les vins; la salle à manger n'est pas lambrassée d'or; des tableaux de trente mille francs n'ornent pas ses murs, et pourtant, quand Dietzch ne le force pas à prendre part à la conversation, c'est vers Fleurines que s'envole à tire-d'aile la pensée de Claude Routier; elle est même étrange, l'évocation de la petite pièce claire, aux carreaux verts ourlés de treilles, s'ouvrant sur les prés, dans cette salle cosmopolite, chargée de lourds ornements d'or, et où mastiquent en silence d'apoplectiques Anglais.

A la fin du repas, M. de Saint-Agilbert, rassuré sans doute par la discrétion de Claude, se rappelant peut-être que sa mère était exquise dans ses rapports avec les villageois, risque un peu de cordialité et demande quelle sera la situation du jeune homme à l'usine.

—Elle sera superbe, répond Dietzch; je ne connais pas ici-bas de gaillard plus heureux que le coquin assis devant vous: il est logé, éclairé, chauffé par l'usine; il a, pour un débutant, des appointements de nabab, et une retraite dont il pourra jouir à cinquante ans. Il a trouvé cela un jour, sans s'en douter, en ferrant des vannes pour prendre des truites, et c'est... la fortune qu'il a surprise dans ses filets. Mais le comble, c'est qu'il n'a pas l'air de s'en douter... Vraiment, Claude, tu es triste... tu es froid... tu me coupes l'appétit... on s'enrhume à côté de toi!...

Et le petit Bruno explique qu'il a souvent remarqué cela: l'homme de la terre n'est jamais gai dans le sens évaporé du mot; content ou mécontent, tout se passe derrière une figure instinctivement fermée...

—Est-ce vrai, Monsieur Routier?

—Je ne sais pas... On ne se connaît pas soi-même; je vous assure, Monsieur le comte, que je ne me représente pas du tout la figure que je fais en ce moment...

—Un gaillard qui ne se compromettra pas!... observe Dietzch.

Pourtant, le repas s'achève un peu plus gai qu'au début; en sortant, Bruno offre des cigares, puis l'ingénieur prend rendez-vous avec lui pour le soir, et part installer Claude.

En route, il est d'une humeur joyeuse, l'humeur des fins de bon repas; et, sans même avoir l'immédiate reconnaissance de l'estomac, il ne fait que souligner la morgue du comte:

—Figure-toi, mon pauvre Claude, qu'il ne veut pas t'inviter, ce gamin-là... C'est moi qui l'ai exigé.

—Permettez-moi de vous dire, Monsieur Dietzch, que vous avez eu bien tort!

—Pas du tout, j'y tenais même absolument! Comment, voici un petit garçon dont nous associons la nullité à notre fortune, et il aurait l'air de nous regarder du haut de ses mâchicoulis!...

—Pas vous!...

—Je me considère dans la circonstance comme solidaire avec toi; je t'ai choisi, présenté, fait agréer; tu es mon représentant, un autre moi-même; tout ce qui te touche me touche. D'ailleurs, ce n'est pas la première fois que je le trouve incorrect, ce moucheron de Bruno; je ne suis pas comte, et je ne m'estime pas d'une nature autre que celle du dernier de mes ouvriers; s'il veut se mettre à part, le patron, nous prendrons la note qu'il nous donne, et elle lui coûtera cher!... Après tout, je ne lui demande rien, et n'ai, pas une seconde, l'intention de faire des wagons uniquement pour la lueur des beaux yeux de M. de Saint-Agilbert.

En disant ces mots, Dietzch eut une petite intonation drôle qui fit arrêter sur lui le regard de Claude.

—Mais oui, répète-t-il, j'espère bien voir la couleur de l'argent du comte, et si la vieille douairière a un bas de laine, elle peut le préparer, je me sens tout à fait en appétit!...

Et il claque des dents comme un saurien, en faisant le geste d'un convive qui ouvre sa serviette.

Claude ne répond pas; d'ailleurs Dietzch semble parler tout seul, s'animer, s'exalter à une pensée

intérieure qui se développe en lui avec des perspectives sans doute bien captivantes, car elles lui enlèvent presque la notion qu'il est là, en face d'un inférieur, d'un simple, qui, sans se préoccuper de la fantaisie des mots, prend les choses au pied de la lettre... sa bonne grosse face, rendue plus rose par le Pomard et encadrée d'une barbe d'un blond très pâle, se plisse autour des yeux en de petites rides joyeuses, bridant le regard, lui donnant une acuité canaille.

—En tout cas, Claude, sois tranquille!... Ne te tourmente pas s'il pose au Monsieur digne!... Son amabilité?... Tu n'en as que faire et moi aussi, pourvu que tu gagnes de l'argent. Or, tu en gagnes, et j'en gagnerai... et nous en gagnerons! Tout est en règle, tout est signé... je le tiens... Ah! oui, je le tiens, le petit hobereau... de toutes les façons!

Puis Dietzch hèle un fiacre, et ils partent aux ateliers. Pendant tout le trajet, l'ingénieur devient silencieux, tapotant le fond de la voiture avec sa canne, en homme qui rythme une sorte de marche guerrière contre un ennemi entrevu, là-bas, dans la brume lourde et la poussière de la rue. Quant à Claude, il a l'impression de découvrir, à cette heure, un Dietzch qu'il connaissait si peu, qu'un monde d'idées nouvelles s'éveille en lui, et il surgit dans son imagination de tels pressentiments qu'il se passe la main sur le front comme pour en chasser un cauchemar:

—...Non!... ce serait trop fort... Je deviens fou... c'est le dîner qui ne passe pas!...

VII

L'usine que vient de commanditer M. de Saint-Agilbert a son intéressante histoire. Elle est entre les mains de Dietzch et d'Alberte depuis trois années déjà, et a servi de refuge plus ou moins honnête aux épaves — matériaux et personnel — des anciennes peausseries et ateliers ruinés par la grève du Val d'Api.

Elle forme, dans le triste quartier de la Chapelle, un quadrilatère couvert de constructions très légères, solidement enserré par un mur de pierres meulières. Ce mur, beaucoup trop fort pour l'usage actuel, indique que les bâtiments qu'il entoure eurent, à l'origine, une tout autre destination.

Dietzch et Alberte sont en effet loin d'être les premiers à venir chercher fortune sur ce terrain, qui est comme un cimetière où dorment déjà pélemêle les espérances et les rêves de plusieurs industriels. Plus de dix entreprises différentes, tentées par la proximité des chemins de fer de l'Est et de Ceinture, vinrent jadis s'installer là, s'obstiner quelques mois... et mourir; les unes craquant tout d'un coup, tragiquement; les autres lentement, luttant pied à pied contre une malchance qui n'avait jamais désarmé.

Les bonnes femmes du quartier disent même que le terrain porte malheur, et quand le bruit se répandit que, malgré ses lamentables précédents, l'usine allait se louer de nouveau, il n'y eut qu'une voix dans les rues d'alentour pour plaindre les malheureux qui s'aventuraient sur une mer aussi fertile en naufrages.

Un nouveau locataire excite toujours quelque curiosité. Dietzch et Alberte n'y échappèrent pas, surtout quand on vit une grande jeune fille brune venir régulièrement tous les matins, avec un gros monsieur très blond, au teint très rose, et là, tous les deux, sans la moindre gêne, examiner les locaux, en discuter l'emploi, en stipuler les modifications avec une sûreté de coup d'oeil, une rapidité de décision indiquant qu'on allait avoir affaire, cette fois, non pas à des novices timides ou à des brevetés hasardeux, mais à des industriels sachant bien leur métier, et s'entourant, pour l'exercer, de toutes les garanties possibles.

L'impression première fut donc bonne, mais avec des restrictions. Il était si curieux, cet assemblage! Alberte Harmmester, grande et forte, à la mise étrange, pourtant toujours très correcte; et Dietzch, doucement bedonnant, sanglé dans une redingote noire, l'air d'un malin qui dissimule son idée derrière la figure béate du paisible bourgeois satisfait de vivre.

Ils paraissaient d'ailleurs s'entendre parfaitement et se suffire à eux-mêmes, ne demandant aucun conseil, suivant évidemment une ligne de conduite absolument définie. Seul, le concierge, un nommé Rabaroux, fut questionné sur les antécédents de l'usine. Mais, lui aussi était un finaud qui, dès la première entrevue, ne se fit aucune illusion sur ses nouveaux maîtres, et fut effrayé du peu de poids que sa personnalité pèserait dans la balance de leurs décisions. Il répondit en conséquence, comprenant bien que sa situation tenait à un fil, et que s'il n'était pas la chose utilitaire désirée... s'il ne cadrait pas, par son caractère, avec

le but poursuivi, ce fil casserait en un instant, sans qu'aucune considération de pitié envers un ancien serviteur puisse retarder son sort d'un seul instant.

Les travaux commencèrent donc, menés rapidement et réduits au strict nécessaire: on répara une partie de la toiture des hangars qui s'écroulait; puis, le travail fini, ces hangars furent subitement encombrés d'une foule de marchandises disparates, où les peaux et les roues de wagons dominaient. Peu à peu, les uns après les autres, les ateliers s'organisèrent, et, tous reliés entre eux par des rails nouveau système, fermés de plaques tournantes, s'étagèrent méthodiquement du gros travail au travail le plus ouvragé et le plus fini.

Et pendant plusieurs mois, l'usine parut attendre... Attendre quoi?... C'est précisément la question qui se posait un peu partout dans le quartier.

Subitement, un beau matin, sans aucun emballage dans Paris, avec quatre équipes de vingt-cinq hommes, arrivés directement du Val d'Api, après la grande grève qui venait d'y sévir, l'usine se mit à fonctionner sous la raison commerciale: "Société anonyme de fournitures pour le matériel et les transports internationaux". On y faisait de tout dans cette usine, mais principalement des wagons, depuis les wagonnets en fer pour les trains de ballast jusqu'aux voitures du plus grand luxe.

L'usine marcha dix-huit mois à une allure superbe, comme si les clients n'attendaient que son ouverture pour y faire leurs commandes; Alberte Harmmester venait tous les jours et y passait la matinée; Dietzch n'en sortait presque pas.

Puis, peu à peu, comme pour les industries précédentes, des bruits vagues se mirent à circuler: le concierge, en portant le courrier au bureau, avait entendu, paraît-il, une conversation entre l'ingénieur et la jeune fille, de nature à inspirer immédiatement les plus graves inquiétudes. Les ouvriers, anxieux pour l'avenir et sachant toutes les histoires peu claires de jadis, mirent leurs soupçons en commun et s'affolèrent.

Pourtant le travail continuait dans des conditions spéciales c'est vrai, mais enfin il continuait. On s'occupa dans l'usine aux choses les plus aléatoires: à des wagons pour l'Herzégovine, à du matériel de transport pour une minuscule République de l'Amérique du Sud, le pays du monde le plus rebelle au paiement de ses dettes... Il régnait dans tous les ateliers un malaise général, chacun sentant qu'il y avait du mystère dans la tête de ce gros bonhomme rose et derrière le front têtue de cette grande jeune fille... qu'ils tenaient quand même, mais pour gagner quelques jours... quelques heures peut-être... comme certains généraux qui remportèrent la victoire parce qu'ils furent obstinés, et que, dans certains cas, rester debout, c'est déjà ne pas mourir...

Un jour de paye, à la fin d'une semaine, les ouvriers ne reçurent qu'un acompte, sous prétexte que le caissier, très affairé, avait oublié de se procurer de la monnaie à la Banque. Cette semaine-là, Dietzch fit de fréquentes absences, ne restant à l'usine que pendant l'heure du courrier, ayant l'air de fuir tout entretien, sortant par une porte de service, pour éviter les rencontres ennuyeuses à la grille.

Aussitôt, quelques ouvriers virent, dans cet ensemble de circonstances, la confirmation de leurs craintes; sans tarder davantage, ils guettèrent Dietzch dans la rue et, poliment d'abord, lui réclamèrent leur paye intégrale. L'ingénieur leur répondit en riant que l'argent était bien plus en sûreté dans sa caisse que dans la leur...; de cette façon, il forçait ses ouvriers à faire des économies et le marchand de vin seul pouvait se plaindre... Alors, les hommes se fâchèrent et, croyant n'avoir plus rien à ménager, exprimèrent leur pensée avec cette verdeur d'épithètes, cette brutalité populaire où passent les rancunes accumulées pendant les années de servage: Dietzch était un misérable coquin, un escroc de bas étage, un chevalier d'industrie qui s'engraissait, comme tant d'autres, de la sueur du pauvre peuple!... Seulement, cette fois, c'était fini de rire, et, dès ce soir, on irait en corps chez le commissaire de police, et on verrait à faire liquider le bazar Dietzch-Harmmester, pour tâcher de sauver quelques sous dans la banqueroute frauduleuse qui s'annonçait.

Dietzch écouta le réquisitoire d'un air bonhomme, en sceptique de la vie que les mots n'atteignent plus. Quand ils eurent fini, il leur dit de le suivre, et revint vers son bureau. A leur grand étonnement, il régla lui-même immédiatement les protestataires et les mit à la porte avec une onctuosité ironique:

(A suivre)



Chant de Jeunes Filles



Transcription

L. Varney

Mouv! de valse.

PIANO.

p *dolce* *scherzando.* *mf*

mf cre - scen - do

f *pp*

sempre pp *mf* *f*

Musical notation system 1, featuring treble and bass staves with dynamic markings *f*, *p*, *mf*, and *f*.

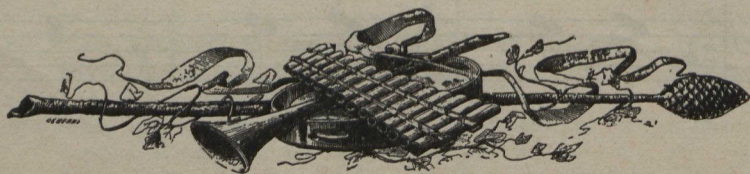
Musical notation system 2, featuring treble and bass staves with dynamic marking *p* and the tempo instruction "1^o Tempo."

Musical notation system 3, featuring treble and bass staves with dynamic markings *mf* and *f*, and the lyrics "cre - scen - do".

Musical notation system 4, featuring treble and bass staves with dynamic markings *mf* and *f*.

Musical notation system 5, featuring treble and bass staves with dynamic markings *mf* and *f*, and the lyrics "cre - scen - do."

Musical notation system 6, featuring treble and bass staves with dynamic markings *f* and *dim.*, and the word "FIN" at the end.



Le Serment du Corsaire

PAR RAOUL DE NAVERY

(Suite)

Les mots s'arrêtèrent dans sa gorge.

—Eh bien! reprit Hervé, c'est donc terrible ce que vous avez à nous dire. Vous tremblez maintenant... Vous tremblez! et vous parlez de prière, de Sidi-Aïssa, de Miriam la Vierge Sainte, et d'Allah!

—Vous ne récitez plus le "Pater", répondit Mirza, vous ne chantez plus "Ave Stella Maris"... J'ai su cela aussi, je l'ai su... Et, la douleur dans l'âme, je me souviens... Non! non! c'est fini! bien fini! Comme les Visirs, les Croyants, le Padischah lui-même, je répète: Dieu est Dieu et Mahomet est son prophète!

Hervé se leva d'un bond.

—Est-ce vrai ce que tu viens de dire? Oh! je comprends! Plus de Notre-Dame, de Sauveur crucifié, de prières saintes... C'est Allah et le prophète, maintenant! Malheureux, tu nous proposes d'abjurer...

—Abjurer! répondit Mériadec comme un écho.

—Mais toi! toi! reprit le petit Breton en secouant Mirza par l'épaule, tu as donc renié Dieu et marché sur le crucifix?

L'adolescent cacha son front dans ses mains, un sanglot s'échappa de sa poitrine, puis brusquement il releva la tête:

—Oui, fit-il, je suis un renégat, j'ai apostasié... Que voulez-vous que fasse un pauvre enfant jeté au milieu de bourreaux sans entrailles. C'était après une défaite, on me conduisit au "Balistan", je fus ensuite ramené ici... Alors, un homme occupant au palais une haute situation me fit descendre dans un cachot privé de lumière et d'air, et m'y laissa en me disant: On affirme que les gens de ta religion meurent pour leur foi, je suis bien aise de m'en assurer... Jusqu'à ce que tu consentes à devenir adorateur d'Allah et disciple du prophète, tu subiras toutes les privations et tous les supplices... Le jour où tu te soumettras, la faveur du maître t'attend... Durant trois jours on parut m'oublier... la faim me déchirait les entrailles... Le quatrième, deux hommes entrèrent. Bondissant vers eux, je criai: Du pain! du pain! Horreur! ils venaient seulement me faire subir le supplice d'une bastonnade. Au quinzième coup je m'évanouis... Quand on me rappela à la vie, brisé, affamé, presque fou: — Faites de moi ce que vous voudrez! leur dis-je; — les tortures m'avaient vaincu... Depuis ce temps on me prodigue toutes les jouissances du luxe, et plus tard, je serai visir à mon tour...

—Tu ne pries plus! tu ne pries plus! dit Hervé.

—Ne le répétez pas, mais j'essaie quelquefois de me rappeler les mots oubliés. Je les retrouve avec peine dans la vague de ma mémoire, et cependant ils me consolent! Que ferez-vous tous deux? Tenez-vous de lutter contre les bêtes féroces? Vous laisserez-vous martyriser au fond de leurs cachots?

—Oui, répondit Hervé, jusqu'à la mort!...

—On le dit, on le croit...

—On le fait quand on est Breton.

—Ma mission est remplie, dit Mirza; pendant huit jours je reviendrai, vous engageant à l'obéissance, vous montrant les dangers que vous allez courir, et vous...

—Va-t'en! fit Hervé d'une voix rude. Va-t'en et ne reviens jamais, tentateur! Nous deviendrons ce que Dieu voudra, Dieu reste avec les faibles et les petits.

Mirza s'éloigna lentement, après avoir vu Mériadec faire un mouvement vague pour le retenir.

Durant le reste de la journée, les deux enfants gardèrent le silence; le soir, aucun d'eux ne toucha au repas qui leur fut offert. Ils comprenaient ce qu'on attendait, ce qu'on exigerait. Au lieu de les jeter dans des souterrains on commençait par les amollir. Peut-être était-ce plus habile encore. Hervé pria longtemps avant de s'endormir; Mériadec sanglota toute la nuit, s'épouvantant des supplices à subir, de la lutte à affronter, ne sachant pas s'il aurait la force de sortir victorieux de l'épreuve.

Le matin, Hervé, interpellant l'esclave qui lui apportait à déjeuner, lui dit qu'il désirait voir tout de suite le vieil Hafiz.

—Conduis-nous aux cachots de ton maître, dit-il; Mirza nous a hier révélé qu'il nous faudrait choisir entre le turban ou la mort. Il est plus facile de mourir que d'abjurer...

—Oh! oh! ne chante pas si haut! fit le vieillard; tu pouvais attendre qu'on te commandât de prendre une décision... Mais si tu es pressé, viens! Le commandeur des croyants n'a que faire de révoltés de

ton espèce! Il en a du reste maté de plus forts que toi!

—Peut-être ceux-là n'étaient-ils point Bretons, répliqua Hervé; les Bretons sont de fiers gars à tête dure comme le granit des roches.

Il étendit la main.

—Viens, Mériadec, dit-il simplement.

Mais Mériadec se recula, pris d'effroi.

—Attendons! fit-il, nous pouvons attendre...

Hafiz et Mirza l'ont affirmé... Je ne sais pas, moi! J'ai peur de souffrir! On ne nous demande pas de cracher sur le crucifix, mais de crier Allah! voilà tout... N'est-ce pas, Hafiz!...

—Et de renier ton baptême, ajouta Hervé...

—On ne l'effacera pas, reprit Mériadec, l'eau de la mer n'y pourrait suffire... Mais le cachot, les coups de bâton... Y as-tu songé?

—Depuis hier je ne pense qu'à cela... On ne meurt qu'une fois, Mériadec! Si le "Sirius" n'avait pas été pris, ne pouvions-nous tomber du haut d'un mât et nous briser sur le pont? Un naufrage nous jetait à la côte; un boulet nous coupait en deux! Nous sommes des Malouins, je me souviens des paroles du vieux prêtre de l'hospice, des conseils de Galaban, quand il m'enseignait les devoirs d'un mousse. Les Turcs ne me font pas plus peur que les bêtes féroces, il me semble même qu'ils sont pareils... Viens!

Mais Mériadec se jeta sur un divan d'une façon désespérée.

Hervé eut un mouvement de honte virile, et dit à Hafiz:

—Il est plus jeune que moi, et plus faible...

—Je reviendrai, répliqua le vieillard.

Cependant, ce fut Mirza seul qui revint. Hervé voulut le chasser, Mériadec le retint. Non pas qu'il aimât encore cet adolescent, mais il éprouvait une curiosité étrange, malade, dangereuse, à lui entendre raconter ses aventures, et peindre la vie qu'il menait au palais du Pacha.

Hervé observait une conduite bien différente. Depuis qu'il connaissait la vérité, il ne touchait plus aux mets délicats et se contentait d'une poignée de riz. Il essayait de s'accoutumer à la faim, un manque de sommeil. Sa résolution était prise: on le tuerait. Parfois il se rappelait cependant avec l'expression d'un regret la cité corsaire entourée de ses hautes murailles, la bande du Sablon, la haute tour de Solidor, les fours à chaud et ces roches bordées d'algues et de fucus. Il se retrouvait à l'hospice, dans cette douce maison que jamais il n'aurait voulu quitter. Puis la résignation remplaçait les regrets, tout s'effaçait à ses regards, hors une autre demeure dont les splendeurs lui apparaissaient infinies au milieu des mondes semant la voûte azurée.

Une semaine s'écoula de la sorte. Mériadec causait maintenant tout bas avec Mirza, et paraissait embarrassé dès qu'il se trouvait seul avec Hervé. Celui-ci s'efforçait de réveiller cette âme faible, de viriliser cette nature chancelante; Mériadec pleurait encore, mais il ne répondait plus.

Un matin, Hafiz entra, tenant dans les mains deux objets symboliques; un turban et un bâton.

Mériadec tomba sur les genoux.

—Grâce! fit-il.

Le vieillard lui jeta le turban, qu'Hervé mit subitement en pièces.

—Ah! s'écria-t-il, tu ne seras pas lâche à ce point. Rappelle-toi, rappelle-toi les conseils du vieil aumônier, les histoires de martyrs qu'il nous contait le dimanche. Souffrir, ce n'est rien, va! quand on souffre pour Dieu et pour la France. Bretons et chrétiens! Je ne connais que cela, moi!

Il voulut l'attirer dans ses bras, mais au même moment, Mirza saisit la main de Mériadec et disparut avec lui.

—Emmenez-moi! dit Hervé à Hafiz, maintenant que j'ai vu Mériadec apostasier, je vous défie de me faire mal.

Le vieillard l'entraîna à travers des salles, des galeries sans nombre, lui fit descendre trois escaliers, puis ouvrant la porte d'une sorte de trou sans clarté et sans air:

—Pourris là! chien de chrétien! fit-il.

La porte se referma sur l'enfant.

XI

DANS LES CACHOTS DU PACHA

Lorsque Pierre de la Barbinais se trouva brutalement poussé dans une salle qu'envahissait une obscurité complète, il lui fut impossible de se rendre

compte de l'endroit où on venait de l'enfermer. Cependant, à la pesanteur étouffante de l'air, il devina que ce cachot, qui lui semblait vaste dans ses proportions, se trouvait habité par un nombre de prisonniers relativement considérable. La première sensation qu'il ressentit fut celle d'une asphyxie chaude, causée par la présence d'êtres humains réduits à une dégradation involontaire, mais croissante. Des miasmes délétères le prirent à la gorge, et lui pesèrent sur la poitrine. Il s'accota contre la muraille, pris tout à la fois de défaillance et de dégoût. L'infortuné comprenait trop qu'il est des douleurs dépassant les forces morales les plus robustes, et pour la première fois il se demanda s'il saurait les supporter. Oh! que n'était-il mort durant cette bataille désespérée! Pourquoi la dernière goutte de son sang ne coula-t-elle pas sur le pont de son navire à l'heure où la flotte turque l'écrasa! Et si la Providence avait permis qu'il se vît vaincu, humilié, trafiqué comme une bête de somme, que n'était-il au moins tombé mort avant de franchir le seuil de ce cabanon? Cette obscurité profonde, ces odeurs putrides, les souffles pressés de malheureux dont il ne pouvait deviner le nombre, troublèrent son cerveau jusqu'à la folie. Il porta ses mains à son front, que mouillait une sueur froide, puis brusquement, s'affaissant sur lui-même, il roula sur le sol. Peut-être n'était-il point complètement évanoui, car il gardait le sentiment d'une souffrance poignante; cependant, les mouvements de la vie se trouvaient suspendus; il lui eût été impossible de faire un geste, de prononcer une parole.

Il distingua vaguement des plaintes étouffées, de longs soupirs, des sanglots comprimés; dans l'horrible enfer où il venait de descendre, chaque infortuné comprenait qu'il se devait de ne point augmenter le poids des douleurs de ses compagnons. Pierre cessa d'entendre ce bruit confus de larmes et de plaintes, et il resta immobile, roidi, rangé contre la muraille, semblable à un mort qu'on aurait oublié d'ensevelir.

Quand il revint à lui, un rayon de soleil tombant par une étroite ouverture lui permit de comprendre en quel lieu il se trouvait.

Le cachot dans lequel on l'avait conduit la veille avait les vastes proportions et les perspectives sombres d'une hypogée. Des colonnes trapues, dépourvues d'ornements, soutenaient la lourde masse de la voûte faiblement arrondie. Au pied de chacune des colonnes, et leur servant pour ainsi dire de base, quatre pierres brutes se trouvaient disposées pour servir de siège aux prisonniers. A une hauteur de dix mètres une chaîne se trouvait rivée; cette chaîne, reliée à un carcan, permettait à peine au captif de faire quelques pas au delà du pilier. Quelques-uns de ces carcans se trouvaient rivés au cou des malheureux, d'autres à la ceinture; les plus éprouvés avaient les pieds et les poignets serrés dans des bracelets de fer. Ils portaient avec tant de peine le poids de leurs chaînes qu'ils demeuraient couchés sur le sol. Tous n'étaient point entravés, cependant. Leur maître, mû par un sentiment de pitié ou d'intérêt, leur laissait la liberté de se mouvoir dans ce lieu de supplice.

Les plus anciens de ces captifs portaient pour unique vêtement des morceaux de couvertures. Les autres voyaient pièce à pièce tomber les lambeaux de leurs habillements. Ils en prolongeaient la durée par un sentiment de dernière dignité.

Les regards de Pierre de la Barbinais s'accoutumèrent assez vite à la demi-obscurité régnant dans le cachot. Il les promena lentement de l'un à l'autre des captifs, s'efforçant de lire sur le visage de chacun l'histoire de ses douleurs, et la cause de sa servitude.

Un frisson de terreur grandissante le saisit à mesure qu'il prolongea cette étude navrante.

Chacun de ces hommes paraissait un vieillard ou un agonisant.

La vie morale s'éteignait en eux avec l'espérance.

Une seule pensée les eût fait sourire comme l'annonce d'une délivrance suprême. Ne comptant plus sur la liberté, ils attendaient la mort.

Pas un homme! des spectres...

Sur ces corps décharnés on comptait les cicatrices reçues dans les batailles.

Ceux-là aussi, trahis par la fortune, avaient rempli leur devoir.

D'autres traces marquaient les bras, sillonnaient les flancs.

Le bâton des bourreaux y laissait des marques profondes.

Au sortir d'un lourd sommeil, ils ne se parlaient point. Qu'auraient-ils pu se dire? Quelles confidences faire qui n'eussent déjà été vingt, cent fois répétées. Ils se comptaient des yeux, voilà tout.

Pas un ne manquait.

Chose étrange, ils se mouvaient lentement dans ces cachots infects.

Caché dans l'ombre formé par la voussure de la porte, la Barbinais regardait sans être vu. Les malheureux ignoraient encore qu'un frère en souffrance leur était envoyé. Quant à lui, par dignité, par orgueil, il attendait que ses forces revinssent, que sa pensée se réveillât lucide, qu'il se retrouvât lui-même, avant de souhaiter la bienvenue à ses compagnons de misère.

Il ne voulait point qu'on le jugeât faible. Rassemblant tout son courage, après avoir prié comme prient ceux à qui reste Dieu seul, il se souleva du sol, s'y appuya du coude, puis enfin, se releva lentement.

Il était debout, brisé, faible encore du sang perdu, des blessures reçues, mais droit et fier, et ce fut d'un pas régulier et lent que les prisonniers le virent s'avancer dans la raie lumineuse que faisait le soleil en tombant sur la terre durcie.

La pâleur du beau visage de Pierre, ses habits en lambeaux auxquels pendaient des bouts de galons d'or, les taches de sang qui les marquaient, puis son allure fière, son port de tête martial, le firent vite reconnaître pour un marin.

— Français! s'écrièrent vingt voix troublées.

— Breton? répondit-il.

— Soldat! reprit des accents haletants d'impatience.

— Vaincu! fit Pierre en baissant la tête.

Il se passa alors dans cet immense cabanon une scène indescriptible. Les prisonniers jouissant de la liberté de mouvoir leurs membres s'avancèrent vers le capitaine du "Sirius", tandis que les misérables liés à leurs piliers tendaient vers lui des mains suppliantes.

— Français!

C'est-à-dire un compatriote, un ami, un frère.

— Breton!

Un marin, un de ces hommes qui sont l'orgueil de la patrie, et dont le nom signifie: courage et loyauté!

Pour la première fois depuis son désastre, au milieu même d'une douleur sans nom, Pierre de la Barbinais ressentit une consolation soudaine. Ses bras, qu'il tenait croisés sur sa poitrine, s'ouvrirent, et ce fut avec une mâle tendresse qu'il y pressa les malheureux dont le sort allait être le sien...

Durant un moment, cette étreinte fut muette; puis brusquement des sanglots éclatèrent. La vue de ce beau jeune homme remuait tant de douleurs et de souvenirs!

Combien, parmi ceux qui semblaient aujourd'hui de précoces vieillards, étaient entrés dans les prisons du Pacha, jeunes, fiers, altiers. Durant de longs mois ils supportèrent leurs maux avec courage, en attendant la fin de la bonté de Dieu, de la pitié des hommes! Mais il avait plu au Seigneur de prolonger leur vie au sein du martyre, et les hommes étaient demeurés impuissants... qui sait! peut-être oubliés...

Et c'était la plaie vive rongant le cœur de ces infortunés, que l'oubli de ceux dont ils avaient entendu des protestations de tendresse, dont l'amour leur paraissait jadis fort comme la mort...

Certes, les fers étaient lourds, la faim rongait souvent les entrailles, les coups de bâton pleuvaient sur les chairs tuméfiées; l'air manquait dans ces cabanons, la chaleur y prenait des proportions de fournaise, et cependant, ces supplices multipliés n'étaient rien, comparés à la douleur de se voir séparé d'une mère adorée, de jeunes femmes, de petits enfants... Oh! c'était là le supplice de toutes les heures, la douleur permanente.

Ces êtres dont les prisonniers criaient le nom au milieu de leurs sanglots, trahissaient-ils donc les tendresses d'autrefois? Du sein d'une vie facile cessaient-ils de songer à ceux qu'ils pleurèrent quelque temps, puis dont l'image s'effaça de leur souvenir...

La vue de Pierre réveilla chez ces infortunés un monde de pensées amères. Chacun d'eux s'imagina que le nouveau captif allait lui donner des nouvelles d'êtres chers. Tout au moins, il en apporterait de la patrie! Et la patrie pour les captifs de Baba-Hassen était encore une mère!

Pierre de la Barbinais comprit ces mouvements divers tandis qu'il serrait sur son sein ses compatriotes. Ses yeux s'emplirent de larmes, vite refoulées, et il s'assit sur une des pierres placées au bas des colonnes, ayant autour de lui un groupe de Français et d'amis.

Mille questions se pressaient sur les lèvres de ceux-ci, quand une voix tremblante s'éleva dans l'angle du cachot.

— Français et Breton! j'ai bien entendu... Con-

duisez-moi vers lui, prenez pitié du pauvre aveugle. — Nous l'avions oublié! murmura le plus valide des prisonniers.

Il se leva, traversa les groupes de prisonniers, et revint, conduisant par la main un homme à chevelure blanche, dont les grands yeux avaient presque perdu la faculté de voir.

La Barbinais fit un pas vers lui, saisit sa main, et le fit asseoir à ses côtés.

Des pleurs roulaient sur ses joues. Quel âge avait-il? Nul ne pouvait le préciser. Sa taille courbée, sa barbe blanche, les rides profondes de son visage lui donnaient l'apparence d'un vieillard. Cependant, parmi ceux qui se trouvaient là quand il fut amené dans le cabanon, quelques-uns se souvenaient qu'alors il paraissait à l'âge moyen de la vie. Ses cheveux étaient noirs, son regard brillant. Son visage rasé indiquait la jeunesse. Il avait suffi de quelques années pour en faire une ruine humaine. Ses mains ne quittèrent plus celles de Pierre, et d'une voix tremblante il lui demanda:

— Vous êtes Breton, vous aussi! De quelle ville?

— Saint-Malo.

— Bonté du ciel! De Saint-Malo, ma vieille cité corsaire; de Saint-Malo, où j'ai laissé tous ceux que j'aime!

Sa voix se perdit dans un sanglot, mais il rassembla ses forces, et reprit:

— Votre nom, apprenez-moi votre nom?

Pierre Porçon de la Barbinais...

— Pauvre noble enfant! Je le connais, ce nom de brave! Vous ici, vous ici...

Pierre se rapprocha davantage de l'aveugle:

— Mais vous? vous?...

— Je suis le docteur Robert de Miniac.

Les mains du prisonnier tremblèrent sous l'ardente pression des doigts de la Barbinais.

— Robert de Miniac! le père de Jocelyne! Dans quel état, grand Dieu! presque aveugle, demi-mort, les cheveux blancs, se soutenant à peine...

— Ah! combien il eût souhaité pouvoir lui apprendre dans un cri, dans une étreinte, ce qui se passait au fond de son âme, lui dire: C'est un fils qui vous est envoyé! Mais la foule des prisonniers était là; Pierre ne pouvait commencer ses confidences intimes; il se contenta de dire:

— J'ai vu Mme de Miniac et votre fille avant mon départ.

— Elles vivent?

— Si c'est vivre que de tant pleurer! Hélas! ces deux anges ne songent qu'à vous; votre liberté est leur préoccupation et leur rêve... Pardonnez-moi, j'avais accepté la tâche glorieuse de tenter de vous la rendre, et Dieu ne l'a pas permis.

— Jeanne! Jocelyne! murmura M. de Miniac.

Il pressa de nouveau la main de Pierre, mais on eût dit que, devinant la réserve du jeune homme, il le priait de ne point parler davantage, à cette heure, de celles qui lui étaient si chères, comme si la sainteté de leur souvenir eût été profanée devant la foule des malheureux qui les entouraient.

N'était-ce point assez pour lui en ce moment d'apprendre que sa femme et sa fille vivaient et qu'elles songeaient à lui.

Pierre dut parler pour tous.

Un grand nombre de prisonniers ignoraient les faits qui s'accomplissaient en Europe depuis un certain nombre d'années. Pierre dut leur apprendre quelle était la situation des divers royaumes. Il parla longuement des victoires de Louis XIV, de la prospérité de la France, de la gloire de ses armées, de la splendeur des arts, des beautés de notre littérature. Pierre de la Barbinais employait autrefois ses loisirs à l'étude des grands maîtres de notre langue; il en apprenait par cœur des fragments durant ses longs voyages; de quelle consolation ne lui seraient-ils point pendant les mois d'une captivité dont rien ne lui permettait de prévoir le terme.

Le capitaine du "Sirius" parlait encore quand deux esclaves apportèrent les misérables vivres chargés de soutenir l'existence des prisonniers du Pacha: du couscous et un peu d'eau.

Ils prirent ce jour-là leurs aliments avec moins de répugnance. Un nouvel élément s'ajoutait à leur vie, ils se trouvaient un intérêt puissant au fond du cœur. Les nouvelles de la patrie, de la famille, les arrachaient à leur torpeur. La Barbinais comprit vite qu'au milieu de ses malheureux compagnons il pouvait remplir une mission vraiment sublime.

Jeune, n'ayant pas perdu toute espérance, il se devait, il devait à ses camarades de captivité de réveiller en lui, en eux, la sève restant au fond de son âme et dans ses veines. Dieu l'envoyait comme un ange consolateur dans cet insupportable enfer.

En retrouvant Robert de Miniac, il crut soudainement reconnaître un père. A l'heure où un esclave le poussa dans le vaste cachot, il se dit qu'il descendait dans une tombe; la présence du docteur le galvanisa. N'avait-il point promis à Jocelyne de le sauver? Il croyait alors qu'une bourse remplie

d'or devait suffire: il comprenait désormais que pour être plus rude, la tâche n'en devenait pas moins sacrée. Le nom de Jocelyne lui rendit subitement le courage. Pour ressusciter l'espérance dans l'âme du docteur de Miniac, il devait la rendre à tous.

— Amis et frères, dit-il, je croyais en m'embarquant pour protéger, grâce aux trente canons de ma frégate, un convoi de navires marchands, n'avoir qu'à jeter au Pacha quelques milliers de livres afin de racheter quelques-uns d'entre vous. Sans doute j'avais trop d'orgueil, et Dieu n'a point permis que je menasse à bien mon entreprise. Mais d'autres travaillent à notre salut tandis que nous souffrons. Lors du retour à Saint-Malo de leurs bâtiments, les armateurs apprendront qu'après avoir accompli des prodiges de valeur, mes matelots, désarmés, à demi-morts, se sont vus écrasés par le nombre. Les Bretons ont le cœur bon, la volonté ferme et la main généreuse. Ce que je ne pus accomplir, un autre le fera... Les pères de la Merci savent que l'or ne pèse guère dans la main des corsaires. Ils le dépensent comme ils le gagnent... Chez nous la récolte est toujours abondante; le père Vacher ne l'ignore pas. D'ailleurs, si je suis captif au milieu de vous, il reste quinze de mes matelots employés aux travaux du port, ou bien achetés par des particuliers. Je les connais assez, mes loups de mer, pour savoir qu'avant un mois plusieurs d'entre eux auront trouvé le moyen de s'évader, et de monter subrepticement à bord de n'importe quel navire faisant voile pour la France ou l'Espagne. Et quand pas un d'entre eux ne parviendrait à rompre mes fers, je sais en France quelqu'un qui veille, la main sur l'épée de Charlemagne.

— Le roi? demanda l'aveugle.

— Le roi, répliqua Pierre, le roi voit son pavillon insulté chaque jour par le croissant, les Mahométans nous poussent du pied dans leurs cachots en nous appelant: fils de chiens! Que les traités de commerce soient méconnus, nos droits trahis, nos navires rançonnés; que le rachat de nos prisonniers soit le sujet d'insultes sans nombre... Il sait tout cela, le roi Louis XIV; la colère qui bouillonne dans son âme éclatera d'une façon terrible; et quand il dira: — "Foudroyez Alger, ce repaire de bandits, balayez ce Padischah insolent!" Colbert fera signe à nos flottes, et Alger cessera de dominer cette rade, et Louis XIV vengera la perte des navires de Charles-Quint, en anéantissant le successeur du pirate Baberousse. Ayez donc confiance! Si le salut ne vient pas d'êtres chers, mais souvent impuissants, il viendra de Dieu, il viendra du roi.

Un long cri ébranla les voûtes du cachot:

— Vive le roi!

Et Pierre avait raison, Louis XIV songeait à tirer du Pacha d'Alger une éclatante vengeance.

Le passé de la Barbarie se noyait dans un fleuve de sang. Son nom de sinistre augure venait de "Ber", mot arabe qui signifie désert. Oui, un désert de sable battu par la mer, abreuvé par le sang des races diverses qui s'en allaient disputer la possession. L'ancienne "Mauritanie" césarienne se trouvait bornée au midi par le Biledulgerid ou ancienne Numidie, au nord par la Méditerranée, à l'orient par le royaume de Fez, à l'occident par le royaume de Tunis.

Successivement possédée par les Romains, puis par les Vandales et les Grecs, la Barbarie, partagée ensuite entre plusieurs districts, gouvernés par des Cheikhs arabes, conquises par les Espagnols, avait à son tour repris possession de ses droits. Le roi de Ténez, Albuférez, après s'être emparé de l'Afrique, la partagea entre ses trois fils, et la Mauritanie toute entière aurait subi son joug, si le rêve ambitieux de l'Espagne n'avait brusquement changé la face des affaires.

Sous le ministère de Xinarex, Ferdinand V, roi d'Aragon, envoya une armée en Afrique; le comte de Navarre, qui la commandait, s'empara d'Oran, habité alors par des Maures qui, chassés de Valence, de Grenade et d'Aragon en 1492, y avaient trouvé un refuge. Bugia, Oran, Alger devinrent la proie de l'armée espagnole. La domination de Ferdinand V menaçait de s'étendre sur toute l'Afrique, quand les Algériens, effrayés, s'adressèrent à Sélim-Enb-Témi, prince arabe doué d'un grand courage et d'une habileté peu commune. Emmenant avec lui sa femme Zaphire, son fils, âgé de douze ans, et toutes les troupes dont il peut disposer dans ses Etats, il combat la nouvelle flotte armée par le roi d'Aragon, et après quelques avantages remportés, se voit réduit à capituler, et à permettre à Ferdinand V d'élever un fort sur une île située en face de la ville. Ce fort serrait les Algériens de si près qu'aucun navire ne pouvait entrer ni sortir du port. La mort de Ferdinand rendit aux Algériens l'espoir de recouvrer leur liberté.

(A suivre)

Pour faire du fer au moyen de l'électricité

MAINTENANT que l'industrie du fer et de l'acier au Canada a traversé la période des tâtonnements inhérents à toute entreprise nouvelle de cette importance, il est permis de compter sur le succès définitif des grandes usines métallurgiques, que le capital a fait naître à Sydney et au Sault Sainte-Marie. Mais s'il y a beaucoup de fait, il reste encore beaucoup à faire, et nos gouvernants ne pourront pas trouver meilleure occasion d'exercer leur sollicitude pour coopérer à la richesse du pays, que de favoriser et de diriger les perfectionnements, que la science moderne a apportés et multipliés dans les procédés actuellement en usage pour la fabrication du fer. Déjà le gouvernement a nommé une commission chargée d'aller en Europe étudier sur place le secret des nouvelles et merveilleuses découvertes, qui sont appelées à révolutionner l'industrie du fer dans le monde entier, et il est désormais en possession de documents d'une importance considérable, traitant de l'obtention du fer par voie électrique, "l'électro-sidérurgie", ce qu'un savant n'a pas hésité à appeler la pierre philosophale.



M. Eug. Haanel

En dépit du caractère forcément technique d'un tel sujet, nous osons dire deux mots de cette étonnante invention, en nous appuyant sur les informations documentées dont nous sommes redevables à M. Eugène Haanel, ingénieur en chef du département des Mines, à Ottawa, et de M. Thomas Côté, secrétaire de la Commission du gouvernement.

La Commission a visité successivement quelques-unes des plus fameuses usines métallurgiques d'Europe, Gysinge en Suède; La Praz en France; Turin, en Italie, et Livet, en France.

L'introduction de l'électricité dans le traitement du minerai de fer est d'invention récente: deux ans à peine. Jusqu'ici, la sidérurgie ordinaire demandait au charbon (houille ou coke) la chaleur nécessaire pour provoquer les réactions voulues entre les divers corps mis en présence, en d'autres termes, pour chauffer à blanc le fourneau.

le coût de la houille noire et celui de la houille blanche, qui constitue le principal bénéfice.

Les créateurs de la nouvelle métallurgie électrique ont inscrit leur nom dans le grand livre de la science, et la France, pour sa part, en compte cinq: Héroult, Laval, Keller, Moissant et Minet; l'Italie, un, le fameux Stassano, et la Suède, un, Siemens.

Nous donnons ici des photographies de l'immense usine du Livet, en France, et des fours électriques Keller et Héroult.

C'est en effet en France qu'on a réalisé avec le

la création plus ou moins prochaine, dans les pays à chutes d'eau, d'aciéries électriques.

Espérons que le Canada ne sera pas le dernier dans cette louable course au progrès et à la richesse.

La fabrication de l'acier au four électrique présente, en outre, sur la fabrication au creuset, le grand avantage de pouvoir être entreprise sur une plus grande échelle, et il est absolument certain que très prochainement les petits creusets employés actuellement dans les grandes usines métallurgiques, seront remplacés par d'importants creusets électriques, contenant plus de métal.

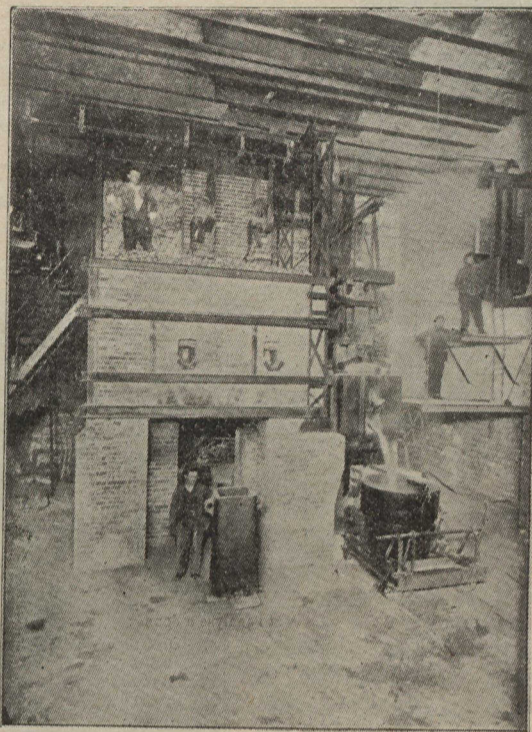


M. Thos. Côté

Le procédé de fabrication le plus répandu aujourd'hui, et le plus justement célèbre, est celui connu sous le nom de "système Keller", qui comprend deux fours disposés en cascade, le four supérieur étant destiné et construit tout spécialement pour la réduction du minerai, alors que le four inférieur est réservé exclusivement à l'affinage et à l'épuration du métal brut coulé du four supérieur. Le côté mécanique est du reste assez simple.

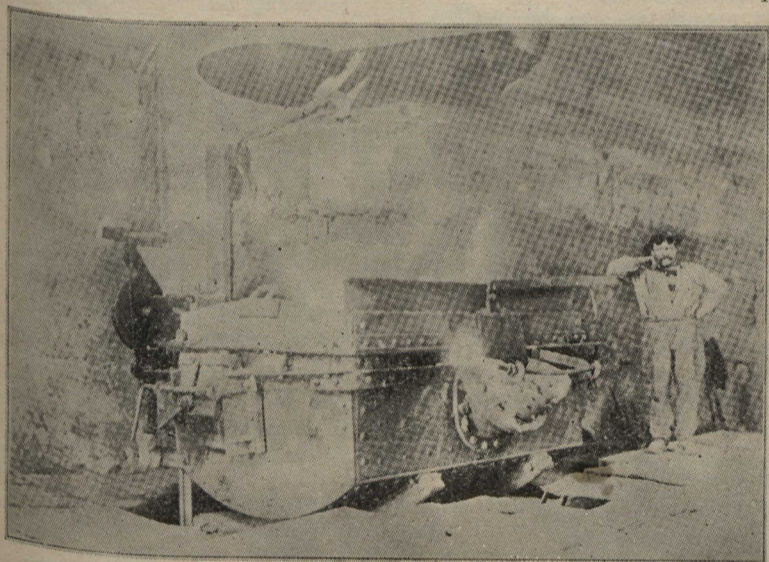
Le four supérieur comprend deux groupes de deux électrodes. La chambre de fusion du four est surmontée d'une colonne en maçonnerie contenant les minerais, le charbon de réduction et les fondants, qui sont chargés à sa partie supérieure.

Sous l'orifice de coulée du four supérieur est installé le four d'affinage, contenant lui aussi deux électrodes verticales. Dès que l'oxyde de carbone et le minerai contenus dans la colonne du four sont suffisamment chauds pour entrer en réaction, la réduction s'opère, non seulement dans la partie inférieure du four, c'est-à-dire dans la zone de fusion, mais encore dans toute la colonne du four, qui est toujours pleine de matières; les gaz qui arrivent à la partie supérieure de la colonne sont aspirés dans une chambre, où ils sont brûlés et utilisés comme source calorifique. Après quelques heures de marche, la coulée du métal brut est effectuée dans le four d'affinage, préalablement chauffé et contenant déjà les matières en fusion.



Four électrique double (procédé Keller)

plus de succès les progrès de l'électro-métallurgie, et, une fois de plus, elle est à la tête d'un mouvement scientifique et industriel. La nouvelle inven-



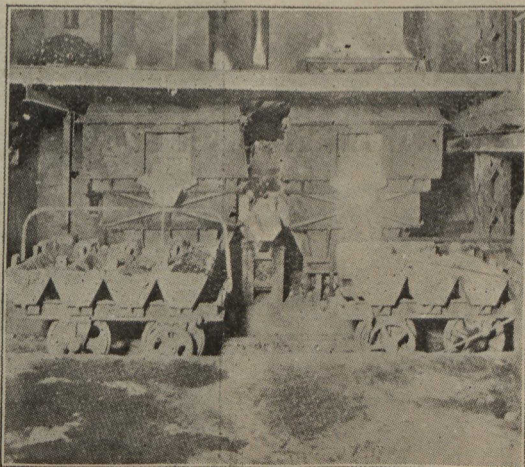
Vue générale d'un four Héroult



Usine du Livet, France

L'électro-sidérurgie, comme son nom l'indique, a recours à l'électricité comme source de chaleur, c'est pourquoi on a nommé l'électricité la "houille blanche", par rapport au charbon, qui est la "houille noire". Celle-ci étant rare et dispendieuse, l'on conçoit de suite l'avantage de la substitution, puisque l'électricité est universelle et inépuisable. De plus, en n'intervenant que comme source calorifique, elle économise tout le coke que l'on brûle pour atteindre les températures nécessaires aux réactions, le coke ne servant plus qu'à provoquer la réaction du fourneau. Dans les hauts-fourneaux actuels, dont la production de fonte par 24 heures peut atteindre jusqu'à 800 tonnes, la consommation de coke est en moyenne de une tonne par tonne de fonte produite: le prix de ce combustible joue donc un rôle extrêmement important dans le prix de revient de la fonte. En un mot, le nouveau procédé est surtout applicable là où le charbon est cher, et où on ne peut se procurer, dans de bonnes conditions économiques, de puissantes forces hydrauliques, comme au Canada, par exemple, et c'est la différence entre

tion n'est pas encore entrée dans la période industrielle proprement dite, mais la rapidité des progrès accomplis en ces dernières années, fait prévoir



Vue générale d'un four Keller

L'opération ainsi conduite est continue, car le mode de groupement des électrodes du four supérieur permet, d'autre part, le remplacement successif des électrodes, sans interrompre la marche du four.

"Sans aller aussi loin que "Zola", qui dans son dernier roman: "Travail", nous décrit la lutte du haut-fourneau contre le four électrique, et nous fait assister à la "mort du monstre", nous pouvons affirmer, dit M. C. Bertolus, que l'industrie électro-métallurgique du fer occupera d'ici peu une place importante d'une façon générale, là où la "Houille blanche" l'emporte sur la "Houille noire".

Des pays encore dépourvus de toute industrie vont pouvoir ainsi, du jour au lendemain, satisfaire à leur consommation et produire à aussi bon compte que leurs vendeurs actuels, le grand élément de civilisation qu'est le fer.



Beaux types de Vaches Jersey



LA petite vache Jersey aujourd'hui si populaire et si recherchée en Amérique, est originaire comme on le sait, de cette petite île verte flottant dans l'Atlantique, ancrée bien en vue de la France, mais faisant parti du domaine insulaire du Roi d'Angleterre, qui, entre parenthèse, tient à sa propriété.

C'est que la vache Jersey est une oeuvre d'art. A voir son pelage si uniformément tacheté on la croirait peinte à la main et elle est toujours si nette et si propre, qu'on est porté à se demander si elle n'est pas lavée et brossée tous les jours comme une bête d'étalage. Petite, élégante, tranquille comme un mouton, d'une constitution forte par excellence, d'un entretien économique à l'extrême, la vache Jersey est le type idéal de la vache laitière. Depuis deux cents ans la race s'est développée sans que jamais aucun mélange ne soit venu en altérer la vigueur ni la fécondité.

L'importation des vaches Jersey en Amérique s'est faite sur une grande échelle depuis quelques années et

mille livres. En 120 jours elle a donné 5,802.7 livres de lait et 330 livres de beurre. Sa moyenne journalière a été de 48.4 livres de lait.

Le deuxième prix "Brown Lassie" est une belle bête de sept ans à peine, pesant mille livres, au poil roux. En 120 jours elle a donné 5,212 livres de lait et 312.6 livres de beurre, soit une moyenne de 42.4 livres de lait et 2.61 livres de beurre.

Eurybia a donné pendant le même temps 5,439.6 livres de lait, soit environ 250 livres de plus que Lassie, mais son rendement en beurre n'a été que de 310.50 livres. Sa production moyenne a été de 45.3 livres de lait et 2.59 livres de beurre par jour. Elle est âgée de 6 ans et pèse 858 livres.

La quatrième a donné une plus grande quantité de lait que les deux autres, soit 5,555 livres en 120 et 300.51 livres de beurre; sa moyenne journalière étant de 46.3 livres de lait et 213 livres de beurre. Dorling est âgée de 7 ans et pèse 877 livres.

C'est là une démonstration éloquente de la va-



Loretta D.—Premier prix à l'Exposition de Saint-Louis.

L'île Jersey, longue de dix milles à peine, est une combinaison extraordinaire de forêts épaisses, de plaines immenses et de riches prairies, de jardins luxuriants et de rocs arides et sauvages. Les côtes sont percées de baies innombrables et couronnées de vieux châteaux historiques, bâtis par les premiers maîtres de cette terre privilégiée, les vaillants Normands, que Guillaume le Conquérant avait menés à la conquête de l'Angleterre. Aujourd'hui la population de l'île est presque exclusivement française encore, de langue et de moeurs, et sur les vieilles fermes, justement fameuses, comme sur les grands marchés publics, on entend le vieux

l'entreprise a été partout couronnée des plus heureux résultats. L'animal s'acclimata facilement et est d'un tel rendement que le jour n'est pas lointain, où l'élevage de la race sera général au Canada et aux Etats-Unis, car l'on comprend déjà que la vache Jersey est sans rivale. Au Canada l'élevage n'est encore que du domaine de la riche exploitation, sur

les fermes modèles et les ranges des gros propriétaires, mais le gouvernement et nos associations agricoles entourent d'une telle sollicitude une si louable initiative qu'il est permis d'espérer que le Canada ne reculera pas dans la voie du progrès.

Aux Etats-Unis, depuis les résultats obtenus à la grande exposition universelle de Chicago, l'élevage de la vache Jersey a été poussé avec vigueur, et beaucoup de succès, comme vient de le démontrer les expériences faites à la dernière exposition de St Louis. La vache Jersey a détrôné la vache Holstein, qui détenait

leur et de la supériorité de la vache Jersey comme vache laitière.

Il va de soi que l'importation de ces animaux de choix est dispendieuse, et l'élevage est encore très coûteux. Dix mille dollars est un prix raisonnable pour un taureau de race, une bonne vache laitière vaut \$700, et une génisse \$450. Une petite taure d'un an s'est vendue récemment à Philadelphie \$2,000. On comprend que si le prix semble exorbitant, la valeur de l'animal tient surtout à son extraction, qui, dans ce cas, était de la race la plus pure. Mais l'essor immense que ne manquerait pas de donner à l'industrie laitière au Canada l'importation de la vache Jersey dédommagerait bien vite notre pays des sacrifices que lui aurait coûtés l'entreprise, car la vache laitière est en effet une force économique prodigieuse pour un pays agricole comme le nôtre.

A. BEAUCHAMP.



Brown Lassie — Deuxième prix.

et typique patois des provinces de Bretagne et de Normandie. Le fermier breton est incontestablement aujourd'hui le maître de l'île. En chapeau à longs pendans et en sabots de bois il semble dépaycé sur cette terre si bien anglaise pourtant. On a dit de nous, Canadiens-français, que nous sommes des anglais parlant le français. Combien à plus forte raison les Jerséistes sont-ils des anglais parlant le breton.

Un des paysages les plus caractéristiques de l'île Jersey, celui qui a le plus contribué peut-être à la rendre fameuse entre toutes les possessions de Sa Majesté britannique, c'est la vue de ces immenses pâturages, où vivent les troupeaux de vaches et de génisses, qui constituent le plus riche trésor des habitants. "Le fermier est attaché à son veau comme l'avare à son or", c'est là un dicton du pays et si jamais la race bovine de Jersey disparaissait de l'île, celle-ci aurait perdu la moitié de sa valeur et de son charme.

jusqu'ici le haut du pavé et nous donnons aujourd'hui les photographies des quatre premières championnes du grand concours de vaches laitières, qui a eu lieu à St Louis, du 16 juin au 6 octobre de l'année dernière.

La première par ordre de mérite a été une Jersey. Des quinze premières, treize étaient des Jerseys et sur vingt-cinq vaches diplômées dix-neuf étaient des Jerseys. C'est assez concluant en somme.

Le premier prix de l'exposition de Saint-Louis, la vache "Loretta D." est âgée de huit ans et pèse



Eurybia — Troisième prix.



Dorinda Dorling — Quatrième prix.

Les Iles Saint-Pierre et Miquelon

DEPUIS quelque temps, il est assez souvent parlé de la petite colonie française de l'Atlantique-Nord. Tour à tour elle occupe notre presse canadienne, soit par des questions douanières, soit à cause des difficultés résultant du problème du "French Shore", soit, enfin, parce qu'on a été jusqu'à dire que la France se proposait de vendre ces îles aux Etats-Unis.



Le crieur public

Nous croyons donc, que nos lecteurs ne liront pas sans intérêt les notes suivantes, écrites pour cette revue par un de ses collaborateurs, qui, naguère, a visité St Pierre et Miquelon : "C'est de Sidney, Cap-Breton, que, récemment, je m'embarquai sur le vapeur français "Pro Patria" à destination des îles St Pierre et Miquelon.

Bien que l'on fut en juin, aux abords de l'inhospitalière côte de Terre-Neuve, toute enveloppée de brouillard, on se serait cru en mars, tant la brise était fraîche et l'atmosphère saturée d'humidité.

Le petit territoire français que j'allais atteindre, après vingt heures de traversée est tout ce qui reste à la France de l'immense empire colonial qu'elle posséda jadis sur ce continent.

En vain, consulte-t-on les guides des voyageurs américains ou canadiens, c'est à peine si ces ouvrages, pourtant bien renseignés, disent quelques mots des parages dont je vais entretenir le lecteur.

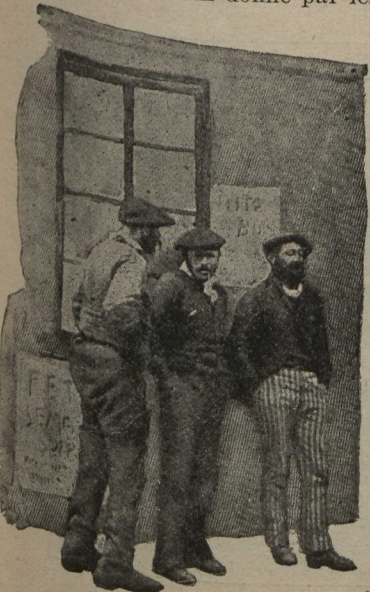
Que, si l'on s'adresse à une encyclopédie, afin d'en savoir plus long, voici à peu de chose près, ce qu'on y peut lire :

Les îles St Pierre et Miquelon se trouvent à onze milles au sud de la côte de Terre-Neuve. Miquelon et Langlade (communément appelées la grande et la petite Miquelon) ont ensemble une superficie de 45,542 acres et sont réunies par une dune de sable (isthme de Langlade). Avant 1783, ces deux terres formaient des îles distinctes, et le chenal qui les séparait était très fréquenté des navigateurs.

Quant à l'île Saint-Pierre, la plus petite, mais la plus importante, elle a une superficie de 6,420 acres. A son extrémité sud-est se trouve la ville de Saint-Pierre, dont la population est de 5,000 âmes, population qui augmente d'environ 10,000 unités durant la saison de la pêche.

Ces îles furent cédées à l'Angleterre avec Terre-Neuve, en 1713, mais l'Angleterre, lors de sa prise de possession du Canada, les abandonna à la France comme pêcheries. Reprises par l'Angleterre en 1778, elles furent une seconde fois rendues à la France en 1783; dépeuplées par les anglais en 1793, la France rentra encore en leur possession en 1802; perdues de nouveau en 1803; depuis 1816, et sans discussion, elles sont redevenues colonies françaises.

Il y aura bientôt quatre siècles que, sur les côtes de St Pierre et Miquelon, on pêche la morue. Celle-là même qu'appelaient "bacallais" nos ancêtres canadiens, du nom donné par les Espagnols à tous les sujets de la grande famille des gades.



Pêcheurs basques

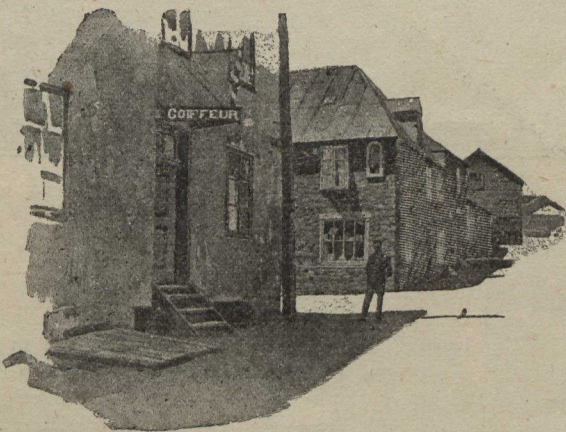
J'arrivais à St Pierre à sept heures du matin. Le ciel était clair et il soufflait une forte brise; un cyclone diraient les continentaux, un petit zéphyr s'exclamaient les St Pierrois, habitués aux grandes rafales. A tribord du "Pro-Patria", j'apercevais une longue traînée de terre que découvrait le

brouillard qui se dissipait. C'était la grande Miquelon, et, au sud de cette dernière, à peine visible, se trouvait Langlade. A l'arrière du navire étaient l'île aux Chiens et St Pierre.

Je ne vois encore aucune maison, mais le navire ayant contourné un rocher, le paysage change; à l'avant, je contemple St Pierre toute enveloppée d'un brillant soleil. Le tricolore français flotte dans le port, aux mâts d'une grande quantité de voiliers. On n'aperçoit aucune verdure, aucun champ, aucun arbre. Comme j'étais l'unique passager à bord, nous n'accostons pas, et on me débarque dans une chaloupe.

Sur les quais des pêcheurs arrangent leurs filets.

Ma première impression de St Pierre est agréable. Ayant encore à l'esprit le brouhaha de notre métropole canadienne, j'éprouve quelque plaisir à me sentir dans un nouveau milieu, dans de petites îles presque ignorées du reste de l'univers, si l'on excepte la France. Ici, pas d'immenses bâtisses; pas de tramways; pas de trottoirs; pas d'hôtels tels que nous l'entendons au Canada; pas de journaux quotidiens (deux feuilles hebdomadaires seulement "La Vigie" et le "Réveil St Pierrais") pas de théâtres, rien qui rappelle l'Amérique, sinon quelques lampes électriques.

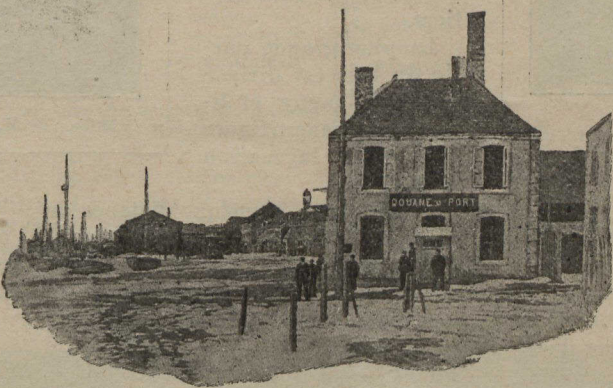


Une rue de Saint-Pierre

Les rues qui aident à gravir une colline sont longues et étroites; elles sont bordées de maisons basses et aux toits très inclinés. Des chiens y tirent de petites charrettes que surveillent des insulaires, dont le chef est recouvert du béret basque et qui portent blouse et sabots.

Au hasard, le promeneur rencontre de lourds véhicules auxquels sont attelés des boeufs, — il n'y a pourtant pas de fermes — il rencontre aussi des prêtres en soutane et coiffés de grands chapeaux tels qu'ils en portent à Rome; mais, surtout, le visiteur coudoie des pêcheurs en tricots et chaussés d'énormes bottes. En vérité, on dirait d'un décor de théâtre!

Les St Pierrais sont, sans doute, fort habitués à



Edifice du gouvernement

la vue des étrangers, car ceux-ci passent sans qu'on les remarque. Comme j'entre dans la boutique d'un barbier, grand parleur, j'apprends très vite qu'il en coûte sept sous pour se faire raser à St Pierre. Il est vrai, la chaise sur laquelle se fait l'opération est à dossier droit et rigide, et elle ne rappelle en rien les confortables fauteuils des salons de barbe montréalais. Quant à la monnaie, presque tous ses types ont cours dans cette colonie française. Cependant, la préférence est accordée aux monnaies de France, des Etats-Unis et du Canada.

A St Pierre, on trouve un grand nombre de cafés. Il y en a dans toutes les rues. D'aucuns, tels que le Café du Midi, le Café Joinville et le Café de France, ont quelque prétention et s'élèvent presque au rang d'hôtels. Tandis que d'autres sont de simples cabarets à matelots.

Je l'ai déjà dit, chaque année 10,000 marins, quelques-uns Basques, mais la plupart Bretons,

viennent de la mère-patrie, faire la pêche dans le voisinage de St Pierre et Miquelon. Le plus grand nombre de ces hardis pêcheurs appartiennent aux ports de St Malo, Granville, Fécamp, Cancale, etc. Ce sont de beaux gas, bien découplés et... tous amoureux de la grande bleue, comme ils appellent la mer.

Ces pêcheurs, ou plutôt les compagnies qui les emploient, ont un immense avantage sur leurs concurrents de race anglaise, car le gouvernement français accorde une prime, par quintal du poisson qu'ils prennent, presque égale à la valeur marchande de ce poisson.

Le gouvernement de Terre-Neuve a essayé de contre-balancer cet avantage, en défendant aux Terre-Neuviens de vendre des apâts (de la boëtte) aux français.



Un gendarme

Or, il y a longtemps que le traité d'Utrecht a été signé, et l'attitude du gouvernement de Terre-Neuve n'est pas faite, dans ce cas pour resserrer les liens de l'entente cordiale franco-anglaise. Même, depuis que l'an dernier les deux puissances intéressées liquidèrent en principe et par un nouveau traité, la question du "French Shore".

Ici, toutes les rues mènent au quai de la Roncière, qui est tout à la fois un arc, un square et une bourse en plein air. C'est là, auprès d'une fontaine tarie que se transactent maintes affaires locales, telles qu'achat de milliers de quintaux de morue, engagement d'équipages, nolis de navires, etc. De ce quai, et de près, on peut jouir d'une bonne vue des maisons de la ville. Mais, pour avoir une idée complète de St Pierre, il faut monter au sommet de la colline sur les flancs de laquelle elle est bâtie.

L'ascension de cette colline n'est pas des plus faciles. A mi-chemin de son sommet, sur lequel se trouve une immense croix de bois, il n'y a plus d'habitations. D'en haut, très pittoresques apparaissent les toits grisâtres des maisons, et une multitude de navires dans le port. La petite île escarpée que l'on voit à gauche, et où se peuvent compter quelques habitations qui entourent une église, s'appelle l'île aux Chiens.

De l'autre côté du port, à droite, sont les entrepôts, où l'on entasse la morue sèche avant de l'exporter. Derrière s'étendant à perte de vue est l'Océan. A St Pierre, on respire de la tranquillité et du repos.

Dans la petite ville dont je parle, et sur l'emplacement de laquelle il y a quatre cents ans de hardis navigateurs trouvèrent un refuge, les ambitions, les luttes, les convoitises de l'univers sont inconnues ou à peu près. Et, après tout, pourquoi les St Pierrais se soucieraient-ils du monde, qui, lui, se soucie si peu d'eux?

De la croix mentionnée une toute petite promenade mène au cimetière de l'île.

(A suivre en dernière page)



Un café

Les beautés du comté de l'Islet

SITUE dans la province de Québec, sur la rive sud du Saint-Laurent, en aval de Québec, le comté de l'Islet, comme celui de Montmagny, embrassait autrefois dans ses limites plusieurs seigneuries, aujourd'hui cultivées dans leur étendue presque entière. Parmi les principales, il faut citer celles de Bonsecours, Lessard, de Saint-Jean-Port-Joli, et de Saint-Roch-des-Aulnaies, concédées toutes en 1677, sauf la dernière, dont la remise à son premier propriétaire, Nicolas Juchereau de Saint-Denis, remonte à l'année 1657. Disons en passant que l'ancien manoir des seigneurs de Saint-Roch est devenu depuis quelques années la propriété de M. Dechêne, député aux Communes pour le district électoral de l'Islet, et à qui nous devons de précieux renseignements sur ce comté, renseignements qui, joints à l'abondante documentation fournie d'autre part par M. Eugène Rouillard, du département des Terres, à Québec, nous ont permis de présenter aujourd'hui aux lecteurs de l'Album Universel une étude d'ensemble sur ce pays, encore assez peu connu du grand public.

Dans toutes les anciennes seigneuries, on retrouve de nombreux villages possédant chacun leur histoire, voire même leurs légendes. Le principal est l'Islet, qui, dès l'an 1700, comptait un nombre considérable de colons. La première église y fut érigée à cette époque, à l'endroit où se trouve aujourd'hui la chapelle des morts. A la fin de décembre 1899, la population de l'Islet était de 2,264 habitants, mais on la démembra en 1874 pour former la paroisse de Saint-

Puis Saint-Roch-des-Aulnaies, célèbre par la magnifique pépinière fondée en 1861 par M. Auguste Dupuis, et qui rend tant de services à la classe agricole; Sainte-Louise, enfin Saint-Albert, en pleine voie de prospérité, et qui possède déjà trois moulins

de agricole parfaitement organisé, grâce aux soins de l'excellent curé de la colonie, M. l'abbé Martin, une fromagerie dont la création est due à la même initiative. On estime la population à 1,050 âmes.

Parmi ces nouvelles paroisses, Saint-Pamphile tient la tête pour la rapidité du développement. Elle compte 1,250 habitants, et est sans contredit la plus riche de l'Islet. Dans quelques années, lorsque l'Intercolonial la traversera, elle prendra un essor considérable. Les réserves de bois sont presque inépuisables, et le marché est à portée de la main, car la frontière américaine ne se trouve guère qu'à un mille du lieu d'exploitation.

Pour l'instant, tout est envoyé à Saint-Jean, Nouveau-Brunswick. Les chantiers fournissent un débouché pour le foin et l'avoine. Les industries beurrières et fromagères sont en progrès sensibles. Ajoutons enfin que Saint-Pamphile, qui est formé de deux grands cantons, Dionne et Casgrain, est par excellence un pays de sport.

La chasse se fait sur la rivière Noire et sur la petite rivière Saint-Roch, cette dernière à trois milles seulement de Saint-Pamphile.

Le pays qui avoisine ces deux rivières est extrêmement giboyeux, au point que, de mémoire de colon "Isletois", on ne saurait citer un chasseur qui soit jamais revenu bredouille.

Les gravures que nous avons tiré des collections de plusieurs photographes, donneront une idée générale de l'oeuvre colonisatrice accomplie dans cette belle partie de la province de Québec.



Vue d'une partie du rang Manitoaba, à Ste-Perpétue, comté de l'Islet, ouvert depuis 5 à 6 ans. A travers les souches il y avait une belle récolte de grains.

à scie et une fromagerie de tout premier ordre.

La population totale du comté de l'Islet est de 13,823 habitants. L'aisance est générale dans la plupart des villages, et l'agriculture s'y fait partout d'après les méthodes les plus récentes. L'industrie laitière s'y développe rapidement. On y

compte dix beurrieres et onze fromageries. De plus, tout le comté est maintenant couvert d'un réseau téléphonique des plus complets, qui permet aux villages éloignés de communiquer avec ceux du bord du fleuve.

Tous les cantons de l'Islet sont très bien boisés, surtout en épinette. Il en résulte que chaque année on y rencontre de grands chantiers.

La plus grande partie du bois est dirigée sur Montmagny et livrée aux magnifiques scieries de la maison Price.

Entre le sud-est du comté, à quelque distance de la frontière américaine, et le village de Saint-Jean-Port-Joli, situé presque au nord du comté, s'échelonnent une série de nouvelles paroisses, encore en voie de formation, mais dont le développement promet d'être des plus rapides.

Partant du nord, nous trouvons d'abord Saint-Damase, joli village légèrement accidenté, traversé dans toute sa longueur par la rivière des Trois-Saumons, formant quelques chutes qui font mouvoir des moulins. Sa création date de quarante ans environ, mais il ne semble avoir pris quelque essor que depuis une quinzaine d'années. Il compte 728 âmes.

Sainte-Perpétue vient ensuite, avec une importance plus considérable, un cer-



Fromagerie à St-Pamphile dans le comté de l'Islet.

Eugène. L'Islet est l'un des villages les mieux bâtis de la rive sud. Il fournit aussi des points de vue de toute beauté.

A neuf milles plus loin, nous trouvons le chef-lieu du comté, Saint-Jean-Port-Joli, peuplé de 2,200 âmes.



Jeunes colons rentrant leur récolte, dans le comté de l'Islet.

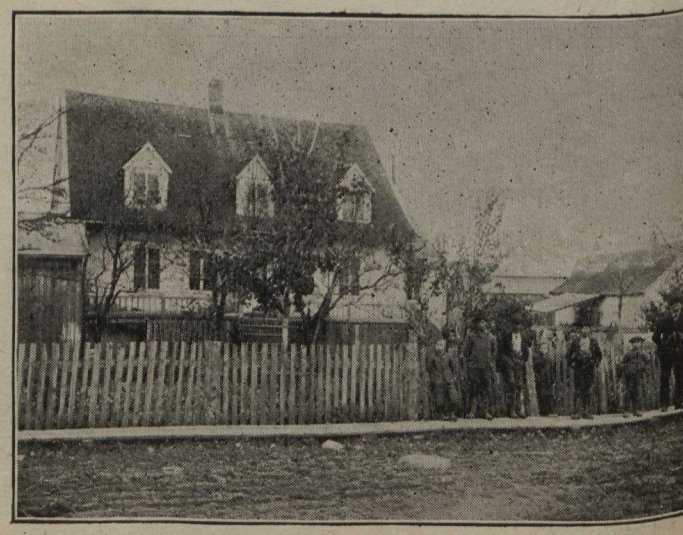


Maison de M. D. Daigle. La jeune femme à gauche n'a que quinze ans.

A peine le déboisement s'est-il effectué par la hache de vigoureux bûcherons, que bientôt s'élève la maisonnette en billots, pendant que la récolte germe et sort de terre.

F. RIVARD.

L'Islet, 25 juin 1905.



Chez Mr J. Vaillancourt, le premier colon établi à St-Pamphile, comté l'Islet.

Médecins en Conventum aux Mille-Isles

Le Dr LASNIER,
photographe de l'excursion

son kodak un camarade, qui a reçu du matin même sa première leçon de photographie, et que l'on décora de suite du titre pompeux de "photographe officiel".

—Allons, messieurs, votre petit air des dimanches! dit un grand gaillard; on va nous photographier.

—Ote ton nez de devant le mien, il prend trop de place!

Un moment de silence... et de sérieux comique. Attention! une, deux trois... Cra! ça y est.

Première photographie, première illustration de ce voyage, qui devra passer à notre postérité.

Puis la gamme continue.

De Cornwall à Prescott, nous remontons de nuit le fleuve par les canaux. Il y en a quatre. Ce n'est pas un spectacle dénué d'intérêt.

Le matin du 28, nous nous trouvions au quai d'Ogdensburg, où notre bateau dut s'approvisionner de charbon. — Spectacle

—Mais ne trouvez-vous pas qu'il a quelque chose de notre ami DeGrandpré?

—Oui, répond un camarade, il est comme lui: de grandes jambes, il est aussi Jong... pardon, je veux dire aussi grand; mais notre ami était mieux rembourré.

—Mais il viendrait du Pérou; il fait si chaud, au Pérou, qu'il aurait pu perdre un peu de sa graisse...

—Tiens, Lasnier, c'est un pays pour toi, de Pérou.

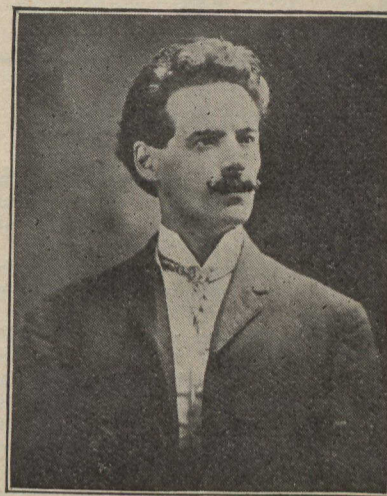
Votre humble serviteur allait demander des explications sur cette insinuation malveillante, quand, en chœur, tout le monde s'écria:

—C'est notre DeGrandpré!

En effet, c'était bien lui qui accourait du fond du Pérou pour rejoindre le régiment.

—Embarque donc! Qu'est-ce que tu fais à ? dit l'un d'entre nous, devenu tout de suite familier avec notre Américain de tout à l'heure.

—Je ne peux pas plus embarquer que

Le Dr S. A. DAUDELIN,
président de la prochaine réunion.

DIX ans après la sortie de l'université; dix ans après les fêtes de carabins, les examens, etc.; dix ans après le "struggle for life" du début, se rencontrer en une fête fraternelle, en excursion aux Mille-Isles, voilà qui n'est pas banal du tout; c'est le plaisir que viennent de se donner les gradués en médecine de l'Université Laval, Classe 94-95.

Que l'on soit homme pratique, sentimental ou philosophe, se réunir ainsi, c'est se donner une leçon de choses des plus profitables, se procurer les émotions les plus rares.

C'est ce qui explique l'attrait irrésistible de ces conventums, qui nous font accourir des quatre points cardinaux pour nous retrouver ensemble, afin de savourer ces souvenirs, de plus en plus chers à mesure qu'ils s'éloignent, que les emporte loin de nous la barque de nos illusions sur l'océan de la vie.

Il faut être bien malchanceux pour ne pouvoir, au moins une fois dans dix ans, se payer ce plaisir, se donner cette récompense à ses travaux, cette diversion à la vie si souvent pénible du médecin.

Plus que tout autre, il a besoin de ces joies compensatrices, étant le compagnon assidu du malade, malheureusement trop souvent injuste, cruel et ingrat.

De la joie... n'en a-t-il pas besoin plus que tout autre, lui qui, de par sa profession, a le devoir d'en distribuer, non seulement au malade, mais aussi à son entourage; et pour en donner, il faut en avoir, en faire provision... le médecin triste étant un triste médecin, et la joie se dépensant, hélas! tout comme l'argent.

Des confrères convoqués pour cette réunion, onze se trouvaient présents au départ le 27 juin, à 2.15 heures, à bord du "Brockville", qui devait les emporter à Prescott, d'où le "Kingston", un des plus beaux bateaux de la Compagnie Richelieu, devait ensuite les transporter jusqu'à Alexandria Bay.

Voici les noms des joyeux excursionnistes:

MM. les docteurs: L. A. Gagnier, président, 256 St Denis, Montréal; S. A. Daudelin, vice-prés., 103 Park St, Worcester, Mass.; Ed. Chs. Campeau, secrétaire, 2469 rue Notre-Dame, Montréal; Jos. G. E. Pagé, ass.-secrétaire, 28 Hamilton St, Southbridge, Mass.; Arthur DeGrandpré, trésorier, Peru, N. Y.; Ernest Brunelle, Bécotel, comté Verchères; Arthur E. Gélinais, Scoyhegan, Maine; Olivier Jacques et sa dame, Saint-Hyacinthe, P.Q.; Henri Lasnier, 143 rue St Denis, Montréal; Arthur P. L'Ecuyer, Lacadie, comté de St Jean, P.Q.; Arthur Lortie, St Polycarpe, comté de Soulanges, P.Q.; J.-Bte Martin, Lachine, comté Jacques-Cartier; Alexandre Rodrigue, Buckingham, comté Ottawa; C. P. Verdon, Grandby, comté Shefford, P.Q.

Au début du voyage, ce fut d'abord une joie qui avait peine à se faire jour. On sentait qu'il y avait là des hommes qui avaient quelque peu désappris à rire depuis dix ans, et qui avaient peine à redevenir étudiants.

Le souvenir des bons camarades absents ou disparus déjà, y était-il pour quelque chose dans cette mélancolie du début? Peut-être.

Mais attendez. Bientôt les sacs de voyage étant déposés, les excursionnistes installés, les graves chapeaux de forme disparus pour faire place à des chapeaux ou des casquettes aussi légers que la brise qui nous caresse, la joie va renaître petit à petit, les graves médecins retrouveront bientôt l'accent du carabin, comme de Guiche dans Cyrano retrouva au bon moment l'accent du Gascon.

Bientôt la tribu s'empare d'un coin du navire, le plus confortable, naturellement, et l'on jacasse comme une bande de moineaux sous un toit. Tout à coup apparaît avec



Groupe des médecins du conventum des Mille-Isles.

qui n'a rien de poétique pour des excursionnistes, surtout quand pour cela on nous retient deux heures de temps et qu'il nous est défendu de descendre sur le quai, sous prétexte que l'on est en terre américaine, et que l'on touche la ligne quarante-cinquième. A défaut d'autres occupations, nous observons l'aspect de la ville, les ouvriers nonchalants payés à tant de l'heure, surtout nous étudions les naturels du pays.

Un grand gaillard, qui se trouve sur le quai, fait l'objet de nos observations. C'est un Américain, celui-là, un Yankee pur sang, eh! bien sûr, car il est grand, maigre, sec. Le flegme de l'homme qui a parcouru le monde, que rien ne peut émouvoir ni attendrir, semble le caractériser.

D'accord, c'est un Américain, à moins que ce ne soit un de ces Anglais "globetrotter", qui voyagent pour chasser leur spleen ou oublier un amour malheureux.

En l'examinant de près, l'un de nous, un profond observateur celui-là, lui trouve une ressemblance:

vous ne pouvez débarquer. Bateau canadien est terre canadienne. Je ne pourrai mettre le pied sur votre bateau qu'à Brockville, terre canadienne.

Nous démarrons, enfin, pour nous rendre à Brockville, où, avec notre ami DeGrandpré, nous attendait un beau et grand steamer, le "Kingston", qui devait nous conduire à Alexandria Bay.

Laissons là les détails, comme la visite emuyeuse des officiers de douane, et hâtons-nous d'arriver au quai d'Alexandria Bay, à l'hôtel "Thousand Island". — En route!

Il est 2.15 heures p.m.; dans quelques minutes un coquet petit steamer, le "Castanet", viendra nous prendre pour nous conduire à travers les Mille-Isles — le clou de notre voyage.

Durant ce quart d'heure qui nous reste, chacun envoie sa carte illustrée, qui à sa femme, qui à sa fiancée, à un ami ou un parent éloigné. On saute sur les plumes et bientôt, pour cent directions différentes, partent de jolies cartes illustrées, qui iront

partout faire des heureux et des heureuses, en prouvant que ceux que l'on a laissés derrière soi n'ont pas été oubliés.

— "All aboard for Thousand Islands!" crie un gros nègre à la voix de stentor. Le "Castanet" vient d'arriver au quai de l'hôtel, exprès pour nous.

Le "french party" est à peine installé que déjà nous filons à toute vapeur vers les Mille-Isles, vers la "Venise de l'Amérique".

Là, plus de chansons, dès lors plus de bruit; c'est le recueillement, le saisissement de l'admiration en face du beau et du grand dans la nature. C'est le rêve silencieux, interrompu seulement par la voix du crieur, qui nous indique le nom des îles et des châteaux sans nombre qui les recouvrent. Et dans cette énumération passent les noms les plus suggestifs de la finance américaine, de la politique, de la science et des arts: Pullman, Murray, Hill, Hope, Dewey, Rockefeller, Gould, Davis, etc.

Et de ce décor de luxe, de ces îles, de ces châteaux, se dégage une sensation de repos, de bien-être, de contentement, qui nous plonge, malgré nous, dans les rêves les plus fous.

A six heures, nous étions de retour à notre hôtel, et à sept heures, le souper nous réunissait tous autour de deux tables disposées expressément pour nous au centre de l'immense salle à dîner, où les nègres du service semblaient placés comme des motifs de décorations, dans cette salle où le blanc dominait.

Notre professeur et président honoraire, le Dr J.-B. A. Lamarche, nous apprend aussi par un télégramme qu'un malencontreux subpœna le retient à la cour. Puis nous prenons connaissance des lettres d'excuses. Nous attendons trois amis qui manquent à l'appel. Ce sont les docteurs Campeau, St Denis et Lalonde.

Tout à coup, on entend le teuf! teuf! d'un yacht à gazoline, qui s'approche de notre hôtel. A cette heure avancée de la nuit, ça ne pouvait être que nos trois compagnons qui s'amenaient. Ça ne prenait que des "Canayens" pour venir ainsi en pleine nuit s'emparer des "States".

En effet, c'étaient bien eux qui nous arrivaient en conspirateurs affamés, ayant passé toute la soirée sur l'eau, sans souper.

Après une réception des plus enthousiastes, ils furent portés en triomphe et conduits dans un original café roulant — toutes les salles à dîner de l'hôtel étant fermées — où ils purent très convenablement se mettre quelque chose sous la dent. Le retour à Montréal se fit d'une façon normale par les rapides.

Avant de nous rendre au Viger, où un banquet superbe nous attendait, nous fîmes une station à l'hôpital Notre-Dame, pour aller serrer la main à un confrère malade, le docteur Proulx, menacé de perdre la vue par une maladie contractée dans l'exercice de sa profession. Le banquet nous réunissait finalement au Viger. La plus franche cordialité ne cessa d'y régner. Les convives trouvèrent que leur président avait raison d'être fier du succès qu'il venait de remporter dans l'organisation de cette belle fête de trois jours; et pour donner un corps à leur reconnaissance, lui offrirent une magnifique oeuvre d'art français: une lampe électrique de bureau — un hemard tenant un abat-jour.

Ce fut le dernier article du programme, tout improvisé, celui-là, et chacun retourna à ses pénates, raconter la chose, et se promettant, si Dieu lui prête vie, de se retrouver encore au prochain rendez-vous qui, sous la présidence du Dr Daudelin, doit avoir lieu dans cinq ans.

Dr HENRI LASNIER.



Le Docteur Gagnier, président du conventum.

Pour nos petits amis

Dieu vous bénisse !

C'EST le souhait que me fit un jour une mignonne fillette, en me voyant entrer dans l'église, où je n'avais pas mis les pieds depuis très longtemps.

Cela ne me fit pas sourire; depuis quelques jours mon incrédulité était fortement battue en brèche.

Un mouvement qui se produisit dans l'église m'arracha à mes réflexions et attira mes regards. Une foule d'hommes qui venaient d'entrer s'y rangèrent en silence et avec recueillement; entouré de tous les côtés, je ne voulus pas, en sortant, occasionner des désordres et attirer sur moi l'attention générale. Je restai, assez curieux d'ailleurs, d'apprendre le motif de cette réunion d'hommes dans une église.

Un prêtre âgé, à l'allure quelque peu militaire, monta les degrés de l'autel et commença une messe basse.

Au moment de la Communion, il adressa quelques mots brefs et sobres aux assistants. Je compris que c'étaient les associés d'une oeuvre réparatrice qui venaient, une fois chaque mois, entendre la messe et faire une Communion générale.

Tous, sans exception, défilèrent, en effet, sous mes yeux, pour se rendre à la Sainte Table.

Il y avait là des hommes du monde et des hommes du peuple, des officiers, des soldats, des magistrats, d'humbles ouvriers groupés, serrés, confondus dans la plus touchante et la plus vraie fraternité.

Ce n'étaient plus ici des enfants crédules et naïfs, des femmes à l'esprit médiocre et à l'étrange dévotion, mais des hommes dans toute l'acception du terme, et sur les fronts desquels se lisait visible le cachet de l'intelligence, de la naissance ou du travail courageux, des hommes enfin; on pouvait être fier de leur ressembler.

Je les regardai passer avec une sorte d'envie et une véritable admiration.

La messe terminée, ils sortirent de l'église l'un après l'autre, graves, recueillis, avec je ne sais quel reflet de joie céleste dans les yeux.

Je demurai seul dans la nef un peu sombre, avec le vieux prêtre, qui, agenouillé sur la dernière marche du chœur, récitait lentement son action de grâces.

Lorsqu'il se releva, il rencontra mon regard et le comprit, car il vint vers moi, un scurire attirant sur les lèvres.

—Vous désirez me parler, n'est-ce pas, Monsieur, me demanda-t-il.

Brusquement, je pris mon parti. Aussi bien le bon Dieu venait-il à moi d'une manière très évidente.

—Monsieur l'abbé, répondez-moi, voulez-vous entendre ma confession? Et j'ajoutai, tout honteux, baissant la voix: Elle sera longue. Il y a plus de trente ans...

Le vieux prêtre m'interrompit:

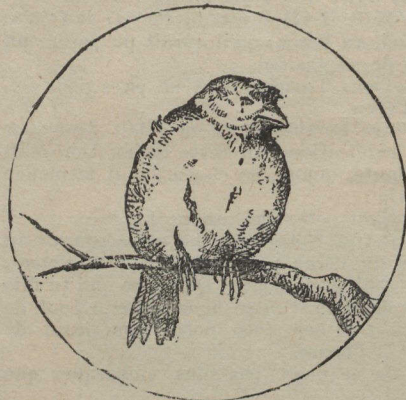
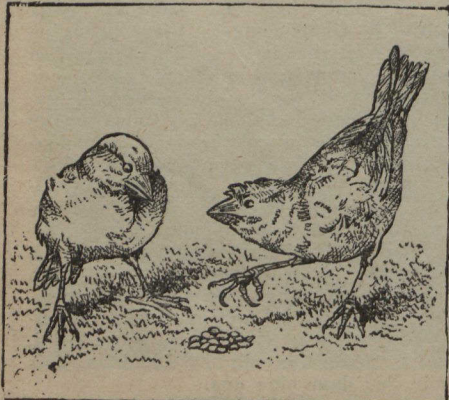
—Il y aura grande joie au ciel, mon cher enfant.

Mon cœur trop plein éclata. Sans respect humain, je me suis mis à pleurer, et l'abbé m'entraîna vers la sacristie. J'en sortis deux heures après, transfiguré.

Et voilà comment Dieu se plaît à employer les moyens les plus infimes pour ramener à lui ses créatures; comment le souhait d'une enfant, un simple "Dieu vous bénisse" (c'était le nom de la fillette) était mort à l'âge de quinze ans, ainsi qu'une petite sainte, morte doucement, sans souffrance, comme s'endormant d'un profond sommeil.

On m'a dit depuis que Blanche de Kerhor était morte à l'âge de quinze ans, ainsi qu'une petite sainte, morte doucement, sans souffrance, comme s'endormant d'un profond sommeil.

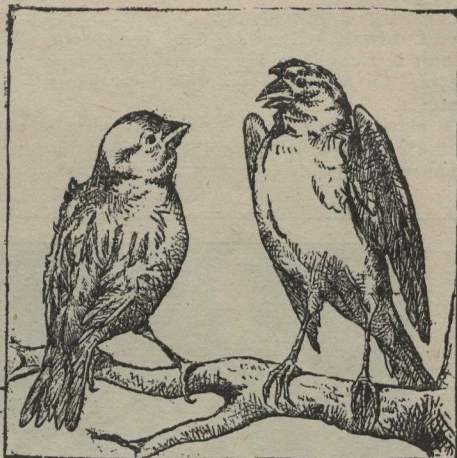
Je la pleurai sans en être étonné; ce n'était pas une fleur de la terre.



—Hélas! je pleure et je suis dans la peine, car j'ai perdu mon frère cheri...
Ecoutez, chers enfants, comment c'est arrivé, et profitez du récit de son malheur...



Récit d'un moineau



Nous étions deux moineaux, nés dans un même nid. Nous nous aimions d'un amour tendre. J'étais l'aîné; mon frère était espiègle, et j'avais souvent à lui rappeler les conseils de nos parents pour le tenir dans l'obéissance.

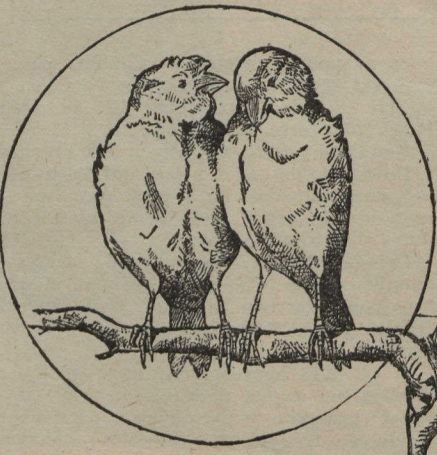
Nos jeux étaient communs. Perchés sur la même branche, nous charmions nos loisirs en de mélodieux concerts. C'était à qui des deux lancerait le plus vigoureux "tchip! tchip!" Nous étions heureux.

Ce n'est pas à dire qu'il n'y avait jamais de nuage dans notre ciel.

Gâté par sa maman, parce qu'il était le plus petit, mon frère était parfois volontaire, et montrait une méchante humeur quand je refusais de faire sa fantaisie.

Il arriva même qu'entétés tous les deux, nous vidâmes notre querelle à coups de becs et d'ongles.

Combien je le regrette aujourd'hui!



Ces grandes batailles étaient suivies de longues bouderies. Nous quittions notre branche unique et, dos à dos, nous prenions notre plus maussade mine.

C'est pourtant bien vilain de boudier!



—N'y touche pas, lui dis-je, père nous l'a défendu.

C'est du poison!

—Qu'en sais-tu?

—Père me l'a dit.

—Du poison, ces belles graines?

Allons donc! J'en veux goûter.

Un jour, de notre branche, je vis mon frère voler vers de petits grains rouges brillants.

Il m'appela pour partager sa bonne fortune.

Malgré moi il en goûta, et bientôt je le vis trembler sur ses pauvres pattes. Il tourna vers moi des yeux désespérés, battit de l'aile et me dit:

—Pierrot, ne... désobéis... jamais...

Il tomba. Il était mort.

AIME GIRON.

Traits d'intelligence des fourmis

En 1864 ou 1865, pendant que je m'occupais de sériculture, dit le professeur Beson, j'avais placé de jeunes vers à soie sur de petits mûriers plantés en pleine terre, et avais protégé mes élèves contre les moineaux, guêpes, etc., en disposant des châssis en calicot. Les fourmis montèrent alors à l'assaut et, dès qu'un jeune vers tombait par terre à la suite de leur attaque, des fourmis restées par terre emportaient la victime.

Pour empêcher l'ascension des fourmis, je garnis alors d'un anneau de glu et le tronc du mûrier et les bâtons qui soutenaient les toiles.

Pendant quatre jours, la glu forma une barrière infranchissable; le cinquième jour, un ingénieur se révéla. Au moment où j'arrivai devant mon mûrier d'étude, les fourmis, au lieu de ramasser les quelques vers tombés par accident, avaient une allure tout à fait différente; elles formaient une longue file dont la tête grimpa à l'arbre. Quand celle qui ouvrait la marche fut arrivée à la glu, je vis seulement de quoi il s'agissait; elle portait entre ses mandibules un gros grain de sable, qu'elle déposa comme un pavé dans la glu, puis se mit à redescendre. Les autres fourmis de la colonne vinrent successivement palper cet embryon de pont, redescendirent aussi et, après une dizaine de minutes, toutes les fourmis, qui montaient, portaient leur grain de sable. Après une demi-heure d'observation, le pont traversait la glu et était assez large pour livrer passage à quatre fourmis marchant de front. Je leur abandonnai mon mûrier pour les payer de leurs travaux intelligents.

LEÇON DE GRAMMAIRE

Un professeur de français disait à un jeune Russe, son élève: Le féminin s'obtient par la substitution de elle à eau; ainsi, beau, belle. Là-dessus, le Moscovite se met à l'oeuvre, et revient le lendemain avec une page admirablement écrite et qui commençait ainsi: Chapeau, chapeau; rideau, ridelle; passereau, passerelle; seau, selle; vaisseau, vaisselle; crapaud, crapelle.

BONS MOTS

Un mot sorti de la mignonne bouche d'un baby de trois ans:

—Embrasse-moi, comme tu m'aimes, lui disait sa mère.

—Oh! non, maman.

—Pourquoi donc?

—Je te ferais mal!

N'est-ce pas, chers enfants, que tous vous aimez vos papas et vos mamans autant que cela?

UN TOUR DE FICELLE

Passant une ficelle par la boutonnière de votre habit, vous en faites tenir les deux bouts par la personne la plus robuste de la société, le forgeron s'il est présent, et vous annoncez que vous vous dégagerez sans couper la ficelle.

Ceux à qui vous proposez ce tour tiendront les deux exécutés de toutes leurs forces, car ils penseront que vous tenez si bien que la ficelle cassera ou que l'étoffe de votre habit se déchirera. Mais leurs efforts sont inutiles. Vous ôtez votre habit et à l'hilarité générale, vous êtes débarrassé de la ficelle.



Concours-métempsycose de l'Album Universel

En punition de leurs crimes abominables (l'âne, lui, ayant tondu d'un pré la largeur de sa langue), un certain nombre d'animaux furent condamnés par le puissant génie Métempsycosus à changer mutuellement de tête. Mettez chaque tête sur les épaules qui lui conviennent et vous mériterez un des vingt magnifiques prix offerts par l'Album Universel à ses nombreux concurrents.

NOTE IMPORTANTE. — Les enveloppes devront porter les mots 12^{ème} Concours, nous parvenir au plus tard le 6 du mois d'août, et ne pas contenir autre chose que la carte exigée. Que tous nos concurrents se conforment avec soin à ces conditions, s'ils tiennent à ne point voir leur réponse tomber à l'eau.



Explications.

Nos lecteurs ne seront peut-être pas fâchés d'apprendre ce qu'est exactement une métempsycose. Voici: Les disciples païens du philosophe grec Pythagore croyaient qu'après la mort les âmes allaient animer d'autres corps d'hommes ou d'animaux, jusqu'à ce que le temps de leur purification soit accompli. C'est, comme on peut le voir, une ébauche imparfaite du dogme de l'immortalité de l'âme.

Par analogie, notre concours vous offre aujourd'hui une métempsycose, ou, pour

être plus exact, une "métenképhalose", c'est-à-dire une migration de têtes d'animaux sur le corps d'autres animaux: Rien de plus original, de plus drôle, n'est-ce pas?

Allons! un peu de courage; tranchez bravement les têtes; taillez, coupez, décapitez sans crainte, et placez sur les épaules de chaque animal la tête qui lui est propre: Gardez-vous bien de vous tromper: vous vous feriez dévorer.

Que si vous tenez à conserver intact votre beau journal, vous n'avez qu'à laisser les ciseaux au repos et, vous servant des numéros inscrits sur chaque dessin, écrire simplement, par exemple: 1=2, etc.

Ajoutez-y vos noms et votre adresse, bien lisibles. Expédiez le tout, par la poste, à Concours No 12, Album Universel, 1961 rue Sainte-Catherine, Montréal, Canada.

Les solutions de ce concours seront publiées dans un des numéros prochains de l'Album Universel, ainsi que le nom des 20 concurrents heureux, et celui de toutes les personnes qui nous auront envoyé la solution exacte.

Solution du Concours No 8 :
CELEBRONS GAIMENT LA SAINT-JEAN-BAPTISTE

Noms et adresse des concurrents heureux :
Alexandre Bolté (L'Original), 1864 1/2 rue

Ste Catherine, Montréal; Mme Edmond Dubois, Ste Thérèse, comté Terrebonne; J. A. Genoie, 1500 Esplanade, Ville St Louis, Montréal; Angelina Nolin, P. O. Box 407, Claremont, N. H.; Hélène Leclair, Boîte 174, Sorel; Arthur Landry, Boîte 400, Trois-Rivières; Lorenzo Picher, St Léonard d'Aston, comté Nicolet; Maria Dupuis, Châteauguay; Léa Girouard, 847 St Dominique, Montréal; Jos. Caron, 841 William Ave, Winnipeg, Manitoba; Pauline Tremblay, 56 Parc Lafontaine, Montréal; Thomas Demers, Bte 36, Coaticook; Omer Bussières, rue Montmagny, 23, St Malo, Québec; Mme Arthur Boucher, St Lambert, comté Chambly; Mlle M. Galipeau, 21 Barclay St., Worcester, Mass.; Mme F. G. J. Comeau, Halifax, 171 Pleasant St.; Maria S. A. Fournier, organiste, St Charles de Bellechasse; J. E. Chapdelaine, N.-Dame, Manchester, N. H.; Alph. Beaudry, No 5, rue Labelle, Montréal; Wilfrid Barras, 131 rue St Pierre, Québec; Alphonse Guilmette, 101 Summer St., Central Falls, R.I.

Les concurrents dont les noms suivent ont également trouvé la vraie solution:

Mlle N. N. Galipeau, Mme Joseph Talbot, B. A. Hubert, Adrien Thibaudeau, G. A. Lafortune, Roméo Carrier, A. C. Bélanger, Chs. E. Paquet, Alice Forget, Adrienne Dubrulle, Ls J. Forget, Loretta Lépine, William Marchand, Alphonse Caron, Albé-

ric Guay, Antonia Boulet, Ludovic Blouin, E. A. Desmarais, Emmanuel Bilodeau, Raoul Nadon, Arthur Labelle, Denis Saint-Cyr, Emma Ledue, Ls Victor Cloutier, Mme Jos Girouard, J. N. Nicole, Florian Ruest, Hébert Gauvin, Ernestine Gagnon, J. C. Parent, Laura Lavoie, Marguerite-Marie Deschamps, Brockton; Alice Beaudry, Lynn; Elphège Désilets, Manchester; P. E. Martin, Fraserville; E. Renault, St Vincent de Paul; Timothée Dion, New-Bedford; Joseph Bourgeois, North-Adams; Alphonse Goulet, Holyoke; DeBlois LaBrosse, Central Falls; Mme J. Archambault; Léa Savaria, Haverhill; F. Bellefeuille, Trois-Rivières; L. U. Renaud, Québec; Jos. Adolphe Paquet, Lévis; Mme Dolorès Brunet, Woonsocket; Fleurienne Laperle, Sorel; Mme Thos. Boissinot, Québec; Napoléon Mandeville, Sorel; E. Perrin, Montréal; Marie-Eugénie R.; Mme Alphonse Hébert, Laprairie; C. Burino, Anna Lemieux, Richelieu; V. Labrosse, Verner, Ont.

C'est votre estomac qui sait ce qu'il y a de meilleur pour votre santé.

Votre estomac, ou plutôt votre appétit, sait ce qui est le meilleur pour votre santé.

Le pain que votre appétit dédaigne n'est pas bon pour votre estomac.

Il est très facile aux organes d'assimiler de bon pain.

Au contraire, quel dommage ne vous cause pas le mauvais pain?

L'appétit ne se trompe jamais.

Vous pouvez laisser à votre appétit le soin de décider si le pain est bon ou s'il est mauvais.

Quand une personne a goûté une fois du pain fait avec la farine "Royal Household" suivant la recette, elle n'en saurait jamais aimer d'autre.

Tout autre pain est fade et pâteux, comparé à celui-là

Ecrivez pour les recettes que nous envoyons gratis.

Ogilvie Flour Mills Co., Ltd.,
Montréal

Ville St-Louis, 25 avril 1905.
Inutile de vous dire que votre farine est insurpassable par aucune autre.

Mme JEAN BRUNET
1234, rue Clark

BONS ROMANS

Voulez-vous occuper agréablement vos heures de loisir? sur réception d'une piastre, j'enverrai franco douze volumes choisis parmi les ouvrages des romanciers les plus célèbres. En voici les titres: Les Fiançailles d'Yvonne — Vengeance de Femme, en 2 vols — La Capitaine — Le Château de Villebon — Miséricorde — La Cosaque — Les Dames de l'Irlande — Le Missel de la Grand-Mère — La Loi d'Amour — L'Ami du Château — La Belle Tiennette — Un Duel à Mort — La Fiancée du Tueur de Lions — Le Mendiant Noir — La Lanterne Rouge — L'Enveloppe noire — Chagrin d'Amour — Le Sacrifice d'une Femme — La Dame d'Auteuil — La Volusee d'Enfants — Le Secret du Blessé — Le Compagnon Invisible — Mariage aux Roses — Les Dix-sept ans de Marthe — La Bruyère d'Yvonne — La Langue de Madame Z — Cœur de Sceptique — Un Mariage de Confiance — La Fille des Vagues — Amour d'Enfant, Amour d'Homme — La Vierge des Maquis. Un numéro spécimen sera expédié franco à toute personne qui m'enverra dix cents. Adressez: Deom Frères, 1877 rue Ste-Catherine, Montréal.

Formule pour les Solutions
CARTE DU CONCOURS No 12
de l'Album Universel, 1961, rue Ste Catherine, Montréal, Canada.

Solution

Noms et adresse



Récréation enfantine

JOUJOUX EN BOUCHONS

ECRIRE A L'INTERIEUR D'UN OEUF

NOUS nous servirons aujourd'hui de l'une des matières qui est la plus commune et qui, cependant, va nous fournir la plus riche collection de joujoux, d'objets d'utilité ou de fantaisie, que nous puissions désirer; il s'agit des vieux bouchons, dont le liège, plus facile à travailler que le bois, va se transformer sous nos mains, sans outils, comme nous allons le montrer maintenant.

Voyons d'abord comment on coupe un bouchon sans risquer de se couper les doigts. Couchez le bouchon sur un morceau de carton épais, par exemple un calendrier, tenez de la main droite le manche d'un couteau de table ordinaire à bout rond, posez la lame de ce couteau à l'endroit où vous voulez couper le bouchon, et, en appuyant sur le dos de la lame avec la main gauche, faites aller et venir le bouchon, qui roulera tout en se coupant (fig. 1 du dessin). Comme la coupure n'est jamais bien nette, vous la frotterez ensuite sur un morceau de papier de verre, que nous appellerons le "polissoir". Vous pouvez ainsi couper un bouchon en une série de "rondelles", qui, une fois polies, auront toutes un demi-centimètre d'épaisseur; nous pourrions les employer à la fabrication des pions d'un "jeu de dames"; il en faut 40, dont 20 blancs et 20 noirs; les premiers restent comme ils sont; les autres sont noircis avec de l'encre ou de la couleur; vous pourrez aussi coller, sur l'une de leurs faces, des rondelles découpées dans du papier noir; une pièce de 5 centimes vous servira à tracer ces rondelles de papier bien rondes.

Nous aurons besoin, par la suite, de morceaux de bouchons de différentes longueurs; la figure 3 montre comment on les obtient. Coupons un bouchon, d'abord en deux parties égales "a"; une de ces moitiés sera coupée en deux quarts comme "b"; coupez "b" en deux, et vous aurez les deux huitièmes "c"; enfin "c", divisé en

Ce n'est pas possible! allez-vous vous écrier. Un oeuf n'a ni portes ni fenêtres; notre petit doigt, et même la plus fine aiguille à maman ne saurait y entrer; comment voulez-vous qu'un crayon ou une plume puisse aller "gratter" à l'intérieur? — Vous croyez? Ecoutez une histoire, mes petits amis, et dites-moi ce que vous en pensez :

On rapporte que le célèbre physicien Raymond Lulle, ayant été fait prisonnier par des pirates africains qui le surveillaient étroitement, trouva cependant le moyen de correspondre avec ses amis du dehors. En cassant les oeufs qu'on lui servait pour ses repas, il y trouvait des signes secrets qui le tenaient au courant des progrès de la tentative d'évasion qu'on préparait pour lui. Un prisonnier de la Bastille eut aussi recours, dit-on, à la même ruse pour écrire aux partisans de sa cause.

—Elle est très jolie, votre histoire, mais elle ne nous dit pas comment Raymond Lulle et votre prisonnier de la Bastille s'y prenaient pour écrire à l'intérieur d'un oeuf, de deux oeufs ou de trois oeufs.

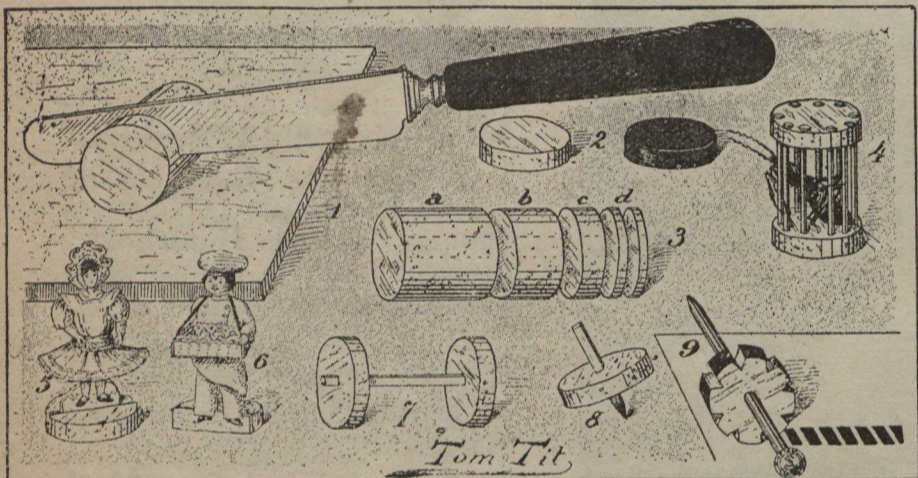
—Eh! un peu de patience, donc; pour une fois, cela ne vous fera pas maigrir. Voici la méthode à employer pour réaliser, de la façon la plus simple, cette curieuse expérience, qui a l'air de vous intriquer si fort.

Chut! que personne ne bouge et attention! Ouvrez bien les yeux, si vous lisez vous-mêmes la recette, et les yeux et les oreilles si c'est votre papa ou votre maman qui la lisent pour vous. Bon! vous voilà sur des charbons ardents, maintenant. Mon Dieu, que les enfants ont peu de patience de nos jours; il n'en était pas de même de mon temps, ou...

—Arrêtez! vous prêcherez demain: la recette! la recette!

Eh bien, la voici: mais vous serez sages?

—Est-il agaçant! Oui! oui! La recette! la recette!



deux, donne les deux minces rondelles de liège "d", dont chacune a, comme hauteur, le seizième de la hauteur du bouchon.

Pour aujourd'hui, ne nous occupons que des rondelles de un demi-centimètre d'épaisseur. Nous venons de voir comment elles nous donnent d'abord les pions d'un jeu de dames. Prenons deux de ces rondelles, et traversons leurs bords par des épingles; nous aurons ainsi une "petite cage" nous permettant de rapporter au logis un insecte recueilli dans notre promenade (fig. 4). Si vous faites une fente sur une rondelle, vous pourrez loger, dans cette fente, le pied d'une petite poupée en papier, collée sur une vieille carte de visite, puis découpée, et qui se tiendra ainsi debout (fig. 5). Autre méthode: coupez vos rondelles en deux parties égales, et collez, contre la coupure, le pied de vos personnages en papier découpé, comme le petit pâtissier (fig. 6). Ce système est très rapide et sert pour faire tenir debout des quantités de soldats en papier. Traversez, avec une allumette, le centre de deux rondelles semblables; vous aurez "deux roues" et leur essieu, qui nous serviront plus tard pour nos voitures de tous genres, wagons en cartes à jouer, automobiles, etc. (fig. 7).

Traversons le centre d'une rondelle par un bout d'allumette un peu court, taillé en pointe, et nous avons fabriqué un excellent "toton" (fig. 8). Enfin, entaillons des encoches également espacées tout autour d'une de nos rondelles, traversons le centre de la rondelle par un long clou ou une aiguille à tricoter, et faisons rouler la rondelle ainsi dentelée sur du papier blanc, après l'avoir promenée sur un tampon encreur; elle dessinera sur le papier des ornements que vous pourrez faire varier à l'infini, en changeant le nombre et la forme des encoches (fig. 9). Voilà déjà bien des jeux obtenus avec de simples rondelles de bouchon; exercez-vous à imiter ces modèles puis à en chercher de nouveaux, et conservez soigneusement dans une boîte les modèles ainsi fabriqués.

—La voici: on dégraisse un oeuf...—Ah! ça! qu'avez-vous à rire?

—Mais, M'sieu, un oeuf n'est pas un boeuf!

—N'empêche, mes amis, qu'il est gras-seux quand même. On dégraisse donc un oeuf en le lavant dans une dissolution alcaline (carbonate neutre de soude ou de potasse), — votre maman vous expliquera cela, — on l'essuie et on le laisse sécher. A l'aide d'un pinceau imbibé de matière colorante en dissolution alcoolique, par exemple de l'oseille, de l'éosine, ou mieux encore, d'une de ces belles couleurs d'aniline qu'on retire de la houille, on dessine à l'encre, et en gros caractères, sur le gros bout de l'oeuf, les signes ou initiales qu'on veut reproduire à l'intérieur. Le liquide déposé sur la coquille y pénètre peu à peu par les pores qui la traversent. Il faut avoir soin de repasser plusieurs fois le pinceau à la même place, pour que le liquide soit assez abondant pour traverser l'oeuf.

Au bout de quelques minutes, la pénétration est suffisante, et on peut laisser sécher. Pour faire disparaître ensuite toutes traces du colorant à l'extérieur, on trempe rapidement et à plusieurs reprises l'oeuf dans l'eau pure additionnée de quelques gouttes d'acide chlorhydrique ou azotique. Quand toutes les marques ont disparu, on sèche une dernière fois et l'oeuf est prêt. En le cassant, on retrouvera à l'intérieur les caractères ou signes dessinés à l'extérieur, et reproduits sous la forme d'un pointillé plus ou moins serré, suivant que la coque de l'oeuf sera plus ou moins poreuse.

Une variante du même tour consiste à dessiner les lettres avec un vernis qui obstrue les pores en ces points et en plongeant ensuite l'oeuf ainsi préparé dans de l'encre ou une solution ammoniacale de carmin. Après le nettoyage de l'oeuf à l'eau acidulée, les lettres apparaissent, à l'intérieur de la coquille, en blanc sur un fond de pointillé rose. P. G.

LA CIE DE NAVIGATION
RICHELIEU ET ONTARIO

QUEBEC, LE GIBRALTAR DU CANADA

DU NIAGARA A LA MER

Le voyage idéal à travers les merveilles du continent de l'Amérique.

Bateaux-Palais entre ROCHESTER, KINGSTON, CLAYTON, ALEXANDRIA BAY, à travers les MILLES-ISLES (la Venise Américaine) et la descente émouvante de tous les rapides du Saint-Laurent jusqu'à Montréal, d'où l'on prend le bateau pour QUEBEC, la MALBAIE, TADOUSAC, la RIVIERE DU LOUP et autres endroits sur la célèbre rivière du Saguenay dont l'attrait est incomparable de grandeur et de variété. Envoyez 6 cts pour les prospectus illustrés, à THOS. HENRY, gér. du trafic MONTREAL

Mentionnez l'Album Universel, Montréal, Canada.

LE MEILLEUR ENTRE TOUS LES Thés du Japon

Si vous êtes réellement amateur de Thé du Japon, vous avez dû faire de nombreux essais des différentes marques en vente sur le marché. Vous êtes à même de faire des comparaisons. Nous vous invitons à comparer le

Thé "Condor" du Japon

avec n'importe quel autre sous le rapport de l'arome et de la saveur. C'est un thé naturel, de la première cueillette; il n'est pas chargé de tanin et donne à la tasse une liqueur exquise. Quand vous y aurez goûté, vous direz que vous n'avez jamais bu meilleur thé que le

Thé "Condor" du Japon

AVANT

Poils Follets, Cheveux et Barbe Superflue

ENLEVÉS INSTANTANÉMENT
sans douleur et sans endommager en aucune façon la peau la plus délicate.

\$50.00 DE RECOMPENSE à QUICONQUE NE REUSSIT PAS.

C'est par un accident que le Dr Simon, de Paris, a découvert ce miraculeux produit auquel il a donné le nom de RAZORINE parce qu'il est appelé à faire disparaître l'usage du Rasoir, et nous ne craignons pas de le faire essayer. Envoyez-nous 10c. pour frais de Poste et nous vous en expédierons un paquet assez gros, pour vous convaincre de sa parfaite infaillibilité. Le prix de la RAZORINE du Dr Simon, est de \$1.00 le flacon, et est expédié franco dans toutes les parties du monde. Si votre pharmacien ne l'a pas encore en stock, insistez pour qu'il vous le procure, ou adressez

Cooper & Co., Dépt. 12, 425 St-Paul, Montréal agents spéciaux pour le Canada.

APRÈS

Le Dr Walter H. Moorhouse,
doyen de la Faculté de Médecine de l'Université Western, de Londres, dit :

C'est une chose importante quand le médecin peut recommander en toute confiance, comme remède, un certain vin qui a au plus haut degré, comme le.....

WILSON'S INVALIDS' PORT

tous les effets toniques et fortifiants de bon vin pur mêlé de Quinine, un de nos meilleurs toniques.

TOUS LES PHARMACIENS. PARTOUT.

CATARRHOL

Est le seul remède qui guérisse positivement le

CATARRHE, RHUME DE CERVEAU, FIEVRE DE FOIN.

C'est un onguent merveilleux, différent de tous les autres car il ne contient ni graisse ni saindoux; il ne rancit jamais.

En vente partout, envoyé ici ou aux Etats-Unis sur réception de 75 cents.

ADRESSEZ :

COMPAGNIE MED. PARIS-CANADA
Ch. 6, Batisse "La Presse", Montréal.

COFFRES-FORTS DE MEILINK
A L'ÉPREUVE DE L'EAU ET DU FEU
DE \$16.00 À \$50.00

LE FER À CHEVAL NEVERSUP
EST LE MEILLEUR SUR LE MARCHÉ

LUDGER GRAVEL AGENT
TEL. MAR. 964 MONTREAL
BELL MAIN 641

Écrivez pour nos prix et catalogues et mentionnez "l'Album Universel."



Souliers en cuir verni garantis pour dames

Les plus beaux pieds en ville sont ceux chaussés de nos souliers

"EMPRESS" \$3.50

Faits de poulain verni, cuir offrant le plus de résistance sans blesser le pied et qui conserve son brillant le plus longtemps. Formes élégantes et confortables. Souliers tan, pour dames, de \$3.50 et \$4.00 réduits à \$2.50.

A. LECOMPTE, Jr.
1753, Ste-Catherine
coin Sanguinet, MONTREAL
Telephone EST 3658
Ordres remplis par la malle.

Nous donnerons gratis à tous ceux qui le demandront, un joli cendrier en aluminium avec l'annonce de

La Digestive

Le vrai nom pour le vrai remède.

Guérit pour toujours **LA DYSPEPSIE**

En vente partout ou au

Laboratoire de Remèdes et Produits Végétaux Laliberté

136, RUE ST-DENIS, MONTREAL

Clark's
Fèves au Lard
DELICIEUSES
de Clark

Le Meilleur Lard, — Fèves choisies — assaisonnement parfait — cuisson scientifique.

Vendues en boîtes, prêtes à servir avec ou sans sauce Chili ou Tomates

5c. et 10c. le canistre
W. Clark, Mfr.,
Montréal.
4-9-04



L'étude du piano

VOICI quelques conseils que les mères peuvent donner à leurs enfants sur la manière dont il faut étudier le piano pour obtenir de féconds résultats.

On doit étudier lentement, très lentement, conserver toujours la souplesse de l'avant-bras, enfoncer profondément la touche, l'attaquer vivement et avec fermeté, de manière à faire parler distinctement la note et lui donner toute la force du son.

L'application de ce principe a pour but d'obtenir du piano une belle sonorité, une sonorité pleine. Or, si le bras se contracte, le son devient dur, il manque de couleur et de précision; si on n'enfoncé pas complètement les doigts dans les touches, ou s'ils se lèvent trop hauts, ils produisent un claquement en retombant sur le clavier, ce qui rend le son sec et criard.

Pour observer ces principes, une grande attention est indispensable, et toutes nos facultés doivent être constamment en éveil, tout doit être mis en jeu: les yeux pour surveiller la tenue des mains et le mouvement des doigts, l'oreille pour apprécier les sons, la volonté pour soutenir les efforts, l'intelligence pour analyser les détails et diriger l'ensemble.

Sans une étude sérieuse du mécanisme, on n'arrive qu'à des résultats incomplets. On apportera donc, dans ce travail, toute l'attention possible et une persévérance infatigable; que l'élève n'oublie pas que les exercices doivent être étudiés lentement, très lentement, en attaquant la touche avec fermeté, avec précision, qu'il faut pour le quatrième et le cinquième doigt la même énergie que les autres. On sait que le quatrième doigt est tout à fait sous la dépendance du troisième; il faut étudier des exercices dans lesquels ces deux doigts seuls travaillent. Un élève intelligent comprendra l'utilité de ce travail, qui a pour but de rendre ces deux doigts indépendants.

Lorsque les quatrième et cinquième doigts auront atteint toute la force voulue, lorsqu'il n'y aura plus de différence avec les autres doigts, on pourra entreprendre l'étude des gammes; l'égalité de force et de parfait ensemble des mains forment la plus grande difficulté de l'étude des gammes; la cause de ce manque d'ensemble et de cette inégalité réside dans la main gauche qui, outre sa faiblesse générale, est moins exercée que la main droite. Pour rétablir l'équilibre entre les deux mains, il sera utile, avant de les mettre ensemble, d'étudier la main gauche séparément et dans un mouvement très modéré; on devra parcourir quatre octaves pour que la gamme soit bien mesurée et que le temps fort tombe successivement sur le premier, le deuxième, le troisième et le quatrième degré.

Voici les procédés par lesquels on parvient à triompher des difficultés qui peuvent se rencontrer dans un morceau. Avant d'étudier l'ensemble d'un morceau, avant d'en chercher la meilleure interprétation, le style, la nuance et le caractère, il est un travail préparatoire tout à fait indispensable: ce travail consiste à convertir en exercice tous les passages qui renferment une difficulté au point de vue du mécanisme. Ces passages seront étudiés lentement, quelquefois les mains séparées, et en comptant à haute voix, si la mesure présente des complications; après les avoir fait un à un, on les réunira deux par deux, trois par trois, toujours lentement, jusqu'au moment où ils seront suffisamment sus pour être enchaînés dans leur ensemble; alors on s'occupera de vérifier toutes les nuances, sans rien oublier. Ici, on recommencera une seconde étude, afin de bien placer les nuances et de bien diriger les pédales.

Je recommande ces exercices préparatoires, car l'élève qui n'aura pas su s'y soumettre manquera toujours de précision et de solidité dans le mécanisme, ce qui lui donnera une mauvaise exécution.

* * *

UNE FANTAISIE D'ORGANISTE

Ceci est l'histoire héroïque d'un brave artiste, au temps de l'invasion allemande, en 1870.

Notre homme occupait alors les fonctions d'organiste de la cathédrale de Strasbourg, la noble ville qui avait dû céder à l'assaut de forces supérieures, sous les coups d'un bombardement implacable.

La ville était aux Prussiens, avec lesquels les habitants ne pouvaient que vivre en mauvaise intelligence, et c'était chaque jour quelque rixe ou bataille. Un matin, Jacques Kessler, ouvrier brasseur, est tué par un soldat prussien, après une altercation dont le motif importe peu, puisque tout était sujet à provocation.

On fixe l'inhumation au lendemain soir, à sept heures, pour la commodité des camarades et compagnons de Jacques. Mais

cette heure n'étant pas du goût des autorités allemandes, qui craignaient un conflit, on l'avança à trois heures de l'après-midi, ce dont les ouvriers eurent vite connaissance. Pour éviter toute manifestation, les Français s'étaient donné rendez-vous à l'église même, car, depuis la veille, un fort piquet prussien gardait la maison mortuaire.

Dans la cathédrale, c'était un étouffement complet: bourgeois, nobles dames de la haute société en grand deuil, ouvriers, femmes d'ouvriers, apprentis, tous chargés de fleurs, de bouquets, attendaient l'arrivée du cercueil. Et quelle décoration dans le sanctuaire! Du haut en bas, le choeur tendu de noir; dans les bas-côtés, de longues cravates de crêpe aux chapiteaux des piliers; un crêpe sur le tabernacle, un énorme catafalque de velours, des myriades de flambeaux; tout le clergé en chasubles et chapes de grandes cérémonies; la maîtrise au complet. C'est l'abbé Maurice qui avait ordonné ce déploiement de luxe, à ses frais personnels.

Le corps de Jacques enfoui sous le catafalque, l'office suit son cours. Nous approchons de l'offertoire. C'est le moment...

A l'instant où le prêtre hausse son calice, l'organiste attaque doucement, en mineur, l'introduction de... la "Marseillaise"! puis, une courte pause. Un immense soupir monte de l'auditoire, comme une atmosphère de sympathie qui enveloppe l'artiste à son banc.

Mais laissons la parole à l'organiste:

"Je me regarde dans la glace qui me sert à suivre la messe et qui reflète à la fois la nef et le sanctuaire: j'étais vert et mes rares cheveux se dressaient sur mon crâne. Quant à l'abbé Maurice, que je guettais particulièrement, je vis la coupe vaciller entre ses doigts.

"—Bon, me dis-je, satisfait de moi-même et du public, nous allons rire tout à l'heure. Je coupe mon chant par un lugubre répons de basse. J'ajoute deux jeux pour: "Le jour de gloire est arrivé". Ici, à la main gauche, des notes sinistres et détachées, puis chaque membre de phrase s'accroît de plus en plus, et j'arrive au refrain. Une série de modulations pour enfler la rentrée: je ralentis, j'ai l'air d'hésiter à frapper le grand coup. Et je regarde dans ma place. Debout, au milieu du choeur, plus pâle que son surplis, l'abbé Maurice fixe ma tribune, puis, complètement affolé, se met à battre du bras la mesure à quatre temps, pour me presser, m'enlever et me lancer à fond de train.

"Je n'y résiste plus, je lâche tous mes registres. En avant les pédales, les bombards et le diable, en avant le vrai ton, le majeur: "Aux armes! citoyens!" Et le chant patriotique, le chant patriotique français éclate à tous les tuyaux et fait rage. Et je vais, je vais, tapant, cognant, ruisselant jusqu'aux trois accords finals. Puis je lève machinalement le nez en l'air, très étonné que la voûte de la cathédrale n'ait pas éclaté.

"Je quitte mon tabouret et regarde l'assistance. Tous tournaient le dos à l'autel et faisaient face à l'orgue, mimant, gesticulant, étouffant leurs cris. Descendu sur la place, je suis embrassé, pressé de félicitations, de poignées de main, fêté comme un Dieu!

"Le lendemain, à huit heures du matin, un pli que me remet un casque pointu, m'invite à me présenter à la commandature. Je m'y rends.

"C'est vous, dit le chef de place, qui avez joué la "Marseillaise", hier, à un enterrement?"

"—Il y a erreur, monsieur le commandant; j'ai joué les "Deux Grenadiers", de Schumann.

"—Prenez garde, les témoins ne manquent pas...

"—Monsieur le commandant, venez chez moi: sur mon piano vous trouverez les "Deux Grenadiers", de Schumann, et vous vérifierez.

"On détache un planton, qui va chercher le morceau et m'en réfère au chef de musique, qui reconnaît bien les "Deux Grenadiers", de Schumann, mais reconnaît aussi que l'oeuvre se termine par la "Marseillaise".

"Et c'est la vérité. J'étais sauvé.

"—Un bon conseil, ami, dit le commandant: Si vous alliez geindre, sur l'orgue, ailleurs qu'ici? qu'en pensez-vous? Réfléchissez: l'avis mérite considération."

RECLAME DES MENAGEMENTS

Un estomac débilité réclame des ménagements. Le BAUME RHUMAL préconisé contre toutes les affections de la gorge et des poumons, est facilement assimilé et n'exige pas un régime spécial. 25 cents partout.

Un bienfait pour le beau sexe!

Poitrine parfaite par les



Poudres Orientales

les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix: Une boîte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00. Expédiée franco par la poste sur réception du prix.

Dépôt général pour la Puissance.

L. A. BERNARD, 1882 Rue Sainte-Catherine, MONTREAL
Aux E.-U.: Geo. Mortimer & Son, Boston, Mass.

GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM

Grande voie internationale du commerce et des touristes

Service de trains rapides. Aménagement moderne. Voie ferrée incomparable. Employés courtois. Magnifiques chars dorés sur convois de nuit. Chars salon, café et restaurant sur tous les convois de jour.

La seule voie ferrée atteignant ce paradis tant vanté des touristes et des sportsmen qu'est le

District du Lac Muskoka

La plus fréquentée de toutes les stations balnéaires du Canada, et celle qui offre à ses visiteurs les plus beaux paysages, les beautés naturelles les plus riches et les plus pittoresques, en même temps que le confort et les commodités qu'on ne peut se procurer même dans des endroits beaucoup moins sauvages.

Demandez à n'importe quel agent sur la ligne du Grand Tronc, les indicateurs, itinéraires et brochures sur les stations d'été, ainsi que les renseignements de tous genres.

J. QUINLAN, agent de district, Gare Bonaventure, Montréal.

LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montréal

DE LA GARE WINDSOR

BOSTON, LOWELL, †9.00 a.m., *7.45 p.m.
PORTLAND, OLD ORCHARD, †9.00 a.m. *7.45 p.m.
SPRINGFIELD, HARTFORD, - †7.45 p.m.
TORONTO, CHICAGO, †9.30 a.m., *10.00 p.m.
OTTAWA, †8.45 a.m., *9.40 a.m., †10.00 a.m. *4.00 p.m., *9.40 p.m., *10.10 p.m.
SHERBROOKE, †8.30 a.m., †1.40 p.m. †4.30 p.m. *7.25 a.m.
HALIFAX, ST. JOHN, N. B., - †7.25 p.m.
ST. PAUL, MINNEAPOLIS, *10.10 p.m.
WINNIPEG, VANCOUVER, *9.40 a.m., *9.40 p.m.

DE LA GARE VIGER

QUEBEC, †8.45 a.m., *2.00 p.m., *11.30 p.m.
OTTAWA, †8.20 a.m., †5.45 p.m.
JOLLETTE et ST-GABRIEL, - †8.45 a.m. †8.50 a.m., †2.00 p.m., †4.45 p.m.
ST-AGATHE, †9.00 a.m., †9.15 a.m., †1.25 p.m. †4.30 p.m., w 5.20 p.m., †5.30 p.m.
LABELLE, †9.00 a.m., †4.30 p.m.
* Quotidien. † Quotidien, excepté les dimanches M Mardi et jeudi. R Mardi et jeudi seulement. ‡ Dimanche seulement. † Quotidien excepté le samedi. † Samedi seulement. w Vendredi seulement.

A. LA LANDE agent des passagers pour la ville, Bureau des billets de la ville, 129 rue St-Jacques, voisin du Bureau de Poste, Montréal.

Billets de passage sur steamers sur l'Atlantique et le Pacifique.

New York Central and Hudson River, R. R.

Les Trains quittent la Gare Windsor comme suit :

7.50 A.M. tous les jours (Pour tous les points des Montagnes Adirondacks, Malone, Utica, Syracuse, Rochester, Buffalo, Albany, New-York et tous les points au Sud.)
7.30 P.M. tous les jours.
7.50 A.M. excepté le dim.
10.20 A.M. excepté le dim.
2.00 P.M. excepté le dim.
5.10 P.M. excepté le dim.
6.10 P.M. excepté le dim.
7.30 P.M. tous les jours.
9.15 A.M. Dim. seulement.)
Train local pour Chateauguay, Beauharnois, et Valleyfield.

NOTE. — Le train de 7.50 a.m. n'arrête pas à Chateauguay.

Pour billets, horaires, accommodation de chars Pullman, et toutes informations, adressez-vous au bureau de la ville, 130 rue Saint-Jacques.

H. J. HÉBERT, Agent local pour la vente des billets
F. E. BARBOUR, Agent général



GRATIS

un livre très sériel sur les maladies des nerfs et une bouteille échantillon de notre remède sont envoyés gratuitement à ceux qui en font la demande, aux pays surtout.
KOENIG MED. CO., 100 Rue Lake, CHICAGO, En vente chez les pharmaciens; \$1.00 la bouteille, 6 pour \$5.00.

Un peu d'économie domestique



LA COUTURE A LA MAISON



NOMBREUSES parmi nos mamans canadiennes sont celles qui, malgré la marmaille nombreuse et remuante, trouvent le moyen de faire elles-mêmes presque toute la couture que nécessite l'habillement de la famille. Et, c'est plaisir de voir avec quel

succès, dans la plupart des cas, ces ingénieuses qui n'ont jamais appris les secrets multiples de l'aiguille, parviennent à donner aux choses qu'elles confectionnent ainsi un cachet d'élégance et de bon goût.

Depuis plusieurs années, la mode voulait bien aider aux petites couturières improvisées; elle avait, pour cela, consacré les vêtements amples, bouffants, sans lignes déterminées; mais il semble n'en plus devoir être ainsi, et voici que de nouvelles difficultés vont surgir et que la ménagère, ne pouvant plus confectionner elle-même ses robes et celles de son petit monde, le budget familial va se grêver de nouveaux frais: ceux de la couturière. Il est pourtant déjà bien assez lourd, ce pauvre budget familial.

Maintenant, hormis les blouses et les chemisettes, c'est-à-dire les corsages différents de la jupe, on a supprimé le mouvement blousant.

On revient beaucoup aux robes entières pour les toilettes habillées, et avec celles-ci, il faut des corsages ajustés.

Nous ne vous dissimulerons pas, mesdames et mesdemoiselles, que leur préparation est plutôt difficile. La blouse pouvait recouvrir une doublure s'écartant plus ou moins de la perfection; mais un corsage ne saurait être réussi que s'il est fait sur un bon dessous.

Les premiers détails sont très importants dans la confection d'une doublure de corsage, et comme l'on doit considérer d'abord la disposition du patron sur le tissu, l'on doit avoir grand soin de placer bien correctement chaque pièce; la moindre erreur causerait des difficultés sans fin. On emploie des tissus variés pour les doublures de corsage, mais le taffetas et la sicilienne donneront plus de satisfaction que les autres. Les doublures de coton telles que la percaline, la satinette, le cambrai, sont également désirables pour les corsages moins habillés. Le tissu de coton doit être taillé en largeur. Quel que soit le tissu, on doit choisir une couleur assortie à celle de l'étoffe du corsage.

Prenez le patron, choisi de la grandeur voulue, et disposez-le sur la doublure, en suivant exactement les rangées de perforations et de manière que les différentes parties soient placées dans le sens même du tissu. Marquez distinctement tous les crans et les perforations avant d'enlever le patron. Bâissez (faufilez) d'après les indications marquées, d'un point égal, avec du gros fil. Après que la doublure a été convenablement ajustée, piquez soigneusement toutes les coutures à la machine, en suivant exactement le bâti; enlevez ensuite ce dernier, coupez les coutures bien droites en les fendant soigneusement à la ligne de ceinture.

On doit repasser les coutures sans les plisser et sans les étirer, surtout près du cou et des emmanchures, où les différentes lignes décrivent des courbes taillées de biais. Une petite planche à repasser destinée à cet effet, sera très commode. Tous les bords sont unis, et l'un des bouts est arrondi. Cette planche est élevée sur une autre planche de dimensions semblables, ce qui donne aux deux de la solidité. Pour repasser les manches, on emploie également une planche spéciale. Elle a généralement deux ou trois pieds de longueur, et s'effile presque en pointe. Le plus grand bout ayant 6 pouces de largeur et l'autre trois pouces. Tous les bords et extrémités sont arrondis.

Parfois, lorsqu'un corsage a été entièrement repassé, il portera les marques du fer. Dans un cas semblable, il faudrait recourir au procédé à l'éponge. Posez les vêtements sur la planche à repasser, tordez un linge trempé dans l'eau, et posez-le sur toutes les marques lustrées produites par le fer; enlevez presque immédiatement.

À côté des corsages bien tendus, on fait beaucoup de corsages drapés en travers; c'est joli et gracieux, mais il convient d'ajouter qu'ils ne sont point seyants à toutes les tailles; on pourrait croire qu'ils avantaient le buste, c'est une erreur; ils ont pour effet de raccourcir les tailles déjà courtes. En résumé, avant de se décider pour des draperies en travers, nous conseil-

lons d'essayer ce genre en mousseline à patrons, ou tout autre tissu sans valeur.

L'étoffe du dessus doit être tendue sur le mannequin ou sur la personne, sans aucune couture; aussi préférons-nous, bien que l'intérieur du corsage apparaisse ainsi avec moins de netteté, que les coutures de la doublure ressortent en dehors.

Le fond du corsage étant entièrement baleiné, on tend le dessus, mais la disposition est quelque peu différente selon la nature de l'étoffe employée. Les plis du drap, même du drap léger, sont presque toujours réguliers, bien formés, quelquefois ils forment des tuyaux ronds; alors ils sont solidement maintenus sur la doublure par de bons points exécutés dans le creux des plis. Les étoffes souples, légères et floues, se drapent moins régulièrement; ce sont plutôt des fronces fixées, elles aussi, de place en place.

Voilà comment on peut réussir le corsage drapé, si fort en vogue actuellement. Puisent ces quelques conseils aider quelques petites couturières-amateurs dans la confection de leurs jolies toilettes.

EDNA.

POUR EMBELLIR NOTRE INTERIEUR

QUELQUE modeste que soit la demeure, elle peut toujours offrir, sans souci de luxe, sans grande dépense, un petit coin intime assez coquet pour y recevoir ses amis, tout en étant suffisamment simple pour que l'on puisse y travailler journalièrement; ce sera là que les enfants feront leurs devoirs sous la surveillance maternelle, et que le mari viendra, le soir, après le souper, causer ou lire, tout en se reposant des fatigues de la journée.

Que sera cette pièce? Nullement le petit salon ou le boudoir aux meubles fragiles et salissants, où l'on craint la venue des enfants.

Tout sera réuni en vue du plus grand confort possible, tout en restant dans la note de simplicité voulue.



Notre langue n'est pas assez riche pour nous fournir un mot qui baptise la pièce dont nous parlons, mais nous la définirons assez justement en disant qu'elle tient à peu près le milieu entre le petit salon et la chambre de travail.

Il faudra proportionner la quantité de meubles à la place dont on dispose. Il est nécessaire que cette pièce ne soit pas encombrée, c'est-à-dire que l'on puisse y circuler librement, sans crainte de déranger ou de casser quelque objet.

Les fauteuils, les chaises, le canapé ou la chaise longue — s'il y a place pour ces meubles, qui prennent un espace relativement important, mais sont appelés à rendre de grands services — seront recouverts d'un tissu clair et gai à l'oeil, sans être fragile. Le bois laqué, blanc, vert d'eau ou mauve, est très bien; on peut acheter des sièges en bois blanc d'aspect rustique, ressemblant aux meubles de jardins, et après les avoir recouverts d'une ou plusieurs couches de peinture-émail de la teinte choisie, on a des sièges suffisamment coquets, qui seront ensuite habillés par des coussins de mousseline Liberty, de cretonne fleurie, dont la teinte dominante sera celle du bois.

On fait de fort jolies étoffes "art nouveau", si bon marché que je suis certaine qu'aucune de vous, mesdames, ne saurait résister à la tentation d'en acheter quelques verges pour embellir sa demeure. Avec ces tissus on chiffonne mille et un bibelots qui donnent une grâce toute particulière au logis, l'embellissent, le parent et surtout lui donnent un certain cachet personnel et bien féminin.

Jamais peut-être on a tant aimé les coussins; de toutes formes, de toutes dimensions, ils sont posés dans tous les coins de la demeure, carrés, longs, en rectangles; il y en a aussi de ronds où l'on peut bien appuyer la tête; ils plaisent tous et sont bien faciles à faire.

Mais revenons aux sièges que nous devons habiller; lorsqu'ils ne sont pas rembourrés, il est nécessaire que les coussins soient fixés à demeure à l'aide de petites tresses; quatre sont indispensables pour le siège lui-même, tandis que le coussin du dossier sera suffisamment maintenu en bonne place par deux petites tresses fixées aux coins supérieurs. Faites autant de coussins que vous voudrez; il n'y en aura jamais trop.

Nous ne parlerons pas des meubles qui orneront la pièce, car chacune de vous, se-

lon la destination qu'elle lui réserve, y mettra ce qui répondra le mieux à ses besoins. Par exemple, on ne saurait se passer d'une table qui laissera à portée de notre main un encrier et une écritoire, aussi utiles pour faire les comptes journaliers du ménage que pour écrire une lettre à une amie. La table à ouvrage y trouve également sa place, et aussi la machine à coudre, qui sera réléguée dans un coin, quand elle aura rendu les services que l'on réclame d'elle.

À côté des travaux sérieux, il doit y avoir place pour les petits ouvrages de fantaisie. Votre journal, chères lectrices, vous indique souvent la façon d'exécuter de jolis ouvrages de dames, vous n'aurez que l'embaras du choix; ils trouvent place dans un joli panier, que vous aurez garni avec quelques petits morceaux d'étoffe, ou bien ce sera dans une corbeille dite "travailleuse", tendue de cretonne fleurie, semblable aux coussins des sièges. Ces ouvrages pourront aussi trouver place dans une petite table de fantaisie qui, lorsqu'elle sera fermée, tiendra lieu de table à thé; on aura alors soin de la recouvrir d'un joli petit tapis en tissu lavable, granité ou toile de couleur gaie; cette sorte de napperon habillera la table tout en la protégeant des taches.

Avec quelques morceaux de bois blanc, vous pourrez aussi faire vous-même une mignonne étagère dont toutes les parties, montants et planches, seront recouvertes de cretonne fleurie, c'est là que l'on posera ou de menus objets, ou les quelques livres familiers que l'on aime à avoir près de soi.

Toute femme aime à rêver quelque peu, aussi une note gaie doit-elle être donnée à la pièce où l'on passe une grande partie de ses journées. Sur une petite table, sur la cheminée, un peu partout, on sèmera, au gré de la fantaisie, de menus bibelots, simples futilités qui enjolivent.

JEANNE BERTRAND.

REPONSES AUX CORRESPONDANTS

NOTE. — Il sera répondu dans cette colonne à toutes les questions que voudront bien nous poser nos lecteurs et lectrices, concernant l'économie domestique, l'hygiène, les soins de toilette, l'élégance, etc. Ces réponses sont absolument gratuites, et il n'est pas nécessaire aux correspondants de donner leur nom et adresse, un pseudonyme suffit. La réponse est donnée dans les quinze jours qui suivent la réception de la lettre.

* * *

Noella P. — En général, il faut se méfier de ces préparations pour le teint, qui contiennent, pour la plupart, du blanc de plomb et autres ingrédients nuisibles. En jetant quelques gouttes de teinture de benjoin ou de glycérine dans l'eau de ses ablutions, on est sûr de conserver la fraîcheur et l'éclat de la peau.

Mme F. X. B., Montréal. — Je ne sache pas de meilleur moyen pour nettoyer les tapis, que de les balayer avec des feuilles de thé humides, des épluchures de patates ou du marc de café. Les taches de graisse et de lait s'enlèvent en frottant la tache avec une brosse trempée dans une composition de fiel de boeuf étendu d'eau. L'ammoniaque enlève la graisse, mais change les couleurs. Les paillassons se nettoient avec de l'eau salée chaude; pour qu'ils ne jaunissent pas, on les frotte jusqu'à ce qu'ils soient séchés.

Lizette. — Votre lettre, adressée à ma demeure, s'est égarée, c'est pourquoi vous avez dû attendre si longtemps une réponse. Je ne puis, à mon grand regret, participer à cette "chaîne". Trop de demandes de ce genre m'arrivent pour que je puisse faire droit à toutes; alors, je dois m'abstenir totalement. Vous comprenez, je serais bientôt ruinée, et mon temps se passerait à copier des lettres pour faire "boule de neige". Et ce temps ne m'appartient pas, mon travail au journal le prend tout. Mille regrets; j'espère être plus heureuse une autre fois et avoir l'occasion de vous faire plaisir.

Etoile filante. — Nous répondons plus spécialement sous cette rubrique aux demandes ayant trait à l'économie domestique; cependant, je vous donne volontiers mon goût sur le choix d'un prénom pour votre futur filleul: Si c'est un garçon, j'aime bien Maurice, René ou Alain. Pour une fille: Aline, Lucile ou Suzanne. Vous serez toujours la bienvenue à m'écrire.

COLETTE.



Palmer & Son

1745 RUE NOTRE-DAME
TELEPHONE MAIN 391

Coiffeurs - Artistes

Nous faisons et tenons le stock le plus considérable de POSTICHES, TOUPETS, TRANSFORMATIONS, POMPADOURS et ONDULATIONS.

Nous sommes les plus forts importateurs, et nous avons le plus bel assortiment de cheveux naturels frisés et droits, les teintes les plus brillantes, les dessins et modèles les plus exclusifs.

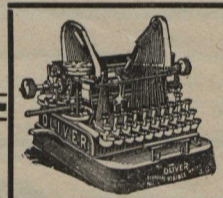
Nos salons de coiffure sont les mieux aménagés.

MANICURE, MASSAGE, VIBRASSAGE.



Catalogue Gratis Commandes par la poste demandées.

Achetez la meilleure machine à écrire au monde



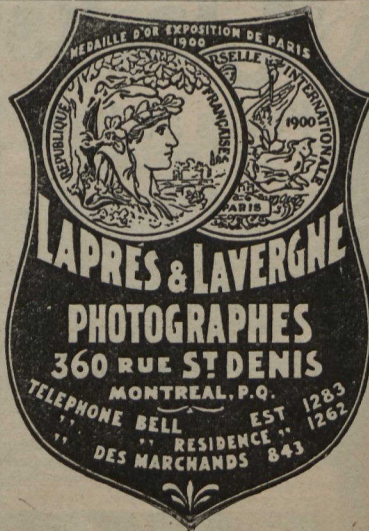
FABRIQUEE AU CANADA.

l' "Oliver"

(A ECRITURE VISIBLE)

On demande des représentants partout où il n'y en a pas

Canadian Oliver Typewriter Company, :: :: Montréal



Quelques boissons d'été

La question du breuvage durant les temps chauds n'est pas une question de petite importance, car elle a trait également à l'hygiène et au bien-être.

Les boissons glacées ne sont pas toutes au même degré rafraîchissantes et saines. De même, toutes les ménagères ne connaissent pas la meilleure manière de les préparer. Néanmoins, il est bien reconnu qu'à moins d'affecter à ce chapitre un budget considérable, on ne peut trouver dans le commerce aucun breuvage d'été qui égale en saveur et en salubrité ceux que l'on fabrique à la maison.

Il n'est pas nécessaire, comme plusieurs semblent le penser, de faire entrer dans la composition de ces boissons des vins ou des alcools. Au contraire, celles d'où ces ingrédients sont exclus, sont beaucoup plus rafraîchissantes et moins sudorifiques.

Le thé glacé constitue un breuvage délicieux, dont nos voisins, les Américains, raffolent. Il est des plus faciles à préparer. On le fait cependant de deux manières différentes, que nous appellerons procédé individuel et procédé familial. Le premier consiste à verser sur les feuilles de thé de l'eau bouillante, à les laisser infuser pendant trois, quatre ou cinq minutes — assez longtemps pour que le thé ait communiqué à l'eau son arôme — ensuite à le verser tout chaud qu'il est sur de la glace pilée. Les verres sont ainsi remplis et mis dans un récipient contenant de la glace, lequel on remplit à mesure qu'elle fond. Le thé doit évidemment être infusé très fort, car la glace, en fondant, le réduit. Lorsque la boisson est froide, on y ajoute du sucre et du jus de citron.

L'autre procédé est plus simple. Il suffit tout simplement de préparer du thé quelques heures à l'avance, de le couler dans un pot de grès et de mettre ce pot sur la glace.

Le café glacé s'obtient par le même procédé. Une très jolie manière de le servir, c'est de le verser lorsqu'il est absolument glacé, presque gelé, dans de grands verres, et de jeter dessus une cuillerée de crème fouettée ou de crème à la glace.

Une excellente limonade se prépare en faisant bouillir une livre de sucre blanc avec une tasse d'eau pendant cinq minutes. Ajoutez ensuite l'écorce râpée d'un citron et d'une orange, — le jus de douze citrons et de six oranges tranchées. Mêlez à cette limonade le contenu d'une canistre d'ananas. Servez avec de la glace au fond des verres.

Une autre boisson délicieuse où il entre de l'ananas est celle-ci: Prenez un ananas, un citron, une chopine de lait. Ecrasez l'ananas, passez le jus dans un linge fin et



L'eau de fraise est délicieuse mêlée à un doigt de vin fin.

serve ne saurait procurer au même point.

Pour une livre de fraises, il faut une livre et quart de sucre et trois chopines d'eau. Choisir de belles et bonnes fraises mûres à point, écarter toutes celles qui sont gâtées avec le plus grand soin, la moindre chose laissant ensuite son goût dans l'infusion. S'il s'en trouve de particulièrement meurtries ou tachées, supprimez la partie douteuse avec un couteau à lame d'argent. Passez-les à l'eau fraîche pour les laver vivement.

Prenez un poëlon d'office, en cuivre non étamé, ou une casserole émaillée, ou encore un poëlon de porcelaine, mais jamais un ustensile étamé, l'étain noircissant et vio-

ne de l'amertume, le sirop de sucre.

JEANNE BERTRAND.

Autres bonnes recettes

L'ANISETTE

L'anisette est une des liqueurs qu'il est aisé de fabriquer soi-même, à la maison, sans avoir besoin de recourir à des appareils de distillateur.



Un "punch" des plus appétissant.

Les industriels, qui fabriquent par grosses quantités, obtiennent cette liqueur en distillant un mélange d'anis étoilé, de coriandre, de fenouil, d'eau et d'alcool, et à cela ils ajoutent du sirop de sucre.

Mais il est facile de supprimer la distillation, tout en arrivant au même résultat.

Voici d'abord la recette pour l'anisette ordinaire :

Mettez dans une cruche en grès, avec deux pintes d'eau-de-vie et deux livres de sucre, deux onces d'anis vert concassé, une once de cannelle et dix-huit grains de macis. Laissez infuser pendant un mois, puis filtrez. Ce n'est pas plus compliqué que cela.

Maintenant, si l'on veut obtenir de l'anisette supérieure, de la qualité qu'on appelle Anisette fine de Bordeaux, voici comment il faudra procéder :

Vous achetez, chez votre pharmacien, les diverses essences que voici: essence d'anis, 1 gros; de cannelle, 1 grain; de néroli, 1/2 grain. Vous mêlez cette préparation à deux pintes d'alcool à 83 degrés. D'autre part, vous préparez un sirop, composé de cinq livres de sucre blanc et d'une pinte trois quarts d'eau; vous pouvez faire fondre votre sucre dans cette eau, indifféremment, à froid ou sur le feu. Après quoi, vous mélangez le tout. Cela fait, il ne vous reste plus qu'à filtrer au papier ou à la flanelle et à mettre en bouteilles. Vous avez ainsi cinq pintes environ d'excellente anisette.

Enfin, si vous voulez faire simplement du "Ratafia d'Anis", voici la recette :

On fait macérer une once d'anis dans trois livres d'eau-de-vie à 24 degrés. Après quoi, l'on ajoute 2 1/2 onces de sucre dans une pinte d'eau. On laisse reposer, et on filtre.

MALADIE DES ROGNONS

Elle augmente chez les femmes, mais les victimes ne désespèrent pas.

LE MEILLEUR CONSEIL EST GRATIS

De toutes les maladies connues, dont l'organisme féminin est affecté, la maladie des rognons est la plus redoutable et les statistiques indiquent que cette maladie augmente parmi les femmes.



A moins qu'un traitement opportun et efficace ne soit donné à la patiente, il est difficile qu'elle s'en sauve quand la maladie s'est une fois déclarée. Le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham est le traitement le plus efficace contre la maladie des rognons, chez les femmes et c'est l'unique remède préparé spécialement pour cela.

Quand une femme souffre de douleurs ou de pesanteurs dans les jambes, maux de reins; qu'elle urine souvent, avec douleur et sensation de brûlure; enflure des cuisses et des pieds; enflure sous les yeux; sensation de fatigue dans les rognons; qu'elle remarque des calculs dans l'urine, elle ne devrait perdre un seul instant pour commencer un traitement par le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham, qui peut lui sauver la vie.

Pour vous convaincre, lisez ce qu'a fait pour Mde. Sawyer, le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham.

"Je ne puis vous dire les terribles souffrances que j'ai endurées. Un dérangement de l'organisme féminin produisit la prostration nerveuse et une grave maladie des rognons. Le médecin me soigna pendant un an, mais mon état s'aggravait; je devins absolument incapable et je désespérai de vivre. Je me décidai enfin d'essayer le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham et je suis aujourd'hui rétablie. Je ne puis le louer trop hautement et je raconte mon cas à toute femme souffrante."

MDE. EMMA SAWYER, Conyers, Ga.

Mde. Pinkham conseille gratuitement les femmes; adressez-vous confidentiellement, Lynn, Mass.

LE ROBUR

Janvier 1905. M. BEAUPRÉ. Il y a trois ans j'étais un homme fini, mais quelques flacons de votre incomparable ROBUR m'ont rendu la force et la santé malgré mon âge avancé, et je suis depuis ce temps aussi bien et aussi vigoureux que j'ai jamais été. Quatre médecins m'avaient traité en vain pendant une couple d'années, et sans autre résultat que de me dire qu'il n'y avait plus rien à faire pour moi, et que ma seule ressource était de m'en aller à l'hôpital. Je n'aurais jamais cru qu'un seul remède pût amener un effet aussi prompt et aussi durable que ce ROBUR, auquel je dois la vie, dans mon entière conviction. PIERRE COLLIN, 157 Désery. Le ROBUR est préparé à la PHARMACIE C. BEAUPRÉ, 73 DESERY, HOUELAGA. En vente partout et par la poste, 50c et \$1.00

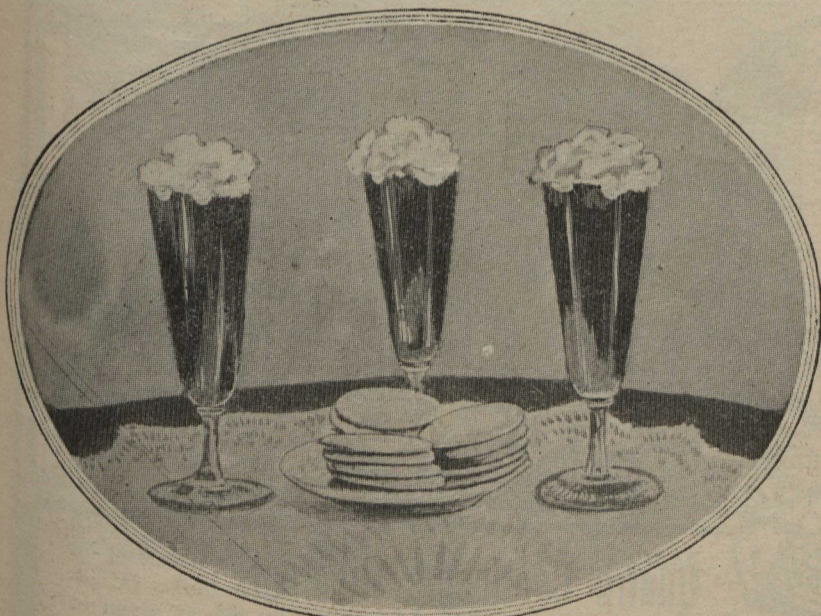
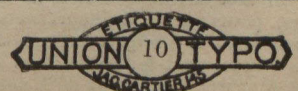
UN LIVRE POUR LES FEMMES

Toute femme qui se soucie de conserver ou de recouvrer la santé et les attraits perdus ne devrait laisser passer l'occasion qui se présente de se procurer le dernier livre de Julia C. Richard, "La Santé de la Femme." Ce livre est rempli de faits nouveaux et importants que chaque femme devrait connaître. Il vous dira comment retrouver la santé du jeune âge et comment échapper à ces maladies qui brisent la vie de tant de jeunes femmes. Un livre rempli de bon sens, écrit par une femme qui a consacré sa vie à l'étude de ces problèmes.

GRATIS AUX LECTRICES DE CE JOURNAL...

Jusqu'à ce que cette édition soit épuisée, une copie sera envoyée, franco à toute femme qui en fera la demande.

Mme JULIA C. RICHARD, Boite 996, Montréal



Une agréable façon de servir le café glacé.

ajoutez-y le lait et le jus du citron; il faut prendre garde de ne pas laisser tomber les pépins dans le mélange. Glacez le tout, et servez dans des verres où vous aurez mis un peu de sucre et de glace pilée. Un ananas conservé peut servir. C'est ce qu'on appelle la boisson créole.

Enfin, voici une eau de fraises, liqueur très fine et qui sera appréciée des gourmets. C'est une exquise boisson de saison qu'on prépare le jour même et qui donne une impression de fraises fraîches absolument particulière, qu'aucun sirop de con-

laçant les fruits. Mettez-y le sucre et l'eau. Quand le sucre est à peu près dissous, posez sur le feu et faites chauffer jusqu'à l'ébullition. Dès que le liquide bouillonne, retirez du feu et, "immédiatement", plongez-y les fraises. Couvrez. Laissez infuser une bonne heure.

Posez un linge fin — mouillé puis tordu au préalable — sur un tamis placé au-dessus d'une terrine, tamis de crin ou une passoire de porcelaine. (Gare toujours à l'étain!) Versez-y fraises et liquide. Laissez égoutter sans presser. Faites ensuite

La réserve des Indiens de Caughnawaga

(Suite)

Je vais ensuite acheter, à titre de souvenirs, quelques échantillons de l'industrie locale, dans le magasin de M. de La Ronde-Thibaudière, Iroquois notable et descendant authentique d'une longue lignée d'officiers français qui jouèrent un rôle glorieux en Acadie et au Canada. Son élégante villa est du dernier confort: piano, lits d'acajou, armoires à glaces, suspension dans la salle à manger, baignoires, rien n'y manque; on se croirait à Asnières; mais madame de La Ronde ne comprend que l'iroquois, et mes compliments se bornent à une série de courbettes que je m'efforce de rendre gracieuses — on fait ce qu'on peut.

Dans les rues du village, des "Squaws" vont et viennent, la tête drapée dans leur châle, à la façon des Espagnoles; quelques jeunes filles que je rencontre sont presque jolies, l'une d'elles a le type mongol très accentué.

Des métis blonds nous saluent au passage; malgré leur aspect européen, ce ne sont pas, paraît-il, les moins attachés aux privilèges de la "bande" dans laquelle ils sont nés: ces faces pâles ont le cœur sauvage, suivant la pittoresque expression de mon guide, et plus qu'ailleurs, là-bas, où tant de races adverses tendent à se confondre, la teinte du visage n'est pas toujours un reflet de la couleur de l'âme.

De retour au presbytère, M. l'abbé Forbes me montre un curieux livre imprimé aux Etats-Unis, et d'après lequel un certain Williams, qui vécut et mourut à Caughnawaga, il y a une cinquantaine d'années, était le vrai roi Louis XVII.

Si l'on en juge par son portrait, qui se trouve dans l'ouvrage, que je n'eus que le temps d'entr'ouvrir, il devait ressembler beaucoup plus à Charles X qu'à Louis XVI.

Aux prétentions des faux Dauphins, la duchesse d'Angoulême aurait, dit-on, plusieurs fois répondu:

"Mon père vit, je le sais, mais il est en Amérique, parmi les Sauvages."

Cet être énigmatique eut l'esprit troublé pendant la plus grande partie de son existence, il ne se souvenait de rien, ignorait d'où il venait, et ne recouvra la mémoire qu'à la fin de ses jours. Si celui-là, pourtant, était le véritable?...

Caughnawaga après Versailles et la tour du Temple!

L'auteur des lignes précédentes les a écrites tout dernièrement, elles sont on ne peut plus éloquentes et vraies; certes, il ne désapprouverait pas les photographies prises par le photographe de l'Album. Du reste, elles corroborent entièrement ses paroles.

Car, les lecteurs nous accorderont que les traits des garçons et fillettes iroquois de Caughnawaga, ne rappellent que vaguement la race la plus guerrière que connut jadis ce continent. Et, ce n'est pas là un malheur. Que le poète aime à se figurer un Indien scalpant une victime, ça peut faire, mais nous, nous préférons, et de beaucoup, les voir mener une intelligente et paisible vie rurale, telle que peinte par notre artiste de la plaque sensible.

Les confortables maisons de Caughnawaga nous plaisent plus qu'un wigwam guerrier; et si les veaux paissent devant les maisons du village, c'est qu'ils sont moins redoutables que les bisons d'antan... En ce monde, tout change, même les mœurs sauvages, et voilà pourquoi, plus tard, les Iroquois se confondront avec le reste des mortels.

JULES MAUREAULT.

Les petits métiers de la rue

(Suite)

Il y a aussi à Montréal les professionnels nettoyeurs de plaques de cuivre. Ce sont toujours des gens dans la gêne.

Avec quelques sous d'acide azotique, une éponge, du blanc d'Espagne, des chiffons, et un poignet vigoureux, l'outillage dont ils ont besoin est complet. J'allais oublier l'énergie, j'aurais eu tort, car il en faut, et de la patience aussi, pour arriver, après maintes rebuffades, à nettoyer la plaque de cuivre servant d'enseigne à M. le docteur X..., ou celle appartenant au pharmacien Y... Sans parler des boutons de porte, des rampes d'escalier, des barres de vitrines, etc.

L'hiver et la neige apportent dans nos rues tout un élément de travail. Tous nous connaissons, en effet, les hommes qui, pelles en main, enlèvent la neige de nos trottoirs et de nos toits, ou font tomber les redoutables morceaux de glace que le froid accroche aux gouttières.

De tous les métiers dont je parle, celui dont il s'agit maintenant est, sans contredit, le plus rude, sinon le moins rémunérateur. Si l'on savait combien de misère il soulage, pourtant! Malheureusement, ou heureusement, il n'a qu'un temps, celui des grands froids, c'est-à-dire de trois à quatre mois à Montréal, et... c'est déjà assez, pour

les amis du soleil et des campagnes fleuries.

L'espace dont je dispose en cette page fuit sous ma plume; je ne me permettrai pas d'achever, néanmoins, sans avoir dit quelques mots des joueurs d'orgue de barbarie, des orchestres de trottoirs, des tireuses de bonne aventure plus ou moins véridiques.

Tout ce petit monde gagne chez nous facilement sa vie: en servant des airs pleurards ou en débitant des choses saugrenues.

Presque tous ceux qui se livrent à ces métiers faciles sont Italiens. Et nous connaissons depuis des années les hommes, les femmes et les enfants qui font de l'art au rabais sous nos fenêtres. Comment, du reste, pourrions-nous nous empêcher de les remarquer? Outre qu'ils assassinent nos oreilles, les oripeaux de couleurs éclatantes que portent les femmes de cette classe "d'artistes" forcent notre attention.

Si j'en crois un ami, les tourneurs de manivelle des orgues en question, payent à la ville une taxe assez élevée. Même, dernièrement, et pour des fins de tranquillité, on leur a défendu le quartier des affaires de Montréal. C'est que, sans doute, si "ventre affamé n'a pas d'oreilles", marchands en mal de négoce n'en ont pas davantage!

Toujours est-il qu'on aime, sans les aimer, ces musiciens ambulants, qui nous forcent à les entendre gratter du violon, pincer de la harpe, ou moudre des airs méconnaissables, sur des instruments surannés sonnans la ferraille.

Moi, j'aime mieux les gracieuses fillettes qui, près du marché Saint-Laurent, munies d'une cage pleine de perruches émeraudes, disent sérieusement des naïvetés aux gogos qui croient aux histoires de bonne aventure.

Au fond, il n'y a pas de mal à cela, et on ne peut empêcher un citoyen à l'esprit faible, ou une fillette amoureuse, de payer pour s'entendre dire, presque sur commande: qu'il finira millionnaire, ou qu'elle trouvera un Prince Charmant au prochain pique-nique où elle ira.

Somme toute, l'humanité ne change guère, et les baladins, charlatans et imposteurs de notre époque, sont l'image fidèle de ceux qu'Athènes et Rome connurent dans toute leur gloire.

Les Iles St-Pierre et Miquelon

(Suite)

Ce champ de repos est imposant dans sa simplicité, et les croix qu'on y plante en souvenir des disparus, morts en mer, rendent rêver le mortel qui les regarde un instant avec curiosité. Ce lieu invite à la prière et à la contemplation, tout autant, sinon plus, que les grands cimetières des cités du continent.

A quelques milles à l'ouest de Saint-Pierre, se trouve le village de Ravand, auquel donne accès une route sablonneuse et étroite. C'est tout au plus un hameau, car il compte tout juste une demi-douzaine de huttes, et un entrepôt, construit au-dessus de la marée que laissent les hautes marées. Quand on s'y rend, il n'est pas rare de rencontrer de petites charrettes

traînées par des chiens, et ces pittoresques attelages ajoutent aux charmes de ce milieu unique.

Partout on voit, au long de la côte, des barques que l'on radoube et des pêcheurs rapiécant des filets. Les marins qui se livrent à ces rudes occupations sont pour la plupart de jeunes inscrits maritimes français, qui font leur apprentissage de matelot, avant d'être enrôlés pour cinq ans dans la flotte française. Le gouvernement de la République les paye \$30 par saison de pêche, les loge, les nourrit et les habilie.

En vérité, Saint-Pierre est une superbe école de marine. Et tous ces gars, une fois sur un navire de guerre, font des manoeuvres consommés. Car, les côtes de Saint-Pierre voyent maintes tempêtes, et qui en sort, est non seulement bon marin, mais, surtout, un courageux loup-de-mer, loti de sang-froid, et au besoin d'audace.

De Ravanel, on peut très bien voir Langlade. C'est là que le gouverneur de la colonie a sa résidence d'été. Langlade et la grande Miquelon ne sont qu'une énorme bande de sables et de rochers, témoins depuis des siècles de centaines de naufrages.

A voir les coques des nombreux navires qui ont, là, terminé leur carrière, on se sent le cœur serré. Combien de drames poignants ces épaves muettes n'ont-elles pas vus? Cependant, l'étranger observe tant de choses nouvelles et curieuses, dans la ville et ses environs, que vite, il chasse ces idées noires et se laisse vivre avec un intérêt sans cesse croissant.

Parmi les particularités qui étonnent à Saint-Pierre, le crieur public et les gendarmes ne sont pas les moindres. Le premier, tout comme au moyen-âge, par un roulement de tambour et des avis verbaux, annonce, à 9 heures du soir, que le couvre-feu a sonné, et que toutes les lumières doivent être éteintes dans les cafés et cabarets qui ne sont pas de première classe; les derniers, non sans dignité, ni zèle, veillent à la paix publique, dans une ville où les batailles de matelots ne peuvent être que communes.

JEAN ALLARD.

Nécrologie

Décès survenus à Montréal dans la semaine finissant le 9 juillet 1905.

- Mercier, Vve Chs., née Charbonneau, 62 ans.
- Beaulieu, Joseph, 62 ans.
- Bisson, Joseph-Louis, 58 ans.
- Laurin, Avila, 40 ans.
- Doherty, Jane, 48 ans.
- Cousineau, Dme Jos., née Pratt, 53 ans.
- Lalonde, Henri, 45 ans.
- Cornefali, Giuseppe, 40 ans.
- Bergeron, Dme Edmond, née Cayer, 23 ans.
- Roy, Uldéric, 46 ans.
- Smith, Joseph, 26 ans.
- Philips, Dme Daniel, née Neil, 38 ans.
- Norinoyle, Dme Michael, née O'Hara, 20 ans.
- Noonan, Ellen, 70 ans.
- Lefebvre, Vve Pascal, née Paiement, 71 ans.
- Bédard, Jos., Pierre, 35 ans.
- Dagenais, Vve Prosper, née Charette, 61 ans.
- McCandless, Thomas, 52 ans.

- Montreuil, Dme Frs., née Carrière, 66 ans.
- Tourangeau, Dme Ernest, née Poitevin, 35 ans.
- Greaves, Dme Ovila, née Chayer, 38 ans.
- Goyer, Pierre, 54 ans.
- Malone, Richard, 62 ans.
- Dallaire, Thomas, 16 ans.
- Neveu, Dme Félix, née Charron, 75 ans.
- Venne, Clément, 73 ans.
- Prieur, Jean-Baptiste, 17 ans.
- Fayette, Louis, 39 ans.
- Kiely, Daniel, 40 ans.
- Rochette, Dme John, née O'Reilly, 33 ans.
- Walker, Allan, 53 ans.
- Chartrand, Vve Georges, née Mantha, 80 ans.
- Lapierre, Dme Pierre, née Bigras, 56 ans.
- Gibb, Dme Geo., née Burns, 60 ans.
- Pichette, Oscar, 29 ans.
- Leclerc, Dme Etienne, née Brisson, 36 ans.
- Fortin, Marcel, 67 ans.
- Lescarbeau, Trefflé, 34 ans.
- Baillargé, Dme Alfred, née Hamelin, 42 ans.
- Quimet, Dme Jos., née Délinelle, 47 ans.
- Picard, Joseph, 60 ans.
- Blais, Dme Nazaire, née Samson, 86 ans.
- Pelletier, Charles, 27 ans.
- Murray, Agnès, 23 ans.
- Duhamel, Médéric, 48 ans.
- Giard, Vve Clément, née Dozois, 79 ans.
- Berlinguet, Dme Edmond, née Champagne, 44 ans.
- Wilson, Dorah, 26 ans.
- Racine, Elmira, 50 ans.
- Grenier, Alexandre, 45 ans.
- Blain, Dme Edouard, née Gagnon, 79 ans.

SIROP DU DR LÉONARD

Spécifique pour les coliques des enfants, Diarrhée, Dysenterie, Dentition douloureuse et difficile, Toux, Rhume, et toutes maladies des poumons.

En vente chez tous les pharmaciens. PRIX: 25 cts
Préparé par
La Cie Chimique "Léonard"
3141, rue Notre-Dame, MONTREAL

Art. Laurin & Cie

PEINTRES ARTISTES

Décoration d'Eglise et Tableaux Religieux. Dorure: imitation de tous les marbres et bois. Composition pour Tableaux d'Ecoles (blackboards). Scenes théâtrales pour Collèges, Couvents, Etc. Dessins fou nis avec nos prix sur demande.

Art. Laurin & Cie

Phones: 73 St-Charles-Borromée
Main 4564
Est 2069
Montréal

EUROPE

Quatre Continents Différents produisent les huiles variées et purement végétales qui font un si beau savon et une nourriture pour la peau si parfaite du

SAVON BABY'S OWN

QUATRE GENERATIONS DE CANADIENS ont trouvé le Savon Baby's Own le meilleur pour usage de famille et pour les enfants—et ses ventes vont continuellement en augmentant.

GARE AUX IMITATIONS
ALBERT TOILET SOAP CO., MFRS, MONTREAL.

La vignette ci-contre représente la cueilleuse d'olives, que l'on voit dans le Sud de l'Europe récolter les olives dont est extraite l'huile qui est la base du Savon Baby's Own.

THE OLIVE PICKER

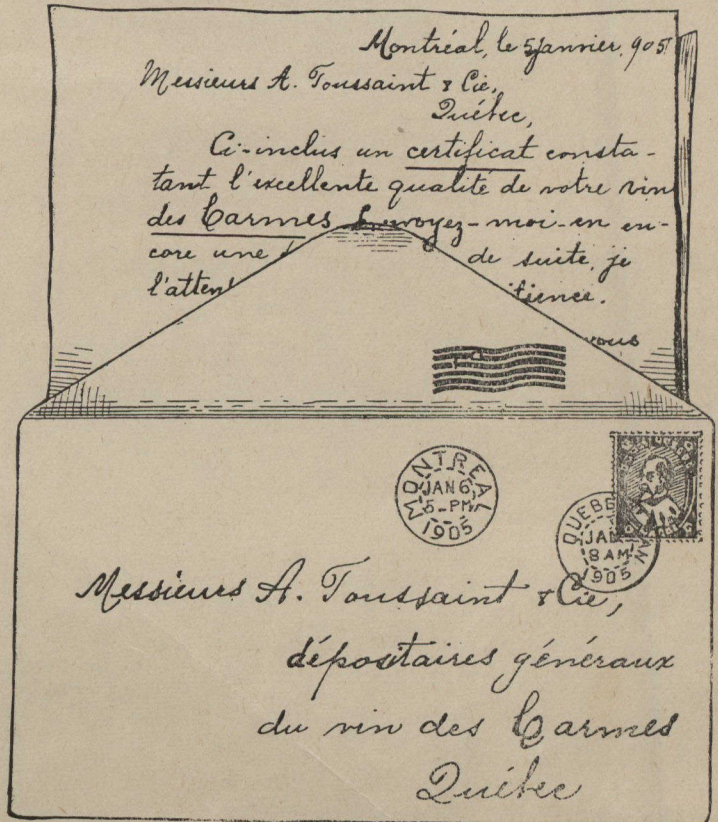


LE PIANO
Laffargue

Ce que dit le *Piano Purchaser's Guide*, de New-York, édition de 1905 :
"M. Laffargue est un fabricant de pianos pratique, avec 30 années d'expérience acquise dans la célèbre maison Erard, de Paris. Le Laffargue a gagné une réputation bien méritée par la qualité de sa construction et la supériorité de son timbre vraiment artistique. Le Laffargue est représenté dans toute l'Amérique par les marchands de pianos les plus réputés.

LAFFARGUE PIANO CO'Y
134ième Rue et Southern Boulevard
NEW - YORK

LE VIN DES CARMES
EST DEMANDE



PARTOUT

Bloc Balmoral

UNE VUE DE LA SALLE D'ECHANTILLONS



**Harnais, Valises, Selles,
Sacs de Voyage, Etc.**

H. LAMONTAGNE & CIE

LIMITEE

1902 rue Notre-Dame,

MONTREAL

LE.....

D & A



est un corset élégant et hygiénique par excellence. ❖ ❖ ❖

❑ C'est un moule parfait dans lequel se modèlent les formes de la femme, dont la santé n'est pas compromise. ❖ ❖

❑ Il donne à la taille la sveltesse rêvée, et fait que la femme qui le porte, possède toute la grâce, et la souplesse qui sont les principaux charmes de sa beauté. ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖

DOMINION CORSET M'F'G CO.

.....QUEBEC.....

MONTREAL

1802 rue Notre-Dame

TORONTO

78 Bay Street

Trois gravures d'art religieux

VOICI trois gravures dont les sujets ont été inspirés par le sentiment religieux le plus pur. Le dessin est d'une rare perfection, les couleurs riches et parfaitement harmonisées, l'ensemble gracieux et touchant. Elles mesurent 24 pcs de hauteur sur 20 de largeur, et sont la reproduction de tableaux célèbres, imitant parfaitement la peinture par une granulation nouvelle et spéciale du papier.



Ces magnifiques gravures en quinze couleurs peuvent être obtenues à titre de prime de L'ALBUM UNIVERSEL, dont le but est de propager le goût du beau sous toutes ses formes les plus nobles.



LA SAINTE FAMILLE



Tous nos lecteurs peuvent se procurer ces trois gravures prêtes à encadrer, franco de port et d'emballage, moyennant 15 cents pour une gravure, 25 cents pour deux gravures ou 35 cents pour la série des trois. :::::



MATER DOLOROSA



ECCE HOMO

On peut se procurer ces primes à nos bureaux, ou bien en nous envoyant le montant en timbres, par la poste

ALBUM UNIVERSEL, 1961 rue Ste-Catherine, MONTREAL